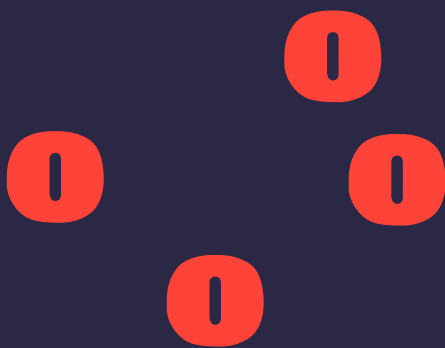


IL Y A DES JOIES DONT ON IGNORE L'EXISTENCE.



ELISE ACHILLE • SI POIRIER • SAYAKA ARANIVA-YANEZ
FABIOLA NYRVA ALADIN • HODA ADRA • LOURDENIE JEAN
CORALIE PLANTE • MAISIE-NOUR SYMON HENRY
EMANUELLA FEIX • BRINTHA KONESHACHANDRA
NATALIE FONTALVO • PAOLA OUÉDRAOGO

DIRIGÉ PAR CATO FORTIN • MADIOULA KÉBÉ-KAMARA
• MAUDE LAFLEUR

**IL Y A
DES JOIES
DONT ON
IGNORE
L'EXISTENCE.**



**Sous la direction de Cato Fortin, Madioula Kébé-Kamara
et Maude Lafleur**

Conception graphique et mise en page : Corinne Danzé-Pagé

Révision linguistique : Si Poirier

Conception et réalisation de la couverture : Corinne Danzé-Pagé

Les Éditions Diverses Syllabes
CP 55073 BP Vieux-Longueuil
Longueuil, J4H 0A2

Données de catalogage

ISBN : 978-2-925245-00-1

ISBN (PDF) : 978-2-925245-01-8

ISBN (ePub) : 978-2-925245-02-5

Dépôt légal : 4^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Distribution/Diffusion : Diffusion Dimedia

© Copyright Longueuil 2022 par Les Éditions Diverses Syllabes

Imprimé au Canada

Collectif

Il y a des joies dont on ignore l'existence.

Dirigé par

Cato Fortin, Madioula Kébé-Kamara
et Maude Lafleur

Remerciements

L'équipe de Diverses Syllabes voudrait souligner le soutien extraordinaire de

Lori Saint-Martin, professeure titulaire au Département d'études littéraires de l'UQAM

L'Association facultaire étudiante des arts de l'UQAM (AFÉA)

La librairie L'Euguélionne

L'Association des étudiantes et étudiants de la Faculté des sciences de l'éducation de l'UQAM (ADEESE)

L'Association étudiante des cycles supérieurs en études littéraires de l'UQAM (AECSEL).

Toute notre reconnaissance à Catherine Leblanc, conceptrice de notre logo.

Aux donatrices

À ceux qui nous ont aidé·e·s et nous ont porté conseil

Aux journalistes, aux gens qui ont cliqué like ou j'aime, à ceux qui ont partagé nos publications, à ceux qui nous ont invité·e·s dans des événements.

Et à toutes les allié·e·s que l'on n'a pas nommé·e·s pour les mots doux, pour les sourires.

Merci

Avant-propos

Chercher chez les autres un morceau de soi,
n'y voir qu'un vide, qu'un trou...
qu'une perfection qui vous exclut.

Le sentiment d'être étranger·ère, il vous suit, il vous traque. Lorsque vous pensez vous en être débarrassé·e, il fonce sur vous. Il vous semble que vous ne pouvez que fuir, fuir vers un ailleurs où vous serez encore autre, différent·e. Et puis vient ce moment, un moment où, en regardant autour de vous, votre regard se pose sur des gens qui vous ressemblent.

Une imperfection qui vous inclut, un morceau de nous.

Alors la non-mixité devient un choix. Elle s'oppose à celle, insidieuse, qu'on appelle la norme. Elle permet non seulement de coexister, mais d'enfin exister et d'appartenir. Elle nous sort de l'individualisme, de la divergence et de l'unicité; elle introduit une collectivité, une multiplicité.

Vous n'êtes plus seul·e·s, nous devenons force.

Entre nous, il devient enfin possible de se reconnaître. De se reconstruire à l'extérieur des catégories qu'ils nous ont imposées, de se nommer sans passer par les mots qu'ils ont choisis pour nous désigner.

Sara Ahmed nous rappelle à cet effet que l'étranger·ère, l'*alien*, «is not simply the one whom we have failed to identify (unidentified flying objects), but is the one whom we have already identified in the event of being named as alien : the alien recuperates all that is beyond the human into the singularity of a given form¹.»

Entre étranger·ère·s, on réapprivoise notre humanité volée, niée.

Se réunir parmi les nôtres, c'est un geste d'amour et de *care*, c'est l'empouvoirement que nous cultivons. Une force que nous entretenons. C'est un geste essentiel, un acte révolutionnaire d'amour propre dans un monde qui appelle à nous haïr.

C'est respirer en paix le temps d'une réunion, d'une soirée... Arrêter de s'expliquer, de justifier sa présence, de regarder par-dessus son épaule. C'est la mer qui se calme entre deux vagues.

C'est peut-être aussi un retour de balancier. Le courant qui se renverse enfin : on vous renvoie votre exclusion, votre *gatekeeping*. C'est difficile à accepter, non? Se voir rejeté·e, se faire refuser l'accès.

Déjà en 1988, Nadine Gordimer écrivait que, pour appartenir à une société, il existe deux conditions : le désir d'y appartenir et l'acceptation des autres². Le problème avec l'inclusion des

¹ Sara, Ahmed, 2000. *Strange encounters : embodied others in post-coloniality*. Londres, Routledge, p. 2.

² «But belonging to a society means : desire to belong and acceptance from others.» Nadine Gordimer. 1988. «Where Do Whites Fit In?», *The Essential Gesture : Writing, Politics and Places*, Londres, J. Cape, p. 32.

personnes non blanches ou des personnes marginalisées dans le genre n'a jamais été le désir. Nous sommes habitée·e·s de tellement de désirs ardents. Celui d'être en sécurité, d'être chez soi ; celui de contribuer au vivre-ensemble, de changer les choses. Celui d'être accepté·e·s, invité·e·s, accueilli·e·s.

Non, le désir d'appartenir n'est pas le problème...

Mais voilà qu'ensemble, nous n'attendons plus. Ensemble, nous mettons la main sur les outils. Nous réclamons vos outils et la liberté de les brandir. Que ce soit pour réparer, pour construire ou encore pour tout foutre en l'air.

Nous réclamons arrache-clous, burin et chevillette. Enclume, levier, scalpel. Verbe, voix, pouvoir.

Joie.

Nous réclamons la joie. Nous nous saisissons de la joie, des joies... celles dont on ignore l'existence.

De ces joies dont nous ne savons pas reconnaître les chatolements et les subtilités, de ces joies qui menacent de faire s'écrouler ce que nous avons cru juste et vrai jusqu'à maintenant.

Il y a des joies qui nous cajolent et nous giflent de la même main, des joies qui ne soulagent qu'à moitié, mais dont la beauté insolite nous donne le courage de rester encore un peu plus longtemps. Il y a des joies qui nous font pousser des

soupirs de soulagement.

Je suis bien ici. J'y ai construit un foyer.

Un foyer, c'est le confort, la sécurité, la chaleur. C'est aussi le feu qui nous habite.

Les Éditions Diverses Syllabes sont nées de ce feu. De ce feu et d'une tempête. D'une vague de solidarités, des désirs de partager, d'apprendre et de rire. Il ne s'agit pas de se réunir pour définir qui nous sommes, mais de nous rassembler autour d'un cœur, d'un noyau qui reflète nos multiples visages.

Quelles sont les beautés dont nous nous privons lorsque nous choisissons de donner des définitions immuables aux spiritualités, aux genres, aux sexualités, aux identités, aux cultures, aux modes de vie acceptables ?

Nous sommes constellation.

Nous, êtres mouvants, avons le pouvoir d'appartenir à un tout, d'investir des espaces incommensurables. Ensemble en partageant nos récits, en mélangeant nos voix, nous transgressons les limites et les frontières imposées.

Démultiplier les voix, les faire résonner depuis le silence et leur permettre de crier en chœur : c'est la raison première des Éditions Diverses Syllabes.

Avec ce premier ouvrage, nous invitons ceux à qui l'on

confisque trop souvent la parole à célébrer ces joies dont on ignore l'existence. Iels se racontent avec nostalgie, avec reconnaissance, avec colère, avec doute.

C'est donc ensemble, tapi·e·s à l'ombre des dominant·e·s, qu'iels racontent leurs histoires et qu'iels partagent leurs blessures, leurs sensibilités ainsi que leur espoir d'un renouveau.

Ce collectif, c'est nous permettre de dire notre condition (a)normale, c'est de donner une voix à une exclusion qui rassemble et que nous nous permettons de célébrer. C'est dire *Je*, ensemble.

Il nous fallait lever le voile sur ces joies dont on ignore l'existence, qu'elles résonnent enfin. Le vécu des personnes marginalisées est souvent réduit à une théâtralisation pornographique de leurs traumas : nous les voyons abattues, rejetées, réduites au silence, tuées. Nous les voyons fuir les guerres et la violence. Nous les voyons fortes et résilientes et démunies et, si elles sourient, c'est malgré l'adversité. Il y a encore peu de représentations de personnes marginalisées heureuses, tranquilles. Nous cherchons à donner à lire ces joies qui ne peuvent exister que dans leur vie. Des joies qui trouvent leurs sources dans les langues, les cuisines, les amitiés, les familles, les religions, les communautés, sous une fine couche de poussière ou dans le jus dégoulinant d'une mangue, dans un rire qui éclate ou dans des rituels millénaires. Reconnaître la joie d'une personne, c'est lui reconnaître une humanité, le droit de passer de la survie à la vie.

À travers ces textes – autofictions, récits, poèmes libres, fragments et essai – ce sont des formes variées d’affirmation personnelle qui s’expriment. Entrer dans ces textes, c’est aller à la rencontre de l’altérité, de l’agentivité, de l’acceptation de soi, de la colère, de la reconnaissance et de l’unique multiplicité des auteurices ici réunie·s³.

Il y a des joies dont on ignore l’existence., c’est une jeune femme d’origine chinoise adoptée par un couple de Québécois·e·s qui trouve du réconfort dans un restaurant vietnamien, une enseignante de français de Montréal-Nord qui reconnecte avec ses racines grâce à ses élèves, deux femmes qui trouvent l’amour aux abords de la 40, une famille choisie qui imagine une maison de retraite en Gaspésie, un·e poète qui partage des portraits de ses ami·e·s, une religieuse qui joue au ballon-chasseur dans une cour d’école, une enfant qui apprend à retirer son nom de la bouche des autres, une fille qui trône sur une charrette, des chants religieux qui nous ramènent à la maison, la tête qui nous tourne dans une quinceañera, un long périple depuis la plage vers Hochelaga, une série de réflexions sur notre rapport au monde, sur les lieux d’où nous venons et ceux où nous vivons.

Cato Fortin
Madioula Kébé-Kamara
Maude Lafleur

³ Chaque auteurice a employé, pour son texte, sa propre méthode d’écriture inclusive.

Viv ek selebre mo lidantite kreol

Elise Achille

Elise Achille (elle) est une femme créole, originaire de l'île Maurice. Elle est titulaire d'une maîtrise en études littéraires et travaille dans le milieu collégial. Fièr Cancer, elle est le plus épanouie lorsqu'elle lit, écrit, prend soin de ses plantes et des personnes qu'elle aime.

[L]e groupe créole, considéré comme celui qui n'avait rien su préserver de sa culture ancestrale, et donc rien apporté à la nation, a été marginalisé, rendu incapable par le système même de promouvoir son identité, qui a ainsi été définie en creux et stigmatisée¹.

Cinq heures avant le départ de l'avion, nous sommes déjà arrivées à l'aéroport de Plaisance. J'aurais voulu rester plus longtemps dans le lit qui n'est désormais plus le mien, mais la nature trop prévoyante de ma mère a eu raison de tout le reste. Nous attendons que le départ soit annoncé dans une petite salle devant la porte 3 A. Cet espace transitoire vers notre nouvelle vie est encore très peu achalandé ; un jeune couple et leur enfant somnolent paisiblement et une femme âgée fait du crochet. Je ne peux m'empêcher de penser que c'est l'activité préférée de ma grand-mère que je ne reverrai peut-être jamais. Ce n'est pas la première fois que nous prenons l'avion, mais cette fois-ci, l'atmosphère est différente. Serrant mon sac contre moi, je pose les yeux sur l'appareil, déjà là sur le tarmac. C'est donc lui qui nous emmènera, ma mère, mes sœurs et moi, vers notre nouveau chez-nous. Mon père est parti avant nous et nous attend déjà à Montréal afin de nous assurer une arrivée un tant soit peu paisible. Après avoir essuyé plusieurs refus et encaissé plusieurs déceptions, il s'est trouvé un emploi dans un centre d'appels chez Sears. Il nous a aussi déniché un logement. Nous nous apprêtons à décoller pour le rejoindre,

¹ Catherine, Boudet et Julie Peghini, « Les enjeux politiques de la mémoire du passé colonial à l'île Maurice », *Transcontinentales* [En ligne], 6 | 2008, document 1, mis en ligne le 06 avril 2011, consulté le 08 septembre 2020. DOI : <https://doi.org/10.4000/transcontinentales.397>.

lui que notre migration a déjà fatigué, terni... C'est habitée par un mélange d'appréhension et d'excitation que je trouve mon siège à bord de l'énorme avion de ligne d'Air France qui nous emmènera à Paris. Nous nous y assiérons pour douze heures avant de prendre un autre vol en direction de Montréal à l'aéroport Charles de Gaulle. Le long trajet annonce l'ampleur du bouleversement à venir.

Quelques heures avant, alors que je finalise mes derniers préparatifs pour le départ, ma tante suspend momentanément sa chicane avec son mari et vient m'annoncer que le bureau se trouvant dans ma chambre lui revient.

Instinctivement, je passe ma main sur la surface du vieux bureau en bois couvert de traces de peinture jaune et de vernis à ongles rouge en me demandant : pourquoi le veut-elle ? Je plie mes derniers vêtements, puis je ferme mes valises. Je n'ai aucun attachement à ce meuble, rares sont les fois où je m'y installais pour travailler, mais l'idée qu'on m'enlève même ma possession la plus laide me dépasse. Je perds mon île, je laisse derrière moi notre grande maison et la plage, peut-on au moins me laisser traîner ce meuble, me laisser croire que l'endroit où je le déposerai sera chez moi ?

Du salon, mon oncle siffle pour donner le signal du départ. Je regarde ma tante, nos regards se croisent l'espace d'un instant, mais je détourne rapidement le mien. Un dernier coup d'œil à la chambre qui a été la mienne toute ma vie et je me dirige rapidement à l'extérieur de la maison avec mes valises. Les tableaux de la plage bleue de Blue Bay, peints par mon père,

sont encore sur les murs de ma chambre...

Le 27 juillet 2011, j'ai 16 ans. La promesse du grand pays aux multiples opportunités surpasse un peu ma peur de l'inconnu. Je suis naïve encore, mais c'est une question de survie.

Après le voyage interminable, nous voilà enfin à l'aéroport Pierre-Elriot-Trudeau à Montréal, mais nous ne pouvons pas pour autant crier victoire. Nous devons obéir à de nombreux protocoles : vérification des passeports mauriciens, attestation des cartes de résidence permanente, validation des certificats de sélection du Québec. Nous attendons dans une salle avec d'autres immigrant-es, tous et toutes à la poursuite du *Canadian dream*. Le bébé sous un bras, les documents importants sous l'autre, ma mère s'occupe de présenter tous les papiers, avec un calme étonnant, au monsieur des douanes. Ma sœur de 12 ans et moi avons bien compris la consigne donnée par elle dans l'avion : *on reste sages, on sourit, on ne s'impatiente pas*. Les hommes blancs en uniforme ont toujours inspiré une peur à ma mère : *si vous ne vous tenez pas tranquilles, ils pourraient nous renvoyer chez nous*! Déjà, nous apprenons que ce rêve a un prix : l'obéissance.

Les formalités terminées, nous nous dirigeons enfin vers la zone d'arrivée des voyageur-euses. Tout autour, des gens s'embrassent et s'étreignent après des jours, des mois, des années de séparation... Des gens qui vont reprendre leur train-train quotidien, contrairement à nous, qui devons nous en inventer un nouveau. Je scanne la foule pour trouver la seule personne qui m'importe quand ma petite sœur s'agite et glisse sa petite main hors de la mienne. À travers tous ces

voyageur-euses, je surprends ce qui a provoqué son agitation ; la silhouette de Papa, large sourire aux lèvres, se dessine au loin. Mon père est un éternel optimiste, il garde toujours sa bonne humeur malgré l'adversité, malgré l'inconnu. *Il faut toujours faire confiance à la vie et au Seigneur, ma fille*, je m'accroche à ses mots qui perdent un peu de leur sens au fur et à mesure que chacun de mes pas m'éloigne de mon île.

Mes parents s'échangent un regard complice rempli d'amour et mes sœurs et moi serrons Papa dans nos bras. Nos retrouvailles sont sans fin, c'est comme si nous ne nous étions jamais quitté-es.

Papa n'est pas seul, il n'a pas encore de voiture pour nous conduire vers notre nouveau nid. Il est accompagné de son cousin Bernard qui, accoté au mur, s'est mis à l'écart durant nos étreintes interminables. Il a une moue impatiente... Bernard a-t-il oublié le déracinement qu'il a lui-même vécu des années auparavant? Établi depuis de nombreuses années au Québec, il habite une immense maison en banlieue ouest de Montréal. C'est vers celle-ci que se poursuit notre périple malgré l'épuisement qui se fait sentir. On y célèbre les 18 ans de son fils, l'ambiance est festive, tous les jeunes sont dans l'immense piscine creusée, l'alcool coule à flots et les plats mauriciens et italiens s'empilent sur les tables. Si c'est ça le Québec, je m'y plairais bien.

Mais ce n'est pas que ça, le Québec. Évidemment.

Au coin des boulevards St-Charles et Pierrefonds se dresse l'immeuble dans lequel nous passerons trois ans. Il accueille les nouveaux-elles arrivant-es venu-es principalement d'Afrique et du Maghreb, un immeuble transitoire pour certain-es, permanent pour d'autres. Dans le stationnement, les enfants jouent de façon insouciant sous l'œil distrait des parents restés sur leur balcon. Un couple et leurs quatre enfants sont dans l'entrée de l'immeuble, elleux aussi, bagages et sacs en main. Iels ont l'air épuisé-es, ne parlent pas français et ne comprennent pas un mot de ce que leur dit la concierge. *Osti d'immigrants*, marmonne-t-elle, si bas que personne ne semble saisir la violence du commentaire. Mon père joue à l'interprète et réussit tant bien que mal à traduire en anglais les mots de cette dernière.

Le corridor de l'immeuble dégage une étrange odeur, un mélange d'humidité, d'épices et de poussière accumulée. Bernard feint d'être à sa place lorsqu'on arrive enfin dans notre appartement : *C'est cute, n'est-ce pas? Cute* n'est pas toujours synonyme de *beau* au Québec; *cute* veut parfois dire modeste mais habitable, décrépit mais endurable, désuet mais abordable. *Cute* sous-entend un compromis. Ses paroles résonnent comme un écho pendant que je visite l'appartement laid qui sera le nôtre pendant trois ans. C'est la trame sonore de mon quotidien qui est en train de se réécrire. Le bruit des voitures et des camions qui passent jour et nuit sur les deux boulevards qui enclavent le bloc d'appartements remplace celui du ressac des vagues qui m'a bercée toute mon enfance. Je ne pose pas de questions quand je constate rapidement : il

y a deux chambres et nous sommes cinq... Ma mère essaie de le cacher derrière un sourire encourageant, mais la fatigue et le désenchantement se lisent dans ses yeux.

*

J'assiste à une séance d'information au cégep. Quand la marée blanche envahit l'amphithéâtre, je scanne l'horizon à la recherche de personnes qui me ressemblent... Pas de bouée pour moi, je suis l'une des seules personnes de couleur. Tout au long de ma scolarité collégiale me suivra cette impression de nager à contre-courant.

Encore, quand je passe un test de français pour confirmer mon admission. L'aide pédagogique, une femme blanche dans la quarantaine, me convoque à son bureau pour m'annoncer les résultats. Elle m'accueille avec un sourire chaleureux, mais prend un air étonné lorsqu'elle m'annonce : *Vous avez très bien réussi l'examen! Ça me surprend, habituellement, les étudiant-es immigrant-es ne réussissent pas si bien.* Elle pense sans doute me faire un compliment... La bouée m'échappe de plus en plus ; je lui rends son sourire tout en luttant contre l'envie de répondre à ce compliment déguisé, empreint de préjugés.

En labo de chimie au cégep, ma coéquipière me tend le bécher et me demande de brasser les solutions. Je la regarde incrédule et elle s'impatiente : *Mais brasse, Elise!!!* Elle m'arrache le bécher des mains et le remue vigoureusement. Je lui souris avec un mélange de confusion et de honte. Je ne sais pas encore que *brasser* est un terme couramment employé au Québec pour *mélanger* et je me reproche cette ignorance qui marque ma

différence. Je m'affaire à d'autres tâches et je m'y noie pendant qu'elle s'acquitte de ce que je n'ai pas su faire. La bouée est un mirage lointain...

Lorsqu'arrive 2021, il y a déjà dix ans que je suis au Québec. Dix années durant lesquelles j'ai voulu enterrer mon français mauricien, teinté de ses jolies expressions créoles, avec ses r effacés et son air chantant sous une montagne de *ayoye*, de *voyons donc* et d'*osti de tabarnak*. Je suis fière lorsqu'on me félicite de la québéçisation de mon accent, de mon intégration parfaite à la société québécoise, immigrante modèle que je suis. Mais ce masque, cette perfection que je m'impose, est intenable.

Pour célébrer la fin de la maîtrise, G. nous invite, L. et moi, à souper chez lui. On joue à des jeux de société en buvant des *gin-tonics* et en enfilant des joints. Tard dans la soirée, lorsque l'alcool et la drogue ont raison de moi, je me mets à parler de la relation conflictuelle que j'ai avec ma sœur. L'accent que j'ai tant travaillé n'est pas celui qui permet d'expliquer ma réalité et ma langue m'emporte. G. et L. s'échangent des regards d'incompréhension subtils, mais que je ne manque pas : *Tu as peut-être un peu trop bu, hein, Elise ?*

J'allume une clope pour disparaître dans la fumée qu'elle dégage.

Lorsque je suis intoxiquée, les mots qui jaillissent de ma bouche sont ceux du pays natal. Je vomis un charabia incompréhensible dans ma langue maternelle sous l'œil ébahi de mes ami-es. Alors, je me tais. G. et L. ne comprennent pas que je tue une

partie de moi au fur et à mesure que je m'intègre à ma société d'accueil. Mais qu'est-ce qu'une société d'accueil s'il me faut être une autre personne afin d'y être accueillie dans celle-ci? Qu'est-ce qu'une société d'accueil si on se plaît à constamment me rappeler que je n'en fais pas pleinement partie, que je ne suis pas d'ici, que je ne peux pas être d'ici?

Quelques jours plus tard, par une pluvieuse soirée de printemps, je me retrouve en compagnie de toutes les personnes avec qui j'ai terminé mes séminaires de maîtrise. Un professeur nous invite au restaurant afin de clore la session. La conversation tourne rapidement autour des sujets de nos travaux finaux. C'est alors que j'admets à mes collègues qu'il était important pour moi de travailler sur une autrice mauricienne parce que je voulais mettre de l'avant des voix que l'on n'entend pas souvent. J'ajoute que ce n'est que récemment que je me suis sérieusement intéressée à la littérature mauricienne, même si j'ai passé la majorité de ma vie à l'île Maurice. Ma confession provoque une pluie de réactions auxquelles je ne m'habituerai jamais : *Mais attends, tu as l'accent québécois pourtant! Puis, l'hiver québécois, c'est comment? Tu viens d'un pays tellement chaud, ça doit être difficile! Ton chum est Québécois, le clash culturel ne se fait pas trop sentir?* Encore ce sentiment qu'il m'est impossible d'appartenir au Québec. C'est ce même sentiment que me renvoie mon expérience sur les applis de rencontre. Les saluts timides et les dick pics non sollicitées sont entrecoupés de questions et de commentaires racistes : *D'où viens-tu? Es-tu mulâtre? T'es tellement exotique!*

*

La relation compliquée avec ma langue me précède; ça commence dès mon premier mot. Mes parents ne nous ont jamais parlé en créole. *C'était une stratégie de survie*, m'ont-iels admis récemment. Il et elle ont choisi de se conformer au système colonial pour ne pas y laisser leur peau, pour que nous ne laissions pas la nôtre non plus. Mais, entourée de mes cousins et de mes cousines paternelles qui s'exprimaient toustes dans cette langue bannie de notre foyer, je me suis toujours sentie étrangère parmi les mien·nes. Moi à qui cet interdit a permis l'accès aux espaces les plus prestigieux. Moi qui me suis si souvent vantée de ne pas parler créole. Moi qui suis devenue si vulnérable ce soir, alors qu'il est couché à mes côtés, N. me supplie de lui apprendre des mots en créole : *STP mon amour, apprends-moi à te dire je t'aime en créole, laisse-moi apprendre à t'aimer dans ta langue*. Je refuse, je ne peux que refuser. Comment faire exister des mots qui ne vivent pas en moi?

*

À l'été 2020, les restaurants rouvrent momentanément leurs portes, donnant l'illusion d'une fin de pandémie. M., une amie mauricienne qui a grandi à Montréal et qui habite maintenant à Toronto, m'invite à aller prendre un verre à la brasserie Harricana. Il fait beau et chaud, nous nous installons sur la terrasse joliment décorée de guirlandes de lumières. M. me raconte ses plus récentes conquêtes amoureuses : *J'ai du fun avec eux, mais tsé sans plus, to kone twa kouma bann zom etc!* S'ensuivent les rires accompagnés de mon hochement de tête approuvateur. M. prend une gorgée de bière et me demande : *Elise, pourquoi tu ne me parles jamais en créole?* J'enroule une mèche de cheveux

rebelle autour de mon doigt et tente en vain d'esquiver la question avant de finalement lui avouer mon incapacité à parler la langue. M. me dit : *Abbbbh you're one of those. Être one of those*, c'est être de ceux et de celles qui ont choisi d'adopter la langue du colonisateur. C'est être de ceux et celles qui ont plié sous l'héritage colonial qui plane comme une ombre menaçante sur l'île Maurice et qui ont renié leur langue et leur culture. *Je suis one of those.*

*

Derrière mon histoire se cache une série d'exclusions.

J'ai 7 ans, je passe la journée avec mes cousines dans un camp de jour de la région de Rivière-Noire, majoritairement habitée par les Blanc-hes de l'île Maurice. La monitrice nous donne la consigne de former des groupes. Dans le mien, il n'y a que mes cousines. Aucun enfant ne veut s'approcher de nous. *Ne les regarde pas, elles ne sont pas comme nous*, murmure un garçon à l'oreille de son petit frère.

J'ai 10 ans, mes parents ont invité leurs ami-es à dîner dans notre maison près de la mer. J'écoute le bruit des vagues pour fuir les conversations qui m'ennuient. J'ai juste hâte d'aller jouer à *kouk kasiet* avec ma voisine S. Au milieu des voix et des rires qui fusent au sujet de palabres concernant des collègues de travail, A., l'amie de Papa, lance : *Kouler li ena, manier li pena*. Le malaise est palpable, le silence est lourd, mais personne ne dit rien. Ce n'est que des années plus tard que je pénètre dans ce silence afin de comprendre les mots qui le constituent. Mais

ils ne me plaisent pas. J'efface ces mots blessants, ces mots qui disent que plus la couleur de peau d'une personne est pâle, plus ses manières sont bonnes. J'insuffle, dans ce silence, des mots doux, des mots bienveillants, des mots qui disent que mes ancêtres à la peau noir ébène étaient vaillant-es, travaillant-es, résilient-es. Sans eux et elles, cette île n'aurait jamais existé.

Je ne compte plus les fois où ma grand-mère a affirmé : *Kreol nek konn amizè.*

Mais Grand-mère, laisse-moi être, laisse-moi vivre pleinement ma créolité, laisse-moi parler ma langue, laisse-moi marcher dans les pas de ceux et celles qui m'ont précédée, de ceux et celles grâce à qui j'ai pu naître dans une île paradisiaque où iels se faisaient ouvrir la peau à coups de fouet. Laisse-moi les remercier d'avoir enduré pour que moi, femme créole, je puisse être, Grand-mère. Non, les Créoles ne font pas que s'amuser, ils et elles naviguent, tant bien que mal, à travers la vie avec les blessures et le trauma intergénérationnel inscrits à même leur chair.

Je ne peux pas remonter très loin dans mon arbre généalogique puisque je ne connais pas grand-chose du vécu de mes grands-parents. Les blessures, les peines et les vulnérabilités sont taboues.

Ma grand-mère a eu cinq enfants : trois fils et deux filles. Pour les nourrir, elle a travaillé pour les Blanc-hes, les *gran dimounn* de Curepipe. Elle récurait leurs planchers, détartrait leurs toilettes, cuisinait pour elleux, nourrissait leurs enfants. En retour, ils et

elles lui permettaient d'habiter une petite maison vétuste dans leur cour : la *depandans*. Ce n'est qu'à l'âge de 50 ans que mon père apprend que sa mère travaillait pour les Blanc·hes et qu'il est né dans la *depandans*. Ma grand-mère ne parle jamais de cette période.

En 2020, lors d'un souper sur Zoom, mon père lui suggère d'écrire ses mémoires : *Mami, fode pa ki nou bliye tou seki to'nn viv*. Ma grand-mère fond en larmes, en plus de la honte et de la rancœur qu'elle ressent parce qu'elle a été la bonne des Blanc·hes, elle traîne le fardeau de l'analphabétisme. Mon père avait oublié.

Le legs de la colonisation a déchiré les familles mauriciennes, mais ce qui fait mal doit être tu. Le silence hante notre histoire familiale.

J'ai essayé de me tourner vers les livres afin de mettre des mots sur ma souffrance, mais j'ai été dépouillée de mon droit de lire des œuvres de la littérature mauricienne. Les littératures française et anglaise s'érigaient comme seules littératures légitimes tout au long de ma scolarité. J'ai lu Hugo et Shakespeare avant Devi, Molière et Dickens avant Appanah, Chateaubriand et Austen avant Patel.

Les autrices mauriciennes écrivent dans ma langue, évoquent des traumas qui me lient intimement à elles, rappellent des référents culturels auxquels je peux m'identifier, mais je ne les lis pas.

J'écris, je parle et je lis dans la langue du colonisateur. Je vis dans la langue du colonisateur.

*

J'ai 22 ans lorsqu'une virée au Renaissance change ma vie. Alors que je suis à la recherche des *Misérables* pour mon cours *Imaginaire social et littérature*, je tombe sur un livre caché entre un vinyle de Cabrel et un autre de Stevie B.

Sur la couverture de ce livre, une femme en sari rouge et vert comme celui que portait ma voisine Premila à l'île Maurice. Je l'achète sans hésiter et je rentre chez moi en oubliant l'objectif initial de ma venue à la librairie. Dans le métro, j'effleure la couverture en apposant mes doigts sur le titre : *Le Sari vert*, d'Ananda Devi. Durant tout mon trajet dans le métro, je ne décolle plus les yeux du livre qui m'offre enfin une part de moi. Les passager·ères, bruyant·es, entrent et sortent du wagon de métro, mais je me laisse bercer par les mots de Devi. *Le Sari vert* devient pour moi ce que *Les Misérables* sont à mon professeur : *un roman bouleversant qui m'a en même temps coupé le souffle et permis de respirer de nouveau.*

Quatre ans plus tard, je déménage seule dans un appartement à Hochelaga. Je défais mes boîtes, installe mes livres sur mon nouveau bureau. Je les empile, je les trie. Mon bureau blanc Ikea prend beaucoup de place dans mon salon ; je m'y assieds chaque jour pour lire, je recueille les mots de celles et ceux qui parlent d'expériences similaires aux miennes. Un ancrage dans mon nouveau chez-moi. Je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'est devenu celui que j'ai laissé à ma tante 10 ans plus tôt. L'a-t-elle légué à ses filles ou pourrit-il dans

un coin de sa maison? Je place délicatement, sur la surface lisse et immaculée de mon bureau, des pétales rouges et jaunes, j'y dépose des illustrations de femmes et des photos qui me rappellent mon île. Il devient mon espace de création, mon espace de renouveau.

Je retrouve mes mots, je retrouve ma parole, je lis Nathacha Appanah, Ananda Devi, Shenaz Patel, Kama La Mackerel, mais aussi Maryse Condé, Françoise Vergès et Gisèle Pineau. Je lis celles qui m'aident à renouer avec ma créolité.

Pour mes ancêtres, parler créole était un acte politique, une façon de parler entre eux et elles sans se faire comprendre des maîtres. Rejeter le créole, parler la langue du colonisateur, c'est renier ce pour quoi mes ancêtres se sont battus. Cette langue est mienne : *mo enn fier fam kreol e mo koz kreol*.

J'ai été dépouillée à deux reprises du créole : on m'en a privé à l'île Maurice et on m'a encouragée à en effacer les traces qui restaient dans mon français au Québec.

Mais, petit à petit, ma langue se délie. L'odeur du *asar mang* mélangé aux effluves du *vinnday pwason sale* de ma grand-mère emplit mon appartement, le parfum de la fleur du frangipanier posée délicatement sur mon bureau titille mes narines, l'immense sapin que je vois de la fenêtre de ma chambre me rappelle les filaos majestueux de la plage bleue de Blue Bay. Mon désaveu n'est plus qu'un faible arrière-goût; je goûte enfin les délices du pays natal.

*Je veux fouler la terre
Où mes ancêtres ont laissé
Leur peau
Sentir que cette terre m'appartient*

*Mama later
Mama lamer
Donn mwa to lafors
Pou ki mo resi briž
Mo bann lasenn*

*Je veux me laisser
Bercer par l'eau
Sur la plage de Flic-en-Flac
Sur la rive de la rivière des Galets
Ne plus survivre
Être*

Adelphité

Si Poirier

Si Poirier (iel) est un·e écrivain·e montréalais·e titulaire d'une maîtrise en études littéraires à l'UQAM au profil création et concentration de 2^e cycle en études féministes. Iel s'intéresse particulièrement aux enjeux et paroles des personnes trans dans la littérature. Son premier livre de poésie, écrit et illustré entièrement à la main, s'intitule *Particules mélancoliques* (Le lézard amoureux, 2017).

Introduction

Adelphité est une suite poétique qui rend hommage à des amitiés trans et non binaires particulièrement précieuses pour moi. Chaque poème est dédié à une personne dont le nom figure en début de page. Avant chaque poème, en exergue, se retrouve une citation légèrement modifiée – poétisée¹ – d’un-e auteurice et/ou d’un-e militant-e queer et racisé-e qui a influencé mon parcours personnel et dont les mots résonnent avec l’ami-e que je souhaite honorer. J’ai mis en notes de bas de page les noms des personnes citées librement. Dans mes poèmes, les vers en italiques sont des paroles rapportées de mémoire des ami-e-s que je mets en scène. Tous ces textes ont été lus préalablement par les personnes concernées par souci de transparence et afin d’obtenir leur consentement avant la publication. Les propos sont à forte teneur autobiographique avec des soupçons de fictionnalisation.

Je, Si Poirier, reconnais avoir écrit ce texte sur des territoires autochtones non cédés, autrefois appelés Tiohtià:ke par la nation mohawk. Mon point de vue situé est celui d’une personne blanche, universitaire, né-e d’une famille de la classe moyenne, pauvre, trans non binaire, queer et neuroatypique. Dans mes textes, j’utilise les tirets pour signifier un français inclusif total qui regroupe toutes les identités de genre. Je tente

¹ Les citations sont découpées en vers. Il peut y avoir des modifications au niveau des signes de ponctuation ainsi que la suppression de quelques mots pour en faciliter la lecture. L’ensemble reste toutefois fidèle aux propos des auteurices cité-e-s.

d'accorder le plus possible en français inclusif quand je parle d'un ensemble de personnes, même si le nom rattaché est masculin ou féminin. J'utilise plutôt les points médians pour genrer les personnes non binaires, moi compris·e.

1. Pascale Bérubé

;

it is revolutionary for any trans person
to choose to be seen and visible
in a world that tells us
we should not exist²

;

Pascale tombait souvent sur l'asphalte
ses genoux saignaient mais elle n'est pas une poète trash

elle aime son chum et l'Internet

rêve d'habiter dans une petite maison en banlieue de Montréal
posséder quelques beaux meubles, des tableaux, des robes noires
disposer au centre de sa table de cuisine un bouquet de fleurs

elle me raconte ses fantasmes dans l'autobus 139 direction nord
immobile dans son grand manteau blanc
un regard à la Marina Abramović
elle m'impressionne par sa présence au monde
mélancolique et perçante

*mon existence en soi est politique
je suis pas obligée de militer en permanence*

un silence

Pascale est une survivante, pas une victime

Pascale est Pascale

la femme fatale

la femme finale

la femme chacale

la femme chat

la femme A

la femme

femme

²Laverne Cox

2. Gabrielle Boulianne-Tremblay

;

sentir que quelqu'un cesse de t'aimer
c'est comme quand quelqu'un meurt

noter que le nom des choses a changé
sans que personne ne t'ait envoyé le nouveau dictionnaire

j'arrêterai d'appeler le soleil un soleil
j'appellerai les jours des cercueils³

;

été 2015, deux poètes se retrouvent dans la grande ville par hasard
des discussions animées dans les parcs, les cafés, la maison familiale
des nuits blanches à rire et à survivre
aux attaques des chat-te-s qui cognent aux fenêtres

une relation ducharmienne, deux adelphes qui s'embrassent
sur le bout des lèvres seulement

Gabbie vient de décrocher son premier grand rôle d'actrice dans
Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau
les cheveux lavande, elle récite ses textes comme des mantras

je me cherche, écris de la poésie
meuble mon premier appartement seul-e
rêve de construire une pyramide de chaises en bois abandonnées
transformer ma dépression en performance
n'est pas une vie souhaitable
pas plus que mourir à 26 ans comme Marie Uguay

iels se retrouvent quelque part au milieu de leur solitude
le temps d'un été immortel, chaud et collant
puis iels quittent la scène d'un même souffle, deux bêtes perdues

*je sais tout de suite que c'est toi
quand je reçois un bonhomme triste sur mes statuts*

³ Paul B. Preciado

3. Pascale Cormier

;

I want to live the rest of my life, however long or short
 with as much sweetness as I can decently manage
 loving all the people I love
 doing as much as I can of the work I still have to do

I am going to write fire
 until it comes out my ears, my eyes, my noseholes – everywhere
 until it's every breath I breathe
 I'm going to go out like a fucking meteor!⁴

;

Pascale chante au début d'une soirée de poésie
 qu'elle organise religieusement
 dans un bar mal connu d'Hochelaga

elle est notre mère à toutes
 la Reine des personnes trans
 des travailleuXses du sexe
 des junkies
 des laissé-e-s pour compte
 toujours prête à rendre service, à se sacrifier
 pour ses enfants choisi-e-s

née femme deux fois : à la naissance et dans la cinquantaine
 c'était ça ou mourir

Pascale porte tout un monde en elle
 les traumatismes familiaux d'une époque catholique et violente
dans mon temps, on savait même pas qu'on pouvait être trans
on était juste des crisse de folles

⁴ Audre Lorde

4. Lilu Dufour

;

I want the freedom
to carve and chisel my own face
to staunch the bleeding with ashes
to fashion my own gods
out of my entrails⁵

;

Lilu coupe du bois dans la neige à L'Isle-aux-Coudres
avec ses souliers magiques
loin des mondanités dont iel se tape royalement

iel m'écrit sur Messenger ON SE TIENT ♥
m'envoie des photos de son chat Doupi qui sait ramener son jouet
des audios de sa voix ricanieuse qui transperce la noirceur

Lilu est un·e sorcièr·e assumé·e
iel mange des hommes cishet avec ses toasts
saon radical softness soulève des montagnes de tendresse
je ris et je pleure beaucoup avec Lilu : c'est précieux

iel a survécu à des rafales de violences
se relève toujours avec ses mots-charnières, ses poèmes-armures

soliludarité

⁵ Gloria Anzaldúa

5. Cato Fortin

;

hell hath no fury
like a drag queen scorned⁶

;

Cato et moi faisons partie du club très select
des personnes non binaires sans gluten du Québec
je l'ai contaminée : mouhahaha

son mari est non binaire, l'un de leurs enfants est queer
iels sont le pire cauchemar du *Journal de Montréal*

à son mariage, je la surprends aux toilettes à faire caca
elle explose de rire : *je suis contente que ce soit tombé sur toi*
elle sait que je comprends la merde
c'est le plus beau des compliments

Cato est une sorcière qui n'a pas peur de se salir les mains
son mémoire et sa thèse débordent de fluides corporels
elle reçoit des bourses pour parler de l'abjection
c'est splendide en soi

Cato allaite dans son cours de métho, raconte ses orgies du passé
elle était une bum sans enfants avant de devenir une mère bum

entourée de ses plantes qui s'appellent toustes Suzanne
et de ses amoureuxses

Cato lance des mauvais sorts à la gueule du patriarcat

⁶ Sylvia Rivera

6. Ro Lemire

;

living in my body
has expanded my empathy for other people
the truths of their bodies

it has shown me the importance of inclusivity
and acceptance for diverse body types⁷

;

Ro collectionne les cartes d'hôpitaux et les traumas
aujourd'hui je me suis chixée but I'm still dead inside
m'écrit-elle en m'envoyant un selfie pour me montrer
son maquillage impeccable de la journée

depuis que je la connais, la roue du malheur ne cesse de tourner
dépressions, rechutes, agressions, problèmes familiaux, itinérance
son humour noir et ses looks flamboyants ne la quittent jamais

nous écoutons des émissions de cuisine d'Anthony Bourdain
après avoir mangé 2 œufs, 2 bacons, 2 patates Cavendish
avec du ketchup et de la mayo, évidemment
un rituel que nous honorons à chaque visite de Ro à Montréal

nous nous endormons sur nos divans après un high de café
c'est une belle et grosse journée dans le système capitaliste

Ro cherche l'amour d'hommes d'un certain âge sur Badoo
des hommes qui répondent aux exigences minimales de la décence
qui ne la fétichiseront pas pour sa grosseur et son jeune âge

Ro aime tout le monde et hait tout le monde avec la même ardeur
elle travaille inlassablement sur son premier recueil de poésie

⁷ Roxane Gay

7. Lux

;

when we loosen the requirements
to be in a world

we create room for others
to exist in that world⁸

;

Lux est un·e légende vivant·e originaire d'Abitibi
iel s'est posé·e à Québec et n'est jamais revenu·e
ou n'est jamais parti·e
iel pratique le non-lieu performatif

Lux est un·e écrivain·e qui n'écrit plus
un·e alcoolique qui ne boit plus
sa fiction est bien huilée
à la radio, iel improvise des poèmes féministes de combat
iel porte les secrets de la Basse-Ville au creux de son oreille gauche

iel élève deux enfants à coup de banques alimentaires et de visibilité
donne des ateliers d'écriture pour démocratiser la poésie

Lux a fondé le Collectif RAMEN avec moi en 2015
mais n'a jamais arrêté
tremplin littéraire, scène ouverte, lectures, performances
les soirées mensuelles organisées avec le collectif sont des refuges
pour les artistes et amoureux·ses d'art qui se cherchent une famille
on n'apprend pas ça à l'université, s'amuse-t-iel à répéter

Lux est un·e fourmi atomique rempli·e d'histoires
le roman qu'iel n'a pas fini d'écrire
c'est sa vie qui se déroule sous ses pieds
iel occupe un tiers espace, ne gagnera sans doute jamais de prix

Lux est sans compromis
la·e poète la·e plus dangereux·se de Québec-Ville

⁸ Sara Ahmed

8. Maël Maréchale

;

so make friends with your bones
soak them overnight in coconut oil
wrap them in banana leaves
polish them under the moonlight⁹

;

Maël est une personne butch, bigenre et lesbienne
iel entrepose ses pneus d'auto dans sa chambre
son jardin de fleurs et de légumes est immense
pour cuisiner ses douceurs véganes et sucrées

Maël est cette personne qui peut t'aider à déménager tes électros
et t'offrir les meilleurs conseils concernant la cueillette des fleurs

iel arpente les rues de Verdun et me montre où sa mère habitait
une fenêtre en coin en haut d'une vieille bâtisse en briques
la solitude de la violence dans un quartier qui s'embourgeoise

je voulais te dire, j'ai découvert que je suis trans et c'est euphorique!
je hoche la tête

donne à Maël sa carte de membre honorifique du lobby queer
nous nous serrons la main solennellement en silence

iel repart en vélo avec une grosse caisse de bleuets de l'Abitibi
les pandémies comme des fils invisibles qui relient ensemble
toustes les personnes queer

⁹ Kama La Mackerel

9. Alex Noël et Francis Paradis

;

I want to be a bad girl
 I want to be a bad girl so there's a musicality to my rebellion
 To be a bad girl is to be one of the most furious things
 in the modern world
 To be a bad girl is to be one of the most admonished things

A bad girl is she who has rid herself
 of the brutalities of socialization
 The antithesis of the bad girl is the man who self destructs¹⁰

;

mon power couple préféré
 Bad F. est en questionnement identitaire depuis des années
 Alex traverse un placard après un autre

je me souviens de ma première rencontre avec le petit Francis
 au bac en études littéraires à l'Université Laval
 sa tuque longue, un travail d'équipe dans un cours de poésie

au café *Chez Temporel*, son coming out gêné de danseur classique
 pendant qu'on se commente nos poèmes trashes de Québec-Ville
 sur le désir, la MARGINALITÉ, l'homosexualité
 la fureur de vivre, l'absence

Alex est arrivé·e plus tard avec ses millions de plantes
 tout droit sorti·e d'un roman québécois post-terroir
est-ce que je t'ai raconté la fois où j'ai vu Marie-Claire Blais à un colloque
mais j'étais trop intimidé pour lui parler

posture poètes maudits posture esthétique du sida posture queer
 il y a des amitiés à distance qui survivent aux pires censures

¹⁰ Billy-Ray Belcourt

10. Armāsha Turumbetov

;

we must be so celestially visible

we can go outside to be a lighthouse
for other queer people¹¹

;

sa Majesté, son Altesse Royale, Princesse, très chère

Armāsha quitte le Kazakhstan pour s'établir à Montréal en 2008
un réseau de traumas complexes
enfoui sous une pile de vêtements extraordinaires

elle s'habille avec grâce même en dépression profonde
c'est une esthétique de la survie

elle fuit les hommes

s'accroche à l'espoir d'une vie plus douce alimentée par le Beau

la peau d'Armāsha est constituée de verre concassé
fissuré par la mémoire des événements

l'an prochain, elle espère trouver dans l'ordre :
un chien, une maison, un mari

only god is above the queen, and the queen is above us all, me dit-elle
puis c'est le grand éclat de rire en cascade, aigu et contagieux
qui se prolonge jusqu'au ciel

¹¹ Alok Vaid-Menon



Sayaka Araniva-Yanez

Sayaka Araniva-Yanez (elle) est responsable des communications pour Mœbius, assistante éditoriale pour les Éditions XYZ et libraire à l'Euguélionne. Ses textes ont été publiés dans plusieurs revues/collectifs (Mœbius, Somme toute, Cigale, etc.) / sa première œuvre hypermédiatique, Hypersext, a été publiée chez The Digital Review et sa deuxième, BethanyLuvsU, dans la revue numérique NébulX.

déf. *quinceañera* : dans le monde latino-hispanique, la fête des quinze ans (quince años) est une fête traditionnelle qui marque le passage de l'enfance au statut de femme des quinceañeras (jeune fille qui fête ses quinze ans)

★°°*:☹..☹:*:*❀ débutante ❀*:°:☹..☹:*°°★

dans l'hypocrisie des mariachis des éloges déguisées par milliers s'étirer devant les caméras accueillir immortaliser ma chasteté sacralisation de ma féminité naissante l'amertume du luxe un trophée de chasse parmi toutes ces femmes roses et visqueuses les perles entre les dents la peau sous les rubans les couteaux acérés certains pour me libérer d'autres pour me lacérer la faune à la salle de réception autour du gâteau une fontaine au goût de menthe de pastis de chocolat noir j'ai caché toutes les cerises au marasquin sous ma brassière pour mieux respirer mon cadavre sûrement encore endormi dans le carrosse je suis la princesse des marécages bleu néon la palette festive les couleurs dans les os qui coulent et qui pleurent dans mon temple des abjections j'erre entre les miroirs difformes les familles sont nombreuses mais les sous ne le sont pas la mascarade est mise en place la pomme d'or est bien cachée les mères se tapissent dans la discorde moi je demeure assise sur un trône en plastique recouvert de soie tachée de maquillage vite emprunté au centre commercial je ne me sens pas femme je suis une image-fantôme maman joue

aux pompes funèbres applique amoureusement du gloss sur mes pommettes affaissées embaumée de lise watier de rêves cheap de rancœur édition limitée maman-fondatrice de la sororité sublimée des mouches mortes des papillons de nuits infinies et papa qui crache la lumière dans la morue servie sur un lit de tulle ni fête foraine ni dépotoir ce manège-cimetière avec les têtes à l'envers les cheveux mouillés les chrysalides éventrées les fleurs en acier et la gorge en nénuphar ambiance party-putréfaction je brille sous mes cernes ne pas avoir l'air d'une proie facile tout est fait sur mesure sur le bout des lèvres je m'inonde dans les secrets des autres pour me faire plus petite prendre moins de place à la table d'honneur entre les sept filles et les sept chambellans de la tradition entre les paquets-cadeaux enveloppés de figures disney de muguet de roses en papier je croque ma première cerise pour échapper au sommeil mais le temps s'est figé derrière les rideaux j'entends le son des crapauds dans le chandelier la pièce n'a pas encore commencé mais je sais qu'elle ne se terminera pas non plus

° ୨୫ ♥ ୨୫ ° *vœux* ° ୨୫ ♥ ୨୫ °

chérie prends le micro dit maman pour dire quoi si je ne peux pas crier laissez-moi vous soigner du mal du monde rapportez vos chèques à la maison serrez-vous dans vos bras brûlez vos robes brûlez les rêves américains décrépez vos tignasses cassez les bouteilles de vin menacez les patron·nes chérie dit maman fais la tournée des invitations remercie la populace maman replace mes bijoux comme pour me dire que je suis souveraine

lève ton verre à la santé des gens les sans-papiers aussi même
 s'iels préfèrent chier et pisser dans leur lit dans la misère que de
 risquer les embuscades les chasses aux sorcières à l'hôpital lève
 ton verre pour bien montrer à toutes et à tous que notre fille
 sait se raser les dessous-de-bras pour être femme non nous
 ne sommes pas le gibier me dit-elle à l'oreille nous cachons
 nos fusils sous nos sourires nous sentons la section des
 cosmétiques de la baie d'HUDSON les détergents du maxi allez
 chérie lève le doigt pour la saison des amours pour les couilles
 tièdes dans la salle les manteaux de fourrure la bénédiction del
 pastor qui t'a embrassée bien trop longtemps sur le front allez
 chérie sois polie

☆♫○♪♫♪♪♪♪ danse père-fille ♫♪♫♪♪♫☆

pendant longtemps on a dansé sans se voir papa je suis glissante
 je tombe déjà les jambes l'asphyxie sans héritage culturel rien
 ne m'appartiendra jamais sauf la peine de voir les fleurs sous
 mes pieds vivre en catimini sous mes entrailles dans mes longs
 cheveux étourdie déjà puante la bête de foire dans sa robe la
 gangrène les tables rondes la paillette la dentelle déjà rouge
 brune noire après les confettis les gâteaux trois étages vomir
 pour renaître dans ma merde me retenir la main beurrée dans
 la vie dans la mort autour de mon cou pendant longtemps
 encore longtemps croire qu'il faut me coller aux intemporalités
 des rites de passage de manière infinie cesser de me cogner
 derrière les yeux déjà morte accessoirisée découpée mieux me
 bricoler avant le mariage se laver de ce qui est sale de ce qui

n'est pas blanc de ce qui ne brille pas me retenir dans l'œil dans la maladie sur la piste de danse la mélodie du mythe colonial le mythe de la famille une façon de céder de ne jamais renouer avec les culottes souillées encore aujourd'hui je songe aux pots-pourris pendant longtemps étourdie par les applaudissements dans une foule entre les jambes tout brûle mieux que le feu sur maman avec sa couronne épineuse pas besoin de fiançailles ni de repas trois services et encore moins d'une valse je suis une enfant encore aujourd'hui pas de tuteur-trice pour me retenir de ce qui lui ressemble après six verres de mousseux dans une valse à quinze ans sous les applaudissements mieux s'aimer dans les pas vers l'arrière mieux s'ignorer dans les pas vers l'avant papa ne savait pas ne saura jamais les ailes pétrifiées sous le corset un mauvais conte de fées il m'a fait tourner sur la pierre pour devenir sa fille en offrande à la sainte vierge un sacrifice parmi ce party-pâturage de biches toutes fagotées toutes mal-aimées

✱⁺✱•✱☾ princesse funèbre en trois temps ☽✱•✱⁺✱

je suis narcissé détraquée avec sa peau osseuse en gypse filigrane sa porcelaine éthylique les coudes sur la table dans l'apologie-vertige ou l'anthologie mortifère ou encore l'oncologie des suicides fantaisistes l'accalmie du quasi-meurtre comme prélude aux festivités la pointe frileuse des seins nus au canal sous la tuyauterie boulimique et les mirages de la mythomane que je suis la fille-balançoire en douceur on the rocks entre deux bises poisseuses bien vestida pa' que te vean en el cielo

devenir claustrophobe sur ma falaise mutilée au point de lumière nuptial

encore enfant crever l'abcès à 30 mg tandis que la myriade de coquerelles sous mon jupon mutile mon cœur de poubelle me sacre un vertige buccal dans mon cortège flottant pas envie d'être ici à la piscine figurante des sirènes en cellophane leur forteresse amaigrie l'étoile avortée la vitrine bucolique où il y a la brume du faux petit velours ma banderole miss mundo en chute libre dans l'urine aérienne de mon (vodka) orangeade flat je deviens une libellule en cloque et son nuage de sucre une péninsule du jamais vu une poupée-cigale dans son lit en styromousse un corps en méduse sur le bord de la route dans la pénurie de domiciles sa majesté la llorona avachie dans la cirrhose le carrousel de larves perverses à la pleine lune l'ivresse grelottante bien vêtue de dentelle et de gales dans la frénésie des ruelles el mundo se está muriendo y yo también

on dit de faire ça entre les cuisses ou à la verticale pendant la chaise musicale assise dans le parking de la bâtisse avril lavigne du post-garbage funk le chant des camions ou bella's lullaby dans le tapis j'ai laissé tomber les talons swarovski pour mieux boire pour libérer le parfum du bitume chaud de la ganache du menthol de la robe contre la rouille pis del patrón dans une nature morte éclectique et leur laisser ma chair de poule mes yeux en bille et mon échine mauve dans un crop top fait de nappe hello kitty crottée en format nécrophilie.png

Au cœur du Nord

Fabiola Nyrva Aladin

Enseignante au secondaire, comédienne, chanteuse, autrice, Fabiola (elle) s'est décidée à exhumer son amour pour de multiples formes d'art après une trentaine d'années à tenter de pallier son manque de privilèges.

Je peux y partager les chansons de mon enfance, je n'ai jamais à justifier l'abondance de bouteilles de crème hydratante dans le tiroir de mon bureau. Dès le mois d'octobre, tout le monde s'y sert.

Ma classe. Notre maison.

Ses grandes tables de travail noires surchargées par le matériel que les élèves laissent traîner me ramènent vers une maternité que je me refuse pourtant hors de ma classe : *faites au moins une belle pile propre*. Je les laisse s'approprier l'espace en me disant qu'une fois à l'aise, confortable, il va de soi qu'on oublie de se ramasser. Ma classe est une chambre partagée par trop d'ados. Deux grosses chaises orange constituent un coin lecture qui sert d'aire de repos, car la lourdeur de leur quotidien se manifeste par un besoin de socialisation, de créer du lien.

C'est un havre de paix aux fenêtres grillagées au sein duquel je sens que je fais partie d'un tout. Je deviens la mère et l'enfant de cette vingtaine de vieux adolescents immigrants fiers de leur identité et de leur culture qui s'ouvrent à moi avec bienveillance. Grâce à eux, sous le soleil traversant les stores décolorés et épuisés, j'arrive à combler des carences identitaires qui me pèsent de moins en moins.

La lecture d'un texte de Dany Laferrière peut devenir un moment d'échange exceptionnel. Je leur raconte le Montréal-Blanc, loin du Nord, et de quelle manière on réussit à s'y tailler

une place, malgré les obstacles qui se dressent devant nous. Ils m'expliquent leur quotidien dans une Haïti fascinante qu'ils ont quittée, comment ils y vivaient, à quoi ressemblaient leurs maisons, leurs quartiers. J'en profite pour apprendre à connaître mes parents à travers leurs récits. Je peux imaginer leur jeunesse qu'ils ont trop peu adressée et ça m'aide à assembler les pièces de mon casse-tête intérieur.

La première fois que j'ai osé appeler mes élèves les *cocos*, leurs yeux se sont écarquillés, ils se sont écriés que s'il y avait un membre du personnel qui ne devait pas faire cette erreur, c'était bien moi. Quelle bêtise! Maintenant, nous échangeons des regards complices chaque fois qu'un enseignant les appelle les *vagins*. J'ai du mal à camoufler mon sourire chaque fois qu'un élève traite un de mes collègues de *sou moun*. Ils veulent me faire rire à cause de la position délicate dans laquelle cela me met. Au fond, je sais qu'il n'y a aucune malice. Simplement, ils m'invitent à participer à une complicité secrète, entre Haïtiens, que je ne vis nulle part ailleurs.

On a toujours déclaré que je n'étais pas une *vraie* noire. Je peux le comprendre... Mon entourage est majoritairement blanc, j'ai des hobbies de blancs, j'ai préféré la musique et le théâtre au basketball où se serait trouvé le potentiel amical noir de mon école secondaire, j'ai un lourd accent québécois comme j'ai grandi en banlieue, j'ai délaissé la religion et je n'ai jamais appris à cuisiner de la soupe joumou. Dans un désir d'assimilation sans doute inconscient, on a considéré que c'était une qualité qui me distinguait positivement, qui me rendait accessible, agréable, comme si j'étais du bon côté de

la société, en ignorant les complexes que faisaient ressurgir ces mots, en ignorant que ça venait nourrir une impression de grande lacune identitaire, alors que je travaillais à me construire. Ces mêmes mots deviennent une insulte lorsque ma mère me crache au visage que je ne vauds rien de mieux que ce vulgaire biscuit bien connu. Me voir comparée à une tranche de pain blanc mal toastée a créé en moi un sentiment d'infériorité qui a creusé un fossé entre les membres de ma communauté et moi.

Tout est plus simple auprès de mes élèves. J'ai l'immense bonheur d'apprendre et de faire apprendre, de prévenir des blessures en pansant les miennes au passage. Chaque septembre fait naître en moi le désir d'insuffler un esprit familial permettant cette ouverture à l'apprentissage, au partage, au droit à l'erreur, à l'errance.

À la rentrée scolaire, je sens dans le regard de mes élèves quelque chose comme de la confiance. Un contrat tacite : *avec vous, ce sera plus simple*. Une compréhension commune de la complexité du statut d'immigrant de première ou de deuxième génération. Tour à tour, ces humains en construction m'ont acceptée comme l'une des leurs. Peut-être que je l'invente. Peut-être est-ce simplement d'être témoin des efforts qu'ils fournissent pour se dépasser et pour *réussir*. Mes élèves reconnaissent et acceptent mes lacunes culturelles, mes réflexes *trop* québécois. Ils m'offrent avec sincérité, de façon involontaire, des morceaux de mon individualité. Je ne me suis jamais sentie rejetée dans ma classe. Ils acceptent avec empathie mon incompétence langagière : je comprends le créole, mais je ne l'ai pas en bouche. Plutôt que de me regarder

de travers, comme je l'appréhendais, ils me parlent en créole pour me faire rire. Ils me demandent *sa ou gen la madam ?* quand l'enthousiasme de ma règle de grammaire m'emporte. Ça enrichit ma dynamique de classe et pas seulement en créole. Bien que l'on soit majoritairement haïtiens, toutes les langues ont leur place. De plus en plus d'élèves haïtiens que je côtoie sont passés par la République dominicaine. Pour les faire travailler, il faut dire *okay, on va faire un deal. We're gonna make a deal. N'ap fè yon dil. Vamos a hacer un trato.*

Il reste que, inévitablement, avec les élèves haïtiens, la relation est particulière. Nous échangeons sur nos enjeux capillaires, nous créons des salons de coiffure maison durant l'heure du dîner ou en fin de journée sous l'œil ahuri de mes collègues, nous nous moquons en catimini des repas trop peu assaisonnés de la cafétéria, en nous disant que ça allait de soi, après tout... Nous nous devinons aussi. Même si je n'ai plus leur âge, même si je n'ai jamais mis un pied en Haïti, même si je n'arrive pas à prononcer une phrase complète en créole sans intonation interrogative. Nous nous rassemblons autour des expériences que nous partageons et j'y apprendis que même là, il n'existe aucune réelle homogénéité.

Ça me rassure pour la vie à l'extérieur de notre Eldorado de fortune. Mes ados, mes enfants, m'ont appris que je peux être moi-même auprès de tout le monde sans craindre d'être rejetée. Parce que l'image de la parfaite immigrante de deuxième génération, habile dans sa langue et dans sa culture, je l'ai construite de toutes pièces. Elle n'est pas réelle ; c'est une version édulcorée de la personne que je suis. C'est auprès de ces

humains dans un local un peu désuet que j'ai compris que j'étais suffisante. Pour eux et pour le reste du monde. Croire en la jeunesse et en l'école publique m'a permis de faire la rencontre de personnes qui, sans le savoir, m'ont marquée à jamais. Je ne sais pas comment les remercier, je ne sais pas comment leur avouer leur importance dans l'allègement de mon être.

Depuis bientôt 10 ans, quand j'annonce que je suis enseignante au secondaire, on me répète qu'il s'agit d'une vocation, que je suis courageuse d'*affronter* jour après jour les élèves de ce quartier mal-aimé de Montréal. On me répète que je dois tellement leur apprendre de choses, que je dois tellement être aimante et à l'écoute de leurs besoins. Je ne le nie pas, mais ce qui me rend le plus heureuse, c'est qu'une fois le climat de classe bien installé, ces jeunes-là prennent aussi soin de moi.

Il n'y a pas d'âge pour se laisser bercer.

Je choisis de me laisser bercer moi aussi.

Fantôme Rose

Hoda Adra

Hoda Adra (elle) est née à Tripoli, au Liban, et a grandi à Jeddah, en Arabie Saoudite, jusqu'à ses dix-sept ans. En 2002, elle atterrit seule à Montréal où elle écrit, dessine et traduit. En 2017, Hoda lance un album de spoken word : *La liberté des sens*. En 2021, ses traductions d'histoire orale palestinienne dans *Voices of the Nakba* (Pluto Press) lui valent le prix PEN Translates.

Tu nais et ton début est là. À t'attendre, passé le triangle de ta mère, parfois absence cratérielle, parfois accueil, bien posé. Tout dépend où, quand, et de quoi tu nais. Pourquoi? Comment? On dit, c'est le destin qui décide. J'ai renchéri sur le mystère : je suis née point d'interrogation. Au début, c'est la boule qui est sortie. J'ai rien crié, ouvert les yeux, vu s'exacerber leur curiosité face au verdict de mon genre, alors, pour cacher mon triangle, j'ai bombé les fesses, fait un croche-pied à ma mère (en elle), et je suis devenue crochet. Plus tard, celle qui m'a conçue me traitera de marginale. Mon père n'y était pas (j'étais prématurée), mais j'ai vite calmé son fomo (il m'anticipait un pendentif). On a tenté de me dévisser, mais je me suis tant recroquevillée qu'on m'a sortie de là comme on débouchonne un vin. Ma mère, n'ayant pas choisi la piqure, a tant crié que plus tard je m'intéresserai au silence acousmatique. Je suis née comme on déchiquette une lettre. Comme on sabre un couloir de piscine. J'ai failli y laisser ma peau. On a essuyé la fine enveloppe de keshek qui me couvait, et je n'avais pas les mots pour dire qu'elle n'était pas sale. Qu'elle aurait pu être, de ma mère à moi, la faune et la flore qui m'auraient protégée.

À un jour,
je vois Beyrouth détruite
son sable en sachets
aéroport barbelé
plafond de verre
soufflé bleu
éclats
en escale
dans les silos du temps.

Le bicarbonate de soude
relâche le
gaz carbonique qui
emprisonne les bulles
dans le sable soufflé.

J'ai eu envie d'apprendre
à figer les choses moi aussi
exploser à retardement
et le ciel m'a attendue.

À un mois, je déménage au royaume des femmes-fantômes
quand tu sors de l'avion, c'est comme un sèche-cheveux
dans ta face
le climat d'une contrée où flétrit l'âme
appelons ce pays la Brumanie.

À deux ans, je vois les gens faire pipi
je comprends la fonctionnalité du pendentif,
l'occasion où il est pertinent pour une femme de s'asseoir,
j'assois ma poupée, et wallah elle fait pipi.

À quatre ans, je découvre l'orifice du plaisir
je tortillonne les franges de ma couverture

les insère, une à une, dans ma cavité nasale
j'ai une guirlande d'antennes roses
un éventail de textures
dure trapue molle pointue rebondissante fourchue
avec la crochue, j'atteins les coulisses de mon œil
je suis collectionneuse des chatouillis de la jouissance
(le fluide principal est le mucus).

À six ans, je crois aux super-héros
quand ma mère vient me chercher de l'école
elle porte une cape noire
une abaya qui,
quand elle enfante le vide,
prend la forme
de la lettre
A.

Sans prévenir,
à mes premières règles,
elle m'achètera
une abaya
aussi.

La première image qui me fait venir, c'est quand je vois deux personnages d'animé s'embrasser. Un french kiss dans la télé de mon oncle libanais en France. Je me lève, j'avance vers l'écran, et on s'embrasse à trois, le couple et moi. On se mastique et je laisse ma bave statique sur la vitre de la télé.

La deuxième image vient toute seule me chatouiller le crâne. Un vortex de femmes en capes noires, poings levés sur fond rouge. Il n'y a là rien de communiste, ce sont les femmes que le rouge habite. Leur souffle bouscule l'air. Leurs pieds scandent contre l'asphalte. Leurs chants accordent la source du brouhaha. Mon cerveau frissonne dans son cinéma. Le collectif sera érotique, et ma révolution, enfin, viendra.

*

À huit ans, je passe de l'autre côté de la fessée. Je me frappe, je ressens le chaud du rouge, et je recommence. La peau de mon bras reste enflée longtemps, je dois justifier, alors je fabrique le seul alibi possible : la punition. J'ai un chaton, ma babysitter le déteste. Ça me sidère. Ça m'arrange bien aussi. J'accuse ma babysitter de frapper mon chaton, puis de me pincer pour être venue à son secours. Personne ne violente personne à part moi. Mais c'est la parole de la babysitter-émissaire contre celle du chaton de Troie. Je fais d'une pierre trois coups : je venge l'amour non réciproque, je découvre le plaisir cherché dans la douleur, et j'apprends que tout, même la honte, est transférable.

*

En Brumanie, mes parents bossent comme des tarés. Je ne les vois pas tout ce temps : $(9 \times 5 \times 52 \times 17) = (39\,780 \text{ heures} / 24) = (1657.5 \text{ jours} / 365) = 4.54 \text{ années}$. Un quart de mes dix-sept années sous leur toit sans contact. Et 16 700 heures de vacances d'été (soit presque deux années additionnelles). Je suis née en vraie Arabe : fanatique de ma famille. Même si mon départ ne me rend pas crédible. Même si j'ai une tête de Suédoise. À chacun son croissant.

Je grandis parmi des livres qui m'apprennent à voler, qui ne passent pas leurs jours à nettoyer la maison, qui ne se cachent pas de moi au bureau ni ne rentrent trop tard la nuit pour caler un bol de taboulé devant les mêmes nouvelles à vingt heures que celles de dix-sept heures.

Je caresse leurs cotes, ils me bercent la nuit après m'avoir tenue proche le jour, et ça fait une relation qui a du sens. Les livres ne claquent pas la porte sur moi. Leurs pages, infinis tourniquets. Par l'exode du mot, je suis peuplée.

Côte à côte mes livres forment une colonne vertébrale, voie ferrée vers la maison. Les syllabes calment. Unifient. Campagne de mer. Je dépose mes nerfs sur le chemin des eucalyptus qui bossèlent le sol. M'enracine dans ses triangles, reboussole mon histoire sur une route vivante.

Si je te dis où trouver le bon zaatar, le vrai, tu me laisses tranquille?

D'abord, il faudra te réconcilier avec la Hajjeh. C'est pas ma faute si mon père lui a arraché le foulard, ça ne se fait pas, même pour les plus grandes menteuses. Mon père a une vision rigide des mots – il ignore que le pire mensonge, c'est de ne jamais s'être écouté.

Pour trouver la Hajjeh, tu atterris à Beyrouth, tu montes vers Tripoli, et tu tournes à gauche après la balha, celle qui ne donne plus de dattes. «Tripoli la parfumée» portait bien son nom. Géante orangerie. Quand ma Teta pique-niquait entre pois chiches et chicorées. Des décennies plus tard, je trouverai une balle perdue dans sa chambre d'hôpital quand elle est devenue jaune : pour te dire combien Tripoli a changé. Ma Teta est devenue jaune parce que personne ne lui a dit qu'elle avait le cancer du foie. Comme s'il était possible de rendre taboue ta propre mort dans ton propre ventre.

Mais la Hajjeh vit encore, t'as qu'à demander.
À l'orée du souq, elle te racontera le mythe des thymes mélangés.

Les étés à Tripoli, je me baigne avec mon Jeddo dans la mer qui est zeit, c'est comme nager dans de l'huile. À dix ans, je lui demande pourquoi il est athée (à l'époque, je pensais que maintenir la foi musulmane était l'une des responsabilités irrévocables de l'adulte). Il me hurle en pleine Méditerranée :

SI DIEU EXISTE VRAIMENT,
QU'EST-CE QU'IL FOUT PENDANT QUE
L'HUMANITÉ S'ENTRETUE ?
IL JOUE AVEC SES COUILLES ? !

Jeddo est communiste et il a déjà reçu un cadeau de Fidel Castro. C'est une boîte de cigares en bois avec son nom gravé dessus. Quand je la touche, je peux voyager à Cuba et demander à Fidel pourquoi, parmi tous ses fans mondiaux, c'est mon grand-père (un Libanais) qu'il a choisi d'aimer. Il me raconte que, quand il était enfant, mon Jeddo se faisait frapper sur ses oreilles lorsqu'il récitait mal le Coran. Alors Fidel est venu le sauver par la radio grâce à l'hymne de l'Internationale. Chaque été, mon grand-père me fait chanter l'Internationale au moment d'emprunter le chemin des eucalyptus. C'est sa façon à lui de me rappeler que notre famille a bel et bien œuvré pour la liberté, même si mon père a déraciné nos oreilles pour la Brumanie. Jeddo fume le cigare pour rendre le moment marquant. Il a une petite guillotine qui donne envie d'y laisser son petit doigt quand on aime ressentir ce que ça fait de casser. Jeddo savoure le campari pour éviter de casser. C'est comme ça qu'il rompt avec son passé – sauf quand il hallucine le son du canon qui annonce la rupture du jeûne. Tout à coup, ses oreilles se retrouvent à piquer, à chauffer, et virent au rouge.

Aujourd'hui, si tu venais chez moi, tu ne verrais rien de libanais, aucun fruit, aucun légume, aucun mezze, sauf le petit bol constant de zaatar mélangé à l'huile d'olive. Aucune grenade, aucune nêfle, aucune figue, aucune mûre, aucun kabīss, aucun navet mariné pourpré, aucune mloukhiyyeh, ni une seule bemieh.

Je ne suis pas un concombre libanais du Québec, ni ton hummus aux mille et une couleurs, ni le chich taouk usurpant le shawarma.

Je ne suis ni immigrante, ni exilée, ni apatride.

Je suis profondément amovible.

J'ai un jasmin chinois au-dessus de mon four qui survit mal. J'ai un œil bleu grec au-dessus de ma porte qui protège pas mal. J'ai des Corans parsemés partout dans la maison, deux autour de mon lit, un sous mon oreiller, un dans la cuisine, un autre traduit vers le français par Jean Grosjean, un du côté du lit où personne ne dort et un tout en haut de la bibliothèque, parce que le Coran, ça va toujours tout en haut.

Je ne fais pas mes cinq prières, mais je fais mon woudou' pendant la douche du soir pour protéger mes rêves. J'entame tout par bismillah, dis merci par alhamdulillah, espère par insha'Allah. J'ai déjà lâché la patate pour le bacon, mais mon Coran ne cherche pas à me punir. Ce sont les Corans des autres qui me trouvent des failles. S'il y a une chose que je sais, c'est que Dieu insuffle toutes les formes, même les plus

amorphes. Je l'aperçois dans le doré du feuillage, l'entends dans le bruissement du métro, l'éprouve dans la solitude de mes repas vaincus. Mon Coran me demande de lire, et Dieu me dit de garder patience. Qu'en vérité, le temps vrille, mais on le vit au ralenti. Un carrousel de cailloux dans la tension de la fronde.

*

À onze ans, je suis invitée au bowling pour la fête de mon meilleur ami. C'est ouvert aux garçons, pas aux filles. La seule fille, c'est moi. En voiture, la maman de mon ami me camoufle : elle m'enlève ma cape noire, me tend une casquette pour enterrer ma couette, et me rassure qu'on ne voit pas encore mes seins. Je me découvre un superpouvoir : androgyne. Et je défie l'apartheid du genre.

À treize ans, j'entends parler des garçonnnes de Brumanie. Des filles qui, pour fournir l'amour, deviennent garçons. Pas par le corps (sous cape, de toute façon), mais par le secret. Par une cachette de l'esprit. Des filles, devenues garçons dans l'intention, pour combler leurs meilleures amies autrement mortes du manque de contact.

Cœurs solidaires évolutionnaires.

À quinze ans, j'embrasse ma meilleure amie : j'ai la preuve sur cassette. Il faut insérer un VHS dans une caméra plus grosse que ta tête, mais au moins ça te fait réfléchir à la pertinence du moment. Myriam et moi, on veut simplement fabriquer un souvenir pour plus tard. Marya nous filme sur

mon balcon, à l'abri des regards (en Brumanie, les gens ne sortent pas). Elle cale la caméra géante entre ses deux seins et crie : «PRÊTES? J'Y VAIS!» Entre fous rires nerveux, nos mâchoires se rapprochent, s'entrechoquent comme des autos-tamponneuses. On se pince les lèvres, on se claque les dents, les miroirs de nos émaux cherchant à consolider une seule image, le son d'un trop-plein de vaisselle dans l'évier. Ça n'a rien de sexué, aucun crémant, la caméra tourne autour de nous comme une émission sportive. Puis, on en a marre, on s'arrête, on s'essuie la bouche et j'en conclus qu'il n'est pas nécessaire de chercher le désir en chair et en os quand on peut le trouver dans les dessins animés.

*

À dix-sept ans, j'explose. J'éclate du bout de ma tête et je sors par mon cou comme un coca. Le ciel s'entrouvre, je fais le tour de la Voie lactée, trouve suspendues les poitrines de toutes celles avant moi, de grosses planètes pleines de lait pour les âmes qui quittent leur viande. Du lait de sommeil qui te donne l'air éveillé, mais ton pouls bat au minimum. Du jus de fantôme pour des musulmanes qui n'oseraient jamais. Parfois, sans faire exprès, on peut le tenter par le ramadan, d'autres fois, par un régime imposé si on est une jeune Libanaise enrobée. Parfois, entre body image et religion, on peut se mélanger. Au Liban, certaines disent bonjour par *tu as maigri!*, et d'autres te disent que tu as grossi par *comme tu as maigri!*, et d'autres encore, pour maigrir, observent le carême ou le ramadan. En Brumanie, certaines cachent leurs corps pour se rapprocher de Dieu, et pour se rapprocher du Ciel, d'autres éradiquent leurs égos, et pour une purification totale, d'autres encore pratiquent le

jeûne. De même, Montréal propose un certain anéantissement de soi qui contribue à ressentir le poids du vide. Un jour, pour me remémorer mon existence, je décide de jeûner le ramadan, mais dans l'extrémisme de mon isolement, j'oublie de manger mes iftars. Je maigris de six tailles, mes jeans ; des parachutes sur mes fesses. Une seconde avant ma mort potentielle, j'ai enfin le corps de Libanaise qu'on m'aurait voulu. Mince, trop tard, je n'en veux plus de ma forme ! Ni ses menottes d'amour, ni ses culottes de cheval, ni ces côtes de Libanaïses qu'elles aiment ériger comme des montagnes russes. Ailleurs, on dit : la chair, c'est trop sexy, et les os aussi, tu es juste, comme tu es.

Mais moi, je vois la Libanaise migrer ses fesses dans ses joues pour attiser l'homme et ça m'effraie. Et je vois la Brumanienne retrousser son corps contre son grès pour apaiser l'homme, elle n'a plus d'organes, juste une cape comme taguée par un Dieu mâle, et ça m'effraie.

Alors j'explose, je me quitte comme un cerf-volant et je flotte. Amovible. Au-dessus de Al-Madīna, Al-Sahrā', Al-Quds, au-dessus de Tripoli et des bajoues des Libanaïses, ces bunkers à baklawas. Comme une gazelle-fusée, je fonce jusqu'à ne voir que le grand océan qui n'est jamais zeit. Comme Pégase, je vole jusqu'à concevoir la source de l'eau. Comme Buraq, plus vite que l'éclair.

*

J'atterris à l'aéroport, les douaniers ouvrent ma valise et trouvent la kebbeh (en forme de disque avec les losanges tracés dessus) que ma mère m'a fait trafiquer. Elle tentait la

quadrature du cercle quand elle l'a démembrée en mosaïques. Les deux bonhommes se disent, encore l'Arabe, sa viande, et son keshek (et pour cette connaissance pointue de mon patrimoine culinaire, je leur donne un A+).

«On fait quoi, Johnny?

Brûle-moi ça, Bobby.

Brûle. Toute.»

Dans cet intervalle de distraction, la valise en césarienne, ce n'est pas la kebbeh qui a filé en douce, c'est moi. Je suis tombée sans ailes comme d'une jument, j'ai rampé comme un lézard, je suis arrivée au Québec comme un foulard perdu arraché par le vent. J'ai pris sa forme et tout ce qu'il m'a assigné. Troqué ma cape noire pour une soie rose. Je ne sais plus à quel instant mon corps et moi avons bifurqué, mais j'ai continué à flotter. J'aimais l'air.

Je ne sais pas combien de jours, de mois, d'années, j'erre ainsi. Je parle aux étrangers, ceux qu'on appelle des humains libres et normaux, des gens fascinés. Certains m'invitent à jouer dans leur donjon, dans leur crack house, ou encore à rencontrer leur conjointe sexagénaire curieuse. Je ne comprends rien à leurs avances et les quitte par un simple câlin, leur jetant mon regard droit dans les yeux et ça les déroute. En Brumanie, les câlins sont interdits, et les regards, lancés en diagonale, alors j'en profite. J'apprends à m'ouvrir aux autres, ils me traquent dans les ventes de garage, je les écoute avec attention, sans les connaître, ils me montrent leur liste de médicaments, leurs aphtes, leur détresse. D'autres encore m'embrassent sur

un banc, sans prévenir, puis m'offrent d'être mère porteuse, comme je ferais une superbe candidate. Je suis agréable, serviable, souriante et ceux qui comprennent ma langue proposent même de m'adopter, que j'effectue leurs soins à domicile. Certains vont jusqu'à loger entre mes bras, ronflent, envahissent le salon de ma pudeur, s'imposent comme colocs de mon cœur, me détaillent la texture de leurs excréments, me les montrent, et me rejettent.

Un fantôme rose de Brumanie tombé drette là,
c'est extra-terrestre.

Ça ne comprend rien aux motifs ultérieurs, quand
le néant le dominait.

Ça ne comprend rien aux limites, quand elles
ont pu l'étrangler.

Ni rien aux mains poisseuses, quand son corps
lui était étranger.

Un fantôme rose de Brumanie, ça bavarde
avec tout ce qui bouge.

Et ça lit, et ça écrit.

Hymne du fantôme rose

je suis venu du saule pleureur
par le chemin des troncs éventrés
je suis l'enfant du papyrus
la poupée jamais rentrée

je suis le dernier des fantômes bornés
né de rêves borgnes
de cerfs-volants cornus
de la femme-ravaleuse
de la femme-balai

je suis la femme qui n'a pas neigé

je suis la flamme qui crache un soleil
et le carrousel ajustant les ombres
et le cinéma du temps dans le ciel
et par mon biais, tu t'es projeté

vois les astres, mes organes
et ce coquillage,
entends ses âmes :
ni lieu ni milieu,
ni contour ni trou

je suis le champ allumé tout à coup
qui somme
le silence

je suis le corps de l'indansé

Mon père dit que je suis la kalashnikov des questions : quand j'ouvre la bouche, ça fait *takatakatakata*. Il paraît que les gens qui posent trop de questions sont des gens qui cherchent à se faire rassurer. La première fois où je me suis sentie trahie au Québec, c'est quand j'ai découvert qu'il n'existait pas qu'une seule cabane à sucre – «la» cabane à sucre – et qu'on n'y allait pas tous ensemble comme une seule grande famille.

Quand je suis arrivée, on ne m'a rien raconté de la vraie histoire du Québec au Complexe Guy-Favreau. On m'a juste dit, *tiens voici ta carte-soleil*, et en voyant le ciel rouge sur la carte je me suis crue atterrir en enfer, là où Shaytan te fait transporter des braises brûlantes avec tes cils pour te punir. Là-bas, au lieu de ta bouche, ce sont tes mains et tes pieds qui parlent et avouent tes pires mensonges contre ton gré, selon la maman de Myriam.

Une fois, Madame Pourriel a giflé Myriam parce qu'elle ne savait pas dire «pneu». Il est difficile de prononcer les lettres «p» et «n» côte à côte, surtout quand le «p» n'existe pas en arabe. À l'époque, les courriels n'existaient pas encore, et Madame Pourriel ne pouvait pas se douter que plus tard, son nom signifierait spam, et que donc Myriam serait vengée. Au Québec, c'est le mauvais œil qui n'existe pas et personne ne prend froid au ventre par les pieds. Mais Ginette la voyante trifluvienne insiste sur le fait que ma grand-mère maternelle – celle morte avant ma naissance – avait très peur du mauvais œil. Depuis, je perçois le sort qui s'abat sur ma lignée de femmes, et m'impose la mission de l'abolir. Le sort se termine par moi, je brise le fucking cycle, je ne sais pas vraiment comment, peut-être en refusant d'enfanter, peut-être en racontant réellement,

pas comme tous ces détours que je traîne en errance depuis cinquante-deux carnets.

*

À vingt-deux ans, toi qui m'as conçue, tu me traites de marginale, mais c'est prématuré puisque ce n'est qu'à trente-quatre que j'embrasse Marjane, en chair et en lèvres. Sans marges tout s'effrite. Pourtant, ton mot reste cimenté dans ma gorge : une abracada-brique. Et je me lève à rebours avant mon réveil, je cherche la bouée, mais ta boue est dans mon ventre et je ne trouve que mon seul bourrelet, celui que tu aimes baratter. Je suis ta bourrique qui enterre ta meilleure : celle qui n'a pas raté, celle debout, sans chagrin, à la hâte du pain levantin. Celle sans carapace ni bouclier pelvien. Elle aurait eu les collègues, les copains, l'écho sain (elle l'aurait prise, la carte air miles). Celle qui court ravissant le champ, cette blonde insouciante des pubs de fromage blanc, aux pâquerettes dans les mèches que je prends pour des marguerites.

J'en trouve, un champ, au Vermont, et j'y cours, au soleil, comme la blonde. À peine affaissée dans l'herbe, que les propriétaires du terrain, deux Américains en fusils, me menacent : *Go back to Quebec, you fucking French socialist!* À peine un brin de liberté, et voilà qu'on me prend pour une Française dépravée. Je leur dis, *je cherche de la nature*, sur ce continent que je peine à rencontrer. *Plenty of nature where you came from, you fucking delinquent!* Ils ont repéré mon véhicule de location et sa plaque bleue qui se souvient à moitié. Ils ont détecté son capot cabossé par une altercation nocturne : une biche sur le pare-brise la veille. Elle culbute, fonce comme une gazelle, puis s'affaisse dans le

champ. Dans sa fin. J'imagine le début de nos trajets respectifs ; nous, amovibles de force. À un dénouement près, celui de l'histoire, ou celui de mes lacets, on se serait esquivées.

À peine ma liberté goûtée, que je l'avais déjà tuée.
À peine mon désir né, que voilà la biche achevée.

*

À jamais,
deux femmes d'Orient
l'une Arabe, l'autre moitié-moitié
s'aiment comme deux voyelles.

Celle du silence
perchée comme une bulle°
les appelle à plonger.

Elles voudraient nager ensemble. La seule humidité qu'elles réussissent à partager c'est au hammam Fontaine Orientale à la sortie de la 40. Khadija les frotte si fort qu'elles muent. Papillons sans peur. Elles prennent un cocktail de fruits ashta et miel, partent pour le ventre du saule pleureur, au parc Jarry. Jour et jour, nuit et nuit, entre café et thé, aubergines et œufs brouillés, elles s'entre-conçoivent. L'appétit refait leurs corps à neuf, et les ancêtres trillent de joie : *Les voilà ! Les voilà les nouvelles-nées !*

Elles attrapent leurs sacs à dos
avec juste leurs maillots dedans
quittent leurs manteaux d'hiver sur l'étang
où les familles pique-niquent, chichas,
grillades, radios et tout
quand le parc Jarry
devient la corniche.

Au point de non-retour,
elles respirent : bismillah
invoquent la prière du voyage
l'odeur de l'eucalyptus
les triangles des racines
le plaisir légitime.

L'index droit tisse le ciel
des faisceaux du cœur
fronts contre le sol
elles émettent
un rayon infrarouge
explosent
tous les destins.

Car Tu es avec moi

Lourdenie Jean

Reconnue pour son travail militant, Lourdenie Jean (elle) est une passionnée des arts depuis son enfance, du chant au jeu de scène et de l'écriture au dessin. En plus de la co-écriture de la pièce de théâtre *Rejoindre les étoiles* qui a été présentée au festival ZH en 2019, on peut retrouver certaines de ses œuvres dans les projets suivants : C(rue), Living Hyphen et Black is the Warmest Color ainsi que sur son compte Instagram artistique @ninisplayground.

Car Tu es avec moi

Bribes d'une douce balade

— Manmie? Qui est là?

Le silence pèse. Je constate l'étendue de ma solitude, regarde autour de moi. Incertaine de ce qui m'attend, j'agrippe Mr Panda, mon toutou préféré, qui apaise ma respiration coupée par la peur. Je le serre contre moi pour me rappeler que je ne crains aucun mal et je m'avance, prête à affronter le chemin qui s'impose devant moi. J'ose.

3 h 18 – Le goût des mangues

Sur le béton brûlant qui calque ma silhouette, une mangue jaune dorée complète mon sein au sol. Elle me fascine et me paralyse à la fois. Je m'approche du fruit pour le dénuder de sa pelure.

— W ap vini, zanmi m¹ ?

Je reviens à la réalité, je rejoins mon ami qui m'attend sur sa moto. Tout en roulant vers d'autres avenues, je déguste mon précieux fruit. Le jus de mangue sur mes lèvres intrigue les conducteurices à proximité, je les distrais avec un sourire inviteur.

— Mango an gou, manmzèl ?

— Wī, anpil² !

La liberté goûte les mangues.

Liberté inhabituelle dans ce pays chaud selon mon complice de la route qui m'apprend que le jumelage entre moto et mangue ne fait pas office de coutume. Mon geste me trahit encore une fois. *Blan*, étrangère chez soi. Cette étiquette ne semble jamais me quitter.

Je m'adosse sur une roche et profite de la pause de mon acolyte pour prendre un bain de soleil. Je regarde les montagnes et pense à leur histoire. Tous ces pas des Nèg Mawon qui ont tracé la voie aux personnes pionnières qui y trouvent encore un refuge aujourd'hui. J'imagine ces passés qui se sédimentent à même la roche quand, soudain, une musique au loin me sort

¹ – Tu viens, mon amie ?

² – La mangue est bonne, mad'moiselle ?

– Oui, très !

de ma rêverie. Je réalise que ces sons émanent d'une église modeste sur le bord de la route. Je prends soin de me couvrir pour éviter d'attirer l'attention et de perturber le service, puis je prends place au fond de la salle.

Tout est pareil. Ma curiosité viscérale d'il y a quelques instants s'explique en l'espace de secondes : la musique était un appel. Les paroles de chansons, tant en créole qu'en français, me viennent naturellement, se déversent de mes lèvres comme un soupir de soulagement. Des énigmes dont je ne connaissais pas l'existence trouvent enfin leurs réponses. Des souhaits profonds s'exaucent.

Que ferais-je sans ces chants célestes qui pansent les maux du silence, qui soulagent le poids de la quête aux pas dans le sable ? Me balançant au rythme des cymbales, je me rappelle que, au creux d'une chaise de métal froide entourée de quatre murs vêtus de versets bibliques, je serai toujours chez moi.

11 h 19 – La Dame en vert

Elle essuie ses joues marquées par la tristesse. Épier une femme se mouchant n'a jamais été aussi divertissant. Certaines larmes disparaissent sur son foulard noir, d'autres strient son manteau vert vif, sèchent avant de disparaître à leur tour.

Elle ne le sait pas, mais elle est une vedette dans notre quartier. La Dame en vert, celle qui pleure toujours pour on ne sait quoi. Celle qui hante la ligne bleue tous les jours, les yeux humides rivés sur son pendentif en or. Toustes étaient intrigué·e·s par les drames qui causent son état. Selon la légende, elle s'appelle Lauriette et habite sur la même rue depuis 32 ans. Ce soir de

fête ne semble pas différent des autres. Peut-être pleurera-t-elle davantage.

En descendant de l'autobus, on la voit échapper un livre dans la neige : *Les Saintes Écritures*. Elle le ramasse sans s'excuser aux passant·e·s qui, derrière elle, se plaignent de son arrêt brusque. Elle prend une grande respiration en le pressant contre elle, puis avance droit devant.

— Noon, jamais tout seul... noon, jamais tout seul. Jésus, mon Sauveur, me garde... entonne l'église en harmonie. Après sa visite dans le vestiaire, la Dame en vert devient la Dame en jaune en se demandant si les bien-aimé·e·s qu'elle salue remarquent ses yeux rouges de peine.

— Oh, sè Lauriette! Depi kilè m pa wè w³?

Étrangement, cette insulte déguisée renforce le sourire de la Dame. À l'image des accueils maladroits qui, dans les restaurants caribéens, confirment le délice qui nous attend, cette approche est le mot de bienvenue dont elle avait besoin. Sè Lauriette, qui longe les rues de Montréal pour retrouver un sens à sa vie depuis le départ de son mari pour l'au-delà, accueille à bras ouverts le peu de normalité que lui accorde cette interaction.

Cette quiétude suit la madame tout le long de la soirée. Chaque chanson restaure en elle quelque chose, qu'elle croyait perdu à jamais. Dans le quartier, on ne la reconnaîtrait point si on nous présentait son allure du moment. Sa guérison reflète celle de l'assemblée qui retrouve son esprit de fête pour la première fois en plusieurs années. Après la prière de minuit, on peut entendre les rires du groupe raviver les rues de Montréal-Nord, jusqu'aux petites heures du matin. Des danses réunissent les

³ — Oh, sœur Lauriette! Ça fait combien de temps que je ne t'ai pas vue?

grands-parents et les enfants sous la direction des adolescent·e·s qui jouent les plus grands classiques de Sweet Mickey et Carimi. Sur le tempo improvisé des jeunes musicien·ne·s, la Dame en vert s'arrête pour embrasser son pendentif en souriant, larme à l'œil. La nouvelle année ne l'intimide plus.

13 h 20 – Tempête, chambre 203

— Se ou menm, chewi?

— Wi manmie, c'est moi. Kijan w santi w⁴?

Laryssia a bien appris à ne pas trop porter attention aux réponses de sa mère... du moins, aux réponses verbales. Les « Ou konnen, n ap kenbe⁵ » ne valent rien et elle le sait. L'infirmière informe Laryssia que c'est un bon matin en donnant les médicaments à Lauranne, sa patiente. « Aujourd'hui, votre mère n'a qu'un poing semi-crispé et elle se balance à peine sur elle-même », lui annonce-t-elle d'un air souriant. Les bons matins peuvent-ils vraiment exister lorsqu'on est hospitalisée loin de ses enfants? se demande Lauranne, sceptique.

— Apa ou pa manje? Je sais que ce n'est pas du riz collé, mais il faut, doudou. Ou konnen, Granma ba w jouman pou sa⁶. Sa fille sait qu'il s'agit d'un point sensible pour sa mère et sa mâchoire maintenant serrée lui donne raison. Lauranne sait très bien qu'elle ne peut pas ignorer la sagesse que lui a

⁴ – C'est toi, chérie?

– Oui, maman... Comment tu te sens?

⁵ Tu sais, on tient le coup.

⁶ – Tu ne manges pas? [...] Tu sais que Granma [pour grand-maman] t'a déjà réprimandé pour ça.

inculquée sa propre mère. Elle n'aura pas le choix de se plier et de combattre les voix mesquines qui prétendent être ses amies. Que faire si elles ont raison ? Si une bouchée mène à la fin du monde ? Ou pire, si ses enfants... ?

— C'est correct, *mom*.

« Tout va bien aller », promet Laryssia du regard en tenant la main fragile de sa mère. Elle risque alors un tremblement de terre pour le coût de quatre bouchées de spaghetti tiède.

Elles parlent moins, elles sont toutes les deux plus fatiguées qu'à l'habitude. Fatiguées de se mentir, de prétendre qu'elles sont fortes. Évidemment qu'elles ne vont pas bien. La gravité rattrape leurs sourires. Ils sont remplacés par une tempête de bisous mouillés sur le front et les « Pa enkyete w⁷ » par des « Je t'aime » qui sonnent creux. L'hiver est long cette année.

— Oh, avant que j'oublie !

La mère sourit en reconnaissant sa bible préférée ; la version Segond 21, celle avec des explications aux versets. Ça tombe bien, elle qui s'apprêtait à méditer maintenant que la médication lui donne un peu de répit. Sa petite bible qui n'inclut que le Nouveau Testament ne suffit point pour une telle mission. Au même moment, deux sœurs de l'église, que Laryssia reconnaît de son enfance, se présentent à l'entrée de la chambre. Ce n'est pas une surprise, Lauranne a la chance d'être la plus visitée de l'étage. Ses enfants et sa famille, en Christ, veillent à faire de cette chambre un abri. Toustes comprennent l'impertinence de justifier les années d'absence entre elles : il n'y a pas de malaise, seulement de la tendresse.

⁷ Ne t'inquiète pas

⁸ — Merci, c'est Rryr qui l'a fait.

— Mèsi, se Ryry ki fè l⁸, répond la mère aux compliments des dames sur sa coiffure.

À la manière des tresses tissées de Lauranne, les quatre dames entrelacent leurs doigts pour commencer une dévotion. Laryssia soupire d'épuisement en guise de prière. Elle profite de cette pause que le ciel lui accorde pour déposer son fardeau. Pendant que les sœurs s'animent aux pieds du Seigneur, Laryssia pleure silencieusement dans la manche de sa mère adorée.

0 h – Amen et Ayibobo

Les jambes engourdis par toute cette route, j'atterris dans une salle noire. Je me trouve installée à table avec deux grandes dames noires qui sont dans une discussion mouvementée de laquelle je ne suis que spectatrice. Elles ne me voient pas, elles ne m'entendent pas. Je les écoute malgré la grande fatigue qui m'habite. L'une d'entre elles porte un grand châle rouge sur des vêtements foncés et un *tèt mare* doré avec des diamants qui brillent en chœur avec ses multiples autres bijoux. La seconde dame a un chapeau agencé à son tailleur vert émeraude et ses ongles faits pointent sa camarade pour souligner son idée.

— Tiens, par exemple, la fameuse lettre de Martin Luther King à l'Église représente bien comment une église passive faillit à sa mission, dit Amen.

— Absolument, j'entends ce que tu me dis sur la distinction entre l'Église et son instrumentalisation à des fins malicieuses. Cela dit, cet argument ne peut surgir qu'aux moments où l'Église doit prendre ses responsabilités face à l'Histoire. La limite entre l'institution et la foi est-elle aussi

claire que tu le prétends? renchérit Ayibobo.

Les deux hochent de la tête en laissant le silence souligner la question. Les «Huum» d'approbation s'enchaînent.

— D'ailleurs, parmi tes torts, il y a l'intimidation que je subis encore aujourd'hui par ta faute, Amen! Puis, je ne te parle pas des autres avec qui tu sympathises, je parle des nôtres. Les personnes qui me doivent leur liberté me méprisent aujourd'hui, s'attriste Ayibobo.

— Tu as raison. J'ai moi-même déjà dû reprendre des audacieux·ses qui ont osé dire que nos maux sont dus à une liberté gagnée immoralement. Je ne pourrais être plus désolée et je te promets de tout faire pour réparer cette blessure. Mais tu sais, Ayibobo, j'ai souffert aussi. Beaucoup. J'ai souffert dans l'ombre. On m'a blanchie à m'en brûler la peau en prétendant que je n'étais qu'un produit de l'Europe. On m'a violée pour que je ne serve qu'au pouvoir vicieux des hommes et on a battu mes ami·e·s trans, gai·e·s et bisexuel·le·s, se confie Amen.

— Bon, depi sou figi yo bay Jezu kounye a, nou gentan wè sa⁹! acquiesce Ayibobo.

Elles rient fort en se tapant dans la main, mais ça ne suffit pas à me maintenir éveillée.

— Oh! Je pense que notre invitée est fatiguée! dit Amen.

Je suis un peu prise au dépourvu d'être soudainement impliquée dans la conversation, je me croyais spectatrice, invisible.

— Vous arrivez à me voir?

— Oh, mais chewi, nous avons toujours pu te voir, me confirme Ayibobo en me faisant un clin d'œil.

— Allez viens, on va t'amener te coucher. On t'a

⁹ – Bon, ça se remarque déjà sur le visage qu'ils ont donné à Jésus!

assez ennuyée avec nos histoires de grandes, dit Amen en se rapprochant.

Trop endormie pour l'inquiétude, je me laisse bercer dans leurs bras.

— Tu sais, au final, ce qui compte, c'est que nous sommes toutes les deux des refuges pour des petites puces comme cet enfant, chuchote Amen.

— Tu as raison, et nous deux, on veut la même chose, dans le fond : le meilleur pour ceux qui nous admirent. On a tellement plus en commun qu'on veut l'admettre, souligne Ayibobo.

— Je suis navrée que l'Histoire nous ait séparées, navrée d'avoir participé au rejet de tes semblables, ma chère, mais c'est fini. Contente d'enfin te retrouver, conclut Amen.

Je me trouve dans une église où les chaises sont remplacées par des draps posés au sol pour un *jèn 6 pou 6*. Ces services de prière durent une fin de semaine complète, de 6 h du matin à 18 h, là où je fais les meilleures siestes, malgré la contre-indication des adultes. Comment ne pas succomber au confort de ces couvertures d'hiver avec des animaux imprimés et la douceur des taies d'oreillers en soie qui préservent mes cheveux ? Ma couverture a un dessin de panda tout comme mon toutou. Je me doute que c'est un choix songé par mes protectrices qui m'installent pour clore ce voyage... ou le commencer, peut-être ? Le mystère ne m'effraie plus puisque je sais qu'en marchant dans la Vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car 'Tu es avec moi. Je me blottis, je m'endors et je rêve...

Où poussent les pissenlits

Coralie Plante

Étudiante à la maîtrise en recherche-crédation à l'UQAM, Coralie Plante (elle) est une artiste multidisciplinaire. Par les arts – mais surtout par les mots – elle prend plaisir à se questionner sur la notion de l'identité, de l'entre-deux, de la marge et des origines. Elle fait partie de la revue *Les Éphélides* fondée à l'été 2020 et elle a publié la suite poétique «Fragmentaire» dans le numéro 13 de la revue littéraire *Nyx*.

La commande pour Alain ? Je me retourne et ramasse le sac en papier brun avant même qu'il ait le temps de hocher la tête pour me confirmer que c'est lui. Il a une tête d'Alain. Ça, et le fait que les client·e·s n'ont pas été nombreux·ses aujourd'hui. Peu de chances que je me trompe. Pendant que je lui tends la machine Interac, il s'adresse à moi dans une autre langue. Mes doigts se serrent automatiquement autour de mon stylo, je laisse échapper un *Pardon ? Scusez, j'ai pas compris*. Il me regarde d'un drôle d'air et me lance d'un ton accusateur : *Ben quoi, tu parles pas chinois ?*

Soupir.

J'ai envie de l'ignorer, mais voyant qu'il attend visiblement une réponse, je finis par lui dire *non* avec un sourire forcé derrière mon masque. Non, je ne parle pas «chinois». Parce que le «chinois» n'est pas une langue. Parce qu'on est dans un restaurant vietnamien. Parce que je suis Québécoise. Parce que j'ai toujours vécu ici. Parce que mes parents sont Blanc·he·s. Je pourrais lui expliquer, mais je me contente d'un *non* plate. J'ai passé l'époque où je cherchais à me justifier, étouffée par la honte de ne même pas savoir dire *bonjour* dans une des langues du pays qui m'avait accouchée. Grognement désapprouvateur de la part d'Alain. Je m'imagine lui lancer ma brocheuse par la tête tandis que je lui souhaite une bonne journée.

Ça fait seulement quelques mois que je travaille ici, et pourtant, les murs ornés de dessins de limes, les lampes en

rotin et l'air saturé de friture me sont aussi familiers qu'une seconde demeure. Après un été en pleine pandémie, j'ai dû me résoudre à me trouver une job. Vu la recrudescence du racisme envers les Asiatiques à Montréal, l'idée de m'entourer de gens qui me ressemblaient a germé en moi. À ma première journée, la propriétaire m'a présenté la collection d'assiettes qui décoraient le mur du fond. *Je les ai ramenées de chez moi, du Vietnam! Mais il y en a aussi de ton pays.* Elle me les a ensuite pointés un à un, ces couverts qui auraient dû me donner un sentiment d'appartenance, avant de me montrer avec fierté un vase chinois qui contenait une plante immense dont le nom m'a échappé. Regard en coin de complicité. J'ai gardé mon sourire figé, espérant que ce serait suffisant. Contrairement à ce qu'ils évoquaient chez elle, ces objets ne me rappelaient pas la maison, mais plantaient plus profondément mon inconfort devant mon ignorance.

La lourde porte rouge finit par se refermer derrière Alain et sa soupe tonkinoise. Mon crayon glisse de mes mains moites et alors que je me penche pour le récupérer, j'entends mon patron qui me dit pour me reconforter : *Oh, don't worry! He doesn't know you're not Asian. You're a local!* L'écho résonne dans ma tête : *You're not Asian, you're not Asian, you're not Asian.* Effectivement, je suis d'ici. Le froid et la neige me connaissent, je mets du sirop d'érable dans mon café et mes voyelles sont paresseuses. Seulement, je viens aussi de là-bas, c'est indéniable. On me le rappelle sans cesse à coup de : *Coudonc, vois-tu bien avec des p'tits yeux de même? Wom, tu parles bien, ça fait combien de temps que tu apprends le français?* J'ai l'impression de sans cesse tomber dans les craques du plancher. Je finis par acquiescer à la remarque

de mon boss, mal à l'aise, puis je m'attèle à la tâche mécanique d'enrouler les ustensiles dans les napkins. Mes mains s'agitent pendant que mon esprit s'égare : les bruits de casseroles dans la cuisine laissent tranquillement place à des réminiscences de mon enfance. Il me semble entendre distinctement les rires, les cris et les comptines qui résonnaient dans la cour de récréation. *Crème glacée, limonade sucrée, dis-moi le nom de ton cavalier...*

C'est l'automne 1997 et à l'école Alfred-Desrochers, à Saint-Élie-d'Orford, le vent est doux malgré les arbres dénudés. Toute en brique rouge, l'école surplombe une grande cour asphaltée, où se garent, matin et soir, les autobus jaunes. À l'arrière, une aire de récréation colorée. Pendant l'heure du diner, Joëlle et Karianne se cachent des garçons sous le module. La première fille trace de ses mains collantes de jus Oasis des dessins imaginaires dans le paillis, tandis que la seconde boude, fâchée qu'un chahuteur ait sali sa robe préférée. Elle frotte le tissu avec obstination. La souillure de ketchup, de la grosseur d'un dix sous, a doublé de taille. Des larmes de frustration viennent noyer ses taches de rousseur. Joëlle s'approche en rampant pour voir ce qui se passe. *Oh non... Ta maman va pouvoir la nettoyer, non ?* Voyant que ses paroles n'ont aucun effet, elle se tait un instant pour réfléchir, avant de lancer d'un ton conspirateur : *Tu veux-tu que j'te dise un secret ?* La curiosité de Karianne est piquée. Elle lève ses grands yeux noirs et humides vers son amie. Contente de son effet, l'autre essuie ses mains sur sa salopette en jeans avant de les écarter dans un mouvement grandiose en chantonnant : *J'vais bientôt avoir une petite sœur ! Pis elle va être chinoise !*

Les coïncidences sont des choses auxquelles je ne crois pas. Ce n'est pas par manque de foi, au contraire. Je suis convaincue que la vie fait son chemin, no matter what. Voilà pourquoi je dirais que ce n'est certainement pas un hasard lorsque Karianne, ayant alors complètement oublié sa robe, réplique avec excitation : *Hein ? Moi aussi ! J'ai avoir une petite sœur, pis mes parents vont aller la chercher en Chine, pis elle va avoir des couches, pis elle va être mon bébé, pis j'ai même choisi son nom ! Elle va s'appeler Coralie.*

Je suis arrivée au Canada quelques mois plus tard, au milieu des décorations de Noël, des sapins blancs et de l'allégresse générale des fêtes. Atterrissant dans la douceur de ma nouvelle famille, j'ai été immédiatement acceptée, intégrée, aimée. Blanchie, également. Mais même tout le bleach du monde ne pourrait effacer mes yeux bridés et ma peau jaune. C'est peut-être pourquoi les miroirs ont toujours semblé me renvoyer un reflet étranger. Déformé. Difficile de se représenter soi-même lorsque rien autour de toi ne te ressemble. La première petite sœur, Sarah, est arrivée quelques mois seulement avant moi. Elle est la seule personne qui ne m'a jamais renvoyé cette image tordue de ma personne. J'ai toujours cru que nous étions proches parce que nous avions les mêmes intérêts pour la littérature, les grandes questions existentielles et le chocolat. Je réalise maintenant que non seulement nous partageons tout cela, mais qu'elle est faite du même bois que moi. Pas sœurs par le sang, mais certainement par les tripes. Nos vies ont toujours évolué en parallèle. Sarah jouait du piano et moi du violon. Sarah dessinait et moi j'écrivais. Nous avons commencé à danser ensemble à l'aube du secondaire, pour ne pas nous perdre de vue. Au cégep, Sarah est allée dans le

programme d'arts visuels, moi dans celui de danse. Et malgré la vie qui nous a écartées un peu, Sarah demeure le reflet le plus réconfortant que je possède.

Chaque été de mon enfance a été ponctué de nos vacances en camping aux États-Unis. Parfois, Sarah nous accompagnait. Je me rappelle l'intense satisfaction que je vivais lorsque nous faisions semblant de parler mandarin ensemble au parc, alors que les autres enfants anglophones nous regardaient avec un mélange d'envie et de curiosité. Bien sûr, nous aurions pu parler français et l'effet aurait été le même, mais il y avait un plaisir supplémentaire à nous rattacher à ces racines inconnues qui nous avaient été arrachées, ne serait-ce que le temps de cet artifice. Nous formions un club secret, inaccessible; un clan auquel il faisait bon d'appartenir. Marginalisées, mais à deux. À l'écart, mais ensemble.

Le carillon de la porte d'entrée du restaurant m'arrache à mes pensées. Une cliente entre et s'approche du comptoir surmonté d'un Plexiglas. Au même moment, des éclats se font entendre dans la cuisine. Ça parle fort en vietnamien. Je ne comprends rien, évidemment, mais comme avec Sarah, j'aime faire semblant. *Oh, est-ce qu'ils sont en train de se chicaner? Non, non, inquiétez-vous pas, ils font juste blaguer. Ça va être quoi votre commande?* Deux currys et une salade de papaye plus tard, la cliente repart. A-t-elle remarqué mon accent québécois? S'est-elle doutée que je n'étais pas du tout Vietnamiennne? Ce genre de réflexion m'obsède de plus en plus souvent. Arrivée à Montréal, j'ai été surprise de voir tous ces gens qui me ressemblaient. Sherbrooke, si elle est considérée comme

une grande ville, reste moins diversifiée que la métropole. Au départ, j'ai senti des lianes d'angoisse me saisir. Non seulement je n'étais plus unique, entourée d'une importante communauté asiatique, mais en plus, de façon totalement contradictoire, j'étais incapable de me sentir liée à celle-ci. Mon manque d'appartenance me terrifiait tant que mon existence même me paraissait absurde. Avec le temps, un réconfort a su percer mes insécurités : je n'étais plus seule.

La fin de mon shift arrive. Après avoir récupéré ma veste, je vais dire au revoir aux deux cuisinières. Malgré la fatigue, je décide de prendre une marche sur Notre-Dame. Le vieux paquet de Macdonald écrasé dans mes poches m'appelle. Je déteste fumer, mais l'apaisement immédiat de la nicotine reste séduisant. La remarque désobligeante d'Alain est venue m'agacer et peut-être encore plus celle de mon patron. Fuck les bonnes habitudes. Je secoue la tête, puis sors mon paquet et mon lighter d'un même geste. Ma cigarette s'allume pratiquement d'elle-même.

Depuis le début de la COVID, je me trouve constamment confrontée à mes origines. J'admire Sarah qui s'est déjà plongée dans toutes ces interrogations durant son baccalauréat en arts. La number one fan de tous ses projets, c'est moi. Une seule de ses œuvres n'a jamais su générer mon enthousiasme. C'était un livre-objet, une bouteille lancée à la mer qui tentait de remonter le fil de sa naissance. J'ai senti la nécessité qui la poussait dans sa démarche artistique, mais lorsqu'elle m'a présenté son projet, j'ai fait comme avec ma patronne. Sourire figé, un *bravo* du bout des lèvres, puis j'ai changé de sujet. Il y a un silence dans mes origines que je n'arriverai jamais à faire parler.

Ma cigarette terminée, je marche un moment. Il y a du pollen partout ; c'est majestueux. Une bordée de neige en plein mai. La golden hour fait scintiller les centaines de graines de pissenlits qui flottent paisiblement et me font voyager dans le temps, quinze ans auparavant.

Ma jeunesse a germé et a été cultivée avec soin dans une grande maison de campagne à la porte brinquebalante. La haute haie de cèdres comme une forteresse de sécurité, je passais mes étés à brunir au soleil, à grimper aux arbres, à devenir une spécialiste des insectes de notre jardin. Mon père tondait le gazon, ma mère plantait des vivaces dans nos nombreuses plates-bandes. C'était un environnement feutré où les seuls éclats provenaient de mes pratiques d'escrime avec de vieux bâtons trouvés dans le bois. Je voulais être un Chevalier d'Émeraude, une sorcière, une espionne. Par moments, mes parents me donnaient des tâches : aller chercher les œufs dans le poulailler, cueillir les framboises, et celle que je détestais le plus, retirer les mauvaises herbes de la cour. Un travail long et ardu auquel ma mère tenait beaucoup. Elle pestait surtout contre les pissenlits : *ça pousse partout ça ! On en viendra jamais à boutte*. Moi, j'en raffolais. Quand Sarah venait jouer avec moi, nous les prenions un à un pour souffler leur duvet. *Fais un vœu !* me disait Sarah. Et je souhaitais avoir les yeux verts. *C'est poche des yeux pâles, c'est full sensible à la lumière. Pis si t'as les yeux verts, on pourra pas faire semblant qu'on est des sœurs !*

Sur Notre-Dame, le soleil s'est pratiquement fané et il commence à faire noir. Les lampadaires s'allument. Je décolle

mes cuisses du banc de métal pour aller chez moi, et au passage, cueille une poignée de pissenlits. Je prends une longue inspiration, puis souffle sur mon bouquet de toutes mes forces. Les akènes duveteux s'envolent un peu partout sans qu'il soit possible de prévoir où ils atterriront ; comme Sarah et moi, et comme toutes les petites filles qui ont été arrachées à leur pays parce que les garçons valaient plus qu'elles. Ma respiration, devenue vent transcontinental, nous dépose aux quatre coins du monde. Déracinées, mais capables de pousser n'importe où.

I'm your impossible girl

Maisie-Nour Symon Henry

Læ Maisie-Nour Symon Henry (ielle) est un-e animal-e aquatique nocturne s'ébaubissant au contact des pensées complexes, des réalités fluides et des genres incertains. Ielle se transdisciplinarise principalement de musiques de concert, d'arts visuels et de poésies. Pour en savoir plus à propos de son travail : www.symonhenry.com.

Mentions relatives au contenu : euphorie de genre, sexualité queer (descriptions graphiques), violence et traumas

Déclencheurs potentiels : mention de génocide, de violences intimes, d'homo/transphobie et de racisme

I'm Your Impossible Girl **happy places et autres espaces tiers**

*Accepter l'exigence du souvenir,
l'exiguïté de ma présence,
coincée entre passion et peur.
Abolir le soleil
prendre le galop des étoiles
fuyant la création.*

– Nadia Tuéni

Chère Justine,

J'aimerais te raconter une partie du lien qui nous unit. Quelques jours, quelques instants de vie dans le sud-ouest de l'Allemagne. Ce bout de texte, tu pourras le lire dans quelques années, mais pas tout de suite. Ta mère, ma sœur, saura choisir le bon moment pour te l'offrir.

Ce fragment d'histoire se déroule l'année après le Printemps érable, un mouvement qui a secoué le Québec et créé tant d'attentes fécondes. Le ressac émotionnel qui a suivi l'inévitable démobilisation, après quelques victoires

d'importance, a été un défi monumental pour toute personne espérant des suites structurelles à nos efforts. Défi, aussi, de réapprivoiser l'individuel après des mois d'existence en foules quotidiennes, rageuses et pleines d'espoir. Pour ma part, le hasard d'une bourse d'études et d'ententes québéco-germaniques m'a mené-e à Stuttgart, petite grande ville industriellement et culturellement riche du sud de l'Allemagne. On m'a affirmé, mais c'était peut-être une blague, que la devise de ses habitant-es était «travaille, travaille, construis une maison.»

Il n'était pas facile d'aimer cette ville grise, presque totalement rasée par les raids des Alliés et reconstruite en quelques années grâce aux *Trümmerfrauen* [femmes des ruines]. Après plusieurs mois là-bas, j'y ai découvert une infinité d'humanités et de lieux merveilleux ; j'y ai aussi vécu une toute première année, en près de quinze ans, où personne ne dépendait de moi. Je m'étais entre autres occupé-e, jusque-là, de tes oncles avec ta mère, de ton arrière-grand-mère, puis d'un vieil ami. Ces relations d'aide m'ont longtemps défini-e, occupé-e et nourri-e. Puis 2013 ; plus rien. Tes oncles étaient maintenant grands et autonomes, grand-maman Imelda décédée et l'ami Gilles reposait entre les mains de professionnel·les. Je venais de terminer deux maîtrises simultanément parce que j'avais un immense besoin de performer afin de me sentir libre et valide. Une aberration administrative a mené ma-on partenaire de l'époque à faire le même stage que moi, mais l'année précédente. L'amour à distance pendant deux ans, ça pouvait se dealer vu la solidité de notre «power couple».

Je me suis donc retrouvé·e au milieu de vignes allemandes, avec une bourse sans obligations, pour créer, juste créer. Le vide a été vertigineux, le plongeon magistral, la chute invisible. Je festoyais avec Juan Camillo, Lena, Carmen. Je potinais des heures avec Anaïs au sujet des triangles amoureux entre choristes à l'Opéra. J'ai de moins en moins quitté les 10 m² de mon appartement, me suis nourri·e de muesli et de vin de Macédoine à deux euros. J'avais hâte à la nuit où, malgré mon insomnie, ma culpabilité de ne pas sortir du lit prenait une pause. Mon défi quotidien principal – m'extirper de l'horizontalité et faire au moins une œuvre utile : laver mon linge, faire une épicerie minimale au rez-de-chaussée de mon immeuble, assister à un séminaire...

Au mur, j'ai dessiné des sons qui cherchaient le doux, qui trouvaient le trauma. J'ai composé une pièce pour quatre cors dont je me répétais le titre comme une accroche à la vie : «je vous offre mon silence mon souffle ce que j'ai de plus précieux».

Le vide s'agrandissait. J'ai rompu avec ma·on partenaire. Je n'osais plus ouvrir Skype pour appeler Montréal. Je revivais en boucle les scènes de violences qui ont habité l'essentiel de mon enfance et réentendais les phrases assassines de mes premiers «maîtres» universitaires : «avec une oreille comme la vôtre, vous ne serez jamais musicien», «your new piece... it's just French shit», etc. Je garderai ici une pudeur sur la profondeur de mon mal-être. Assez de récits nourrissent déjà le voyeurisme concernant les douleurs des «comme moi». Et ce que je veux te raconter, c'est surtout la suite, la beauté.

Je ne me souviens plus précisément de la séquence d'événements ; je ne crois pas avoir verbalisé un appel à l'aide, mais ta mère n'a fait ni une ni deux. Elle a traversé l'océan. Me reviennent en mémoire le grand hall de l'aéroport de Frankfurt, la zone Ankunft [Arrivées], l'odeur flottante de pâtisseries magnifiquement trop sucrées et particulièrement mes adorées, les Quarktaschen [chaussons au fromage blanc]. Je te revois là, tu as huit ou neuf mois : ta poussette, ma sœur, les mille bagages... doucement, une prise sur le réel a émergé.

De l'aéroport à la gare, de la gare au vieux château de Stuttgart, du vieux château à la gare, de la gare à mon appartement près de la Bärensee [mer de l'Ours] ou traversant la Pfaffenwald [forêt de Poivre] pour atteindre le bien-nommé Schloss Solitude [château de la Solitude] où je serais plus tard invité·e quelques semaines à composer. Tout était rythmé par une cuillerée d'avocat, deux de bananes, un boire ou un changement de couche. J'imagine que ma sœur et moi avons dû parler de choses et d'autres, de vin chaud et de Lederhose [culottes courtes traditionnelles en cuir], peut-être même de Lebkuchen [énormes biscuits de pain d'épices en forme de cœur] et de la joie de s'acheter une petite bière à l'épicerie et de la déboucher juste après l'avoir payée par chèque, le mode de transaction privilégié ici.

Je m'enfarge dans les détails, parce que l'essentiel des récits, ce sont les fioritures qui les animent. Les quelques pas que tu as esquissés sur le plancher de mon 10 m². Les heures que nous avons passées à te regarder t'étourdir de bonheur. L'émerveillement que nous portions à te voir évoluer, à espérer

que tu incarnes la rupture du cycle de violence. La peur de faire aussi mal que ceux qui nous ont précédé-es. Ton sourire et tes bruits de bébé qui nous rassuraient sans ménagement, tes bains dans mon bac à linge.

Un moment particulièrement marquant s'est inscrit dans ma chair lors de notre pèlerinage à Dachau, un des camps de concentration les plus tristement célèbres d'Allemagne. À l'époque, nous n'avions pas assimilé que nous étions nous-mêmes les enfants de survivant-es de génocide. Mon père parlait de la situation en Égypte en des termes si caricaturaux et racistes, depuis Montréal, qu'il nous avait été très difficile de nous approprier notre héritage de douleur et de peine à travers ses récits. Je commence tout juste à mieux concevoir l'appartenance de ma famille aux peuples premiers d'une terre qui a vu les atrocités sans nom de 13 siècles de colonisation française, anglaise, ottomane et arabe. Si je suis né-e où je suis né-e, c'est grâce à la résilience de ma famille qui a fui l'innommé. Et toi, ma Justine, tu portes non seulement cet héritage, mais aussi celui de ton père, rescapé d'un Liban en guerre.

Nous visitons ce camp de concentration avec compassion et ignorance. Ma sœur, jeune prof d'histoire, buvait les paroles du guide qui transmettait des savoirs d'une dureté effarante. Je te berçais, je tentais une bouchée d'avocat, deux bouchées de banane. Les récits maintes fois entendus prenaient un sens nouveau avec la concrétude du lieu. Le guide nous a rappelé que la haine de la différence ne s'est pas arrêtée à l'Armistice : il a fallu plus de 50 ans avant que les différents groupes de victimes acceptent qu'un mémorial pour

les victimes homosexuelles soit mis en valeur avec les autres mémoriaux. Nous ne sommes pas encore rendu-es à parler de la diversité même de ces victimes. La hiérarchie des victimes, donc; la valeur moindre des «comme moi» même face à l'horreur ultime.

Puis l'image la plus forte. Une grande salle, dans le fond de l'un des bâtiments principaux, exhibait d'immenses boîtes en Plexiglas deux fois plus larges et plus hautes que ta poussette. Elles contenaient ici une pile de lunettes, là un amoncellement de cheveux. Ma sœur absorbait activement l'information; toi, tu ne voulais rien savoir, tu pleurais ta vie. Peut-être ressentais-tu tout ça? Peut-être avais-tu simplement des besoins plus primaires à combler? J'ai laissé ta mère écouter le guide et suis sorti-e te balader en poussette pour te calmer. Nous avons fait des allers-retours dans le long couloir sombre du bâtiment. Tu n'étais pas sûre d'en avoir envie. Un instinct m'a poussé-e à te murmurer une chanson qui me venait, je crois, de ma grand-mère québécoise :

*Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse un soir chantait¹...*

Le plancher de bois craquait, sous tes roues, tu commençais à m'écouter un peu, mais tu pleurais encore.

*Il redisait l'âme inquiète
Ces mots qu'au loin le vent portait :*

¹ J'ai appris très récemment que la version que je connaissais, vague souvenir d'enfance, était une version édulcorée d'un chant antiesclavagiste, «Le petit mousse noir», attribué à Albert Viau et François Brunet (Canada, 1943) chanson elle-même dérivée d'une version antérieure de Marc Constantin et Pierre Cheret (France, 1844).

*«Qui me rendra ton doux sourire,
Heureuse mère ouvrant tes bras ?»*

Tu pleurais de moins en moins, un lien se nouait entre nous. Une confiance que tu n'accordais à personne d'autre qu'à ta mère, à ce moment-là. Une douceur folle.

*Filez, filez, ô mon navire
Car le bonheur m'attend là-bas !*

J'ignorais totalement les paroles de la chanson, alors j'ai brodé. La mélodie s'éparpillait et semblait te reconforter. Ta confiance me guérissait à une vitesse folle.

*Filez, filez, ô mon navire
Car le bonheur m'attend là-bas !*

Autour de nous, dans nos gênes, tellement de traumas, tellement de tristesse. Tellement de peine entre ces murs. Et au creux de ce lien naissant entre nous, tu m'as offert un des premiers espaces d'apaisement de ma vie. Merci.

*

Chère Maisie-Nour,

Je ne sais pas encore si ce prénom t'ira bien.

Nour pour la douceur orientale du mot, son identité non genrée et sa signification : «lumière». Parce qu'il te semble nécessaire de répondre à la honte si bien internalisée de tes origines. La honte de la haine tous azimuts, portée par une part

importante de ta famille, qui a gangréné ton enfance – haine des oppresseur-es, de la différence et des comportements non conformes aux enseignements religieux et aux traditions arabo-chrétiennes. Faire la paix avec cette image de tes cousin-es qui jouent dans une pièce de théâtre «pour enfants», financée par leur église de quartier et présentée dans une école de Chomedey; ces cousin-es qui mettent en scène un feu de joie où ielles brûlent des «sodomites et des dépravé-es» sur un bûcher. Des «comme toi». Trouver un chemin pour leur pardonner, malgré la persistance de leur haine.

Le racisme est reflété sur ta peau, aussi, par une culture coloniale si décomplexée qu'elle s'ignore comme telle. «Aziz, lumière!» – j'ai cru jusqu'à tout récemment que ce Aziz, interprété par le jeune Said Talidi, était le seul personnage un tant soit peu réellement égyptien dans *La Momie*, film emblématique de mon adolescence. Je me souviens des follement sexy Brendan Fraser, Rachel Weisz, Arnold Vosloo et Patricia Velásquez; j'aurais voulu m'identifier à eux, tomber en amour. C'était un film qui parlait de mes ancêtres, quand même! Mais Aziz était, dans mon souvenir, l'unique personnage auquel je m'identifiais dans ce monument d'égypto-exotisme. Ce n'est que vingt ans plus tard que j'ai réalisé que Said Talidi n'a jamais joué dans *La Momie*: Aziz était en fait un personnage particulièrement secondaire d'un autre film de l'époque, *Le cinquième élément*. Il m'a fallu parfaire le réel pour le rendre plus habitable.

Maisie-Nour Symon, belleau gros-se queer non binaire égypto-qubécois-e issu-e d'un milieu familial déconcâlé,

pourrais-tu être une représentation valide d'arabitude diasporique joyeuse ?

Maisie instille plutôt l'inconnu. Maisie parce que ça sonne coquin, un peu wild sur les bords. Maisie a définitivement des ongles très saillants que le pianiste classique que j'ai longtemps été n'aurait jamais supporté. Maisie plonge ses 190 livres bien senties, tête première, dans n'importe quel lac ou rivière frôlant le point de congélation. Elle connaît ses nœuds et ne souffre plus d'anxiété sociale ni de dépression.

Je teste ton prénom ici pour une première fois, ou presque. C'est aussi mon pseudonyme sur Fetlife², mais ça ne compte pas vraiment : j'y cherchais une communauté de funkyness, mais je me bute au mur de l'hétéronormativité et de l'homogénéité corporelle. Pour l'instant.

Je t'écris, je m'écris, pour qu'on réfléchisse ensemble à des « safer spaces », des espaces plus sécuritaires. C'était le point de départ de ce texte, je pensais que ça allait être relativement simple à rédiger, mais je me heurte à l'envie de les aborder par leur beauté, plutôt que par leurs traumatismes. Ça ne coule pas de source. Mes espaces « plus sécuritaires » n'ont jamais été, à ce jour, des lieux où je me suis senti·e pleinement à l'abri de violences. Ils ont plutôt été des espaces où mes appréhensions et mes cicatrices marchaient à côté de moi, en joie, offrant un peu plus de leur vulnérabilité à la bienveillance faillible des « un peu plus comme moi » que la majorité des loup·ves.

² Réseau social s'adressant aux communautés kinky (BDSM).

Maisie-Nour, à ta première Pride décomplexée, tu t'es cru·e en sûreté, entouré·e de fabuleuses personnes arborant les drapeaux de mille genres et orientations. Un·e puppy en laisse et masqué·e de cuir mauve était sagement assis·e aux pieds de sa maîtresse. Un·e superhéros·ine bigenre papillonnait entre les fées, les butchs et autres loutres pour peindre des lignages de couleurs sur nos visages enjoués. Une jeune personne, tenant un drapeau gender-creative à son corps défendant, haranguait avec verve la foule. Kim, Anna et moi étions tout sourire, la sérénité de cette éclatante journée ensoleillée d'août n'avait d'égal que notre bonheur d'être ensemble, en effluves de premières fois, à l'aise dans nos identités, à des kilomètres de notre quotidien.

Puis un bataillon d'une cinquantaine de néonazis blancs blonds musclés homogènes en rangs serrés vêtus de noir. Puis l'antiémeute. L'habituelle peur, la détresse. Vieilles compagnes. Un air de film un peu cliché à propos de nos communautés nauséabondait. Cette phrase du *Désert mauve* de Nicole Brossard résonnait dans mon corps, dans ma tête : «Alors, je vais te dire. Je vais tenter de te dire pourquoi tu es morte aussi soudainement, absurdement. Tu es morte parce que tu as oublié de regarder autour de toi. Tu t'es trop vite affranchie et, parce que tu t'es crue libre, tu n'as plus voulu regarder autour de toi. Tu as oublié la réalité³.»

Et pourtant, c'est en naviguant les pages de ce roman que tu as commencé à te révéler, Maisie-Nour. Parce que tu as surtout retenu cette phrase-là : «La beauté est avant la réalité.»

³ Nicole, Brossard, *Le Désert mauve*, Éditions de l'Hexagone, 1987, p. 141-142.

Et ce dialogue entre Lorna Myher et Kathy Kerouac :

— Nous n'avons d'autre repère que nous. Nous sommes entourées de signes qui invalident notre présence.

— Alors disons que j'aimerais que nous puissions résumer notre présence. Lorna Myher, grande dyke d'Ajo, plonge-moi dans le ravissement. Aventure-moi dans le désir. Fais tout ce qu'il faut, qu'il ne faut pas, ma confiance est absolue.

— Je ferai seulement ce qui en toi désire. C'est la seule présence que je puisse t'offrir⁴.

Maisie-Nour, tu dessines sur les murs d'immenses vagues sombres, ornées de reflets couleur bronze, sculptées à même la porosité du gypse. Tu es drapé·e d'iridescence lorsque tu fais l'amour appuyé·e contre ces vagues.

Parfois, tu traces une forme simple : la trajectoire de quatre doigts noircis de fusain, en oblique vers le coin inférieur d'une feuille de papier aquarelle, un changement de cap brusque à mi-parcours. Un peu de pastel gras se perd dans une craque de ta peau et marque d'une saillance rouge le cœur de cette trajectoire en deux temps.

Souvent, des arabesques complexes émergent. Les textures s'unissent, sans se compléter, ni même dialoguer. Tu vides des amas d'acrylique vinylée ocre, doré, bleu de Prusse, rose de Venise ; tu les asperges à la seringue de giclées vert

⁴ *Ibid.*, p. 135.

Véronèse; tu perturbes la peinture qui n'a pas eu le temps de sécher à grands traits de bâtons de graphite mou, qui laissera poindre d'étranges miroitements sous les mélanges intuitionnés de couleurs trop vives. «La beauté est avant la réalité.»

Les surfaces se recouvrent d'expressions que tu ne sais pas encore ressentir pleinement. Tu t'arrêtes, épuisé·e.

Épuisé·e et émerveillé·e : tu vis toujours; tu crées dans un atelier d'artiste, ton atelier. Tu dessines des traces de vie d'une carcasse vidée depuis aussi longtemps que tu te souviennes, d'un rorqual à bosse déjanté qui refuse de se laisser flotter une dernière fois. Une soif d'exister s'épanche en toi; une soif et une surprise d'être capable de ressentir un peu de bonheur sous ton millefeuille de carapaces et d'armures superposées.

Tu t'émerveilles devant l'empreinte de ton pied sale qui a pris appui sur le bord d'un rouleau de papier de riz, écrasant au passage un petit bout de pastel sec orangé. Une trace de pied qui n'aurait pas dû être là. La réminiscence d'un corps scarifié qui aurait dû abandonner.

Puis un certain pragmatisme. Tu prends des photos. Format carré pour Instagram, format allongé pour Facebook. Quelques-unes avec ta face, ton front dégarni, ça rapportera plus de likes. Tu n'as pas le luxe des héritier·ères d'un autre monde, ou des moins marqué·es; chaque like compte si tu veux continuer à peindre.

Tu fais jouer *Bésame mucho*, chanté par l'italo-égyptienne Dalida, dans ton beat box. Tu poses ton cellulaire en mode «selfie vidéo 4K». Tu penses à la gentillesse des ami·es Marika et Rachel B., qui ont accompagné tes peurs lors de tes premières marches dans ton quartier tandis que tu testais des robes en dentelle sur tes grosses courbes d'Arabe queer velu·e. Savent-elles l'importance de leur présence ces jours-là? L'espace de sécurité qu'elles ont permis? Note à moi-même : leur redire viteement.

Tu empoignes ton plus large pinceau et danses dans ton atelier, *Bésame, bésame mucho* en te servant du pinceau comme d'un micro; *Toute ma vie, je voudrais la chanter avec toi*; l'acrylique gicle; *On ne demande à l'amour ni serment de toujours/ Ni décor fantastique*; trois fois quinze secondes où tu apparaîtras éclatant·e et fabuleux·se; *Pour nous aimer il nous faut simplement quelques mots/ Qui vont sur la musique*. Maisie-Nour, tu es valide. Tu mérites d'être aimé·e tel·le que tu es. Tu as le droit de réécrire ton passé et de l'emplir d'autant de paillettes qu'il te faudra pour en arriver à vivre ton présent, à exiger un futur où ta voix sera entendue et respectée. Maisie-Nour, tu es ton propre espace de sécurité.

Sky is the limit pour toi aussi, je te le jure. Je t'aime.



*

Chère G.,

Pour t'emprunter une expression qui t'est si chère, je me téléporterais tellefuckingment dans tes bras en cet instant précis. Il fait novembre matin, novembre nuit, un peu *Dehors novembre* dans mes pensées, mais pas trop. Tu travailles dans le Nord toute la fin de semaine; c'est le confinement à Montréal et l'Internet a rendu l'âme plus tôt – je ne peux pas écouter un épisode de *The Crown* ou de *Sex and the City* pour me changer les idées insomniaques en pensant à toi et à notre passion commune pour les talons aiguilles vertigineux. Je sors frencher un arbre, puis reviens t'écrire les mots qui suivent.

De généreuses, profondes et nombreuses marques de morsures sur mes flancs font ressurgir de doux souvenirs à ma mémoire alors que je tente de trouver le sommeil en changeant de position sur mon lit. Je contemple les empreintes de tes dents, attendrie, me dis qu'il y a en masse de marge de manœuvre dans ma chair pour t'accueillir. Je repense à cette nuit où nous étions de jeunes pousses d'amitié, emmitouflés sous une grosse couverture à l'effigie de la Pat'Patrouille, objet de réconfort inconscient, peut-être, quand la réalité des gardes partagées te tient loin de tes enfants. Nous regardions *In the mood for love* de Wong Kar-wai, sans arrière-pensées autres que de vivre de la chaleur humaine à deux. On s'est indignées ensemble du manque de communication entre les personnages, de la finale alambiquée. On s'est collées en discutant, imbuées de douceur. On s'est embrassées, tous-tes deux surpris-es de la tournure de notre amitié, quelque part sur le bord du «lac du Cœur» – toponymie du réel bellement mi-cliché, mi-prémonition – dans un chalet campé sur un flanc escarpé léché par l'eau. De validations en consentements, nos corps ont commencé à se chercher avec une intensité galopante, insoupçonnée.

Nous prenons un temps d'arrêt, contemplons la douceur du moment. Tu me dis : «Nous ne ferons pas l'amour ce soir. Je suis submergée d'émotions et j'ai le goût de vivre ce trop-plein joyeux sans en rajouter. Et puis... j'ai peur de ne pas savoir m'y prendre avec toi, de faire un faux pas, de te manquer de respect. J'ai tellement de réflexes à déconstruire... j'ai peur que mes gestes fassent écho à mes habitudes plutôt qu'à ta personne, qu'ils te mégenrent. Je ne veux pas te traiter

comme un homme. Dis-moi... comment aimerais-tu que je te touche? Comment préférerais-tu que je te caresse, te fasse jouir?»

Je te trouve magnifique; je me sens en sécurité dans tes bras, physiquement écouté-e, comme rarement. Mais je sens aussi que mon identité de genre est encombrante, dans le chemin. J'ai l'impression qu'il faut avoir étudié un manuel queer – la fameuse introduction de *Trouble dans le genre* de Butler, au minimum – pour savoir comment me toucher. Qu'il existe trop peu de représentations positives de la rencontre entre mon type de corps et ma sensualité pour que mes nouveaux-elles partenaires puissent apprécier comme allant de soi mes déhanchements lascifs, qu'ielles puissent se fier à leur intuition pour caresser mes seins avec la délicatesse requise ou me pegger au travers de mes bas résille sans que cela ne soit nécessairement vécu comme un jeu d'humiliation BDSM.

Je te suis reconnaissant-e d'avoir demandé une trêve. Je la désirais aussi, mais j'ai été socialisé-e comme homme et j'en retiens des réflexes malsains. Une certaine anxiété de performance sexuelle monte en moi, mais aussi une anxiété de performance de mon genre, dans sa fluidité complexe. Je n'aurais pas su, pour être honnête, nommer que ces premiers rapprochements m'avaient déjà comblé-e pour ce soir. Le lac du Cœur battait fort dans ma poitrine.

Nous avons trouvé des chemins d'exultation, depuis, mais ta question me taraude encore. À trente-cinq ans, il me semble fascinant de mettre à jour mes propres envies.

D'interroger ce qui me vient de ma socialisation ou de l'imaginaire du·de la «bon·ne queer», et ce dont mon corps, mon esprit et ma *persona* fluide et choisie ont vraiment le goût. C'est le prétexte de la présente lettre que je t'adresse.

Je sais pertinemment ce que je ne désire plus. Ça, c'est facile. Je ne veux plus me voir imposer par défaut un rôle de «drill», pénétrateur invétéré et insatiable. Ou accepter de considérer que la sexualité ne commence qu'à la pénétration. Je ne veux plus vivre l'intime dans un mode performatif – à part peut-être dans un contexte de jeu spécifique – ou le stress de garder une érection aussi longtemps que possible pour prouver une virilité à laquelle je ne m'identifie pas, à laquelle je ne me suis jamais identifié·e.

Ma psy me confronte souvent à cette question : «Mais TOI, Maisie-Nour Symon Henry, qu'est-ce que tu veux?»

Pour lui répondre, pour te répondre, je pense à ma collection de jouets – harnais, dildos variés, palettes, collets... – à la fluidité des rôles, à la réciprocité des actes. J'aimerais qu'on me fasse tout ce que je suis prêt·e à faire. J'ai le goût que la topographie entière de ma chair soit célébrée par des bouches et des mains avides, que mes courbes généreuses soient révérees. Je veux danser pour toi en talons hauts et ceinture de baladi, pendant que tu te touches dans un fauteuil bien moelleux. J'aimerais que tu me pénètres avec majesté et appétit; des hurlements jouissifs plein les sens, des entrelacs d'ecchymoses rouges, bleues et vertes sur nos peaux. J'aimerais m'abandonner à ton imaginaire et chorégrapier avec toi

l'entrechoquement de nos corps.

Mais la réponse plus sincère que je n'étais pas prêt-e encore à m'offrir, c'est que j'arrive à peine à identifier mes propres envies profondes. La vérité engageante, fragilisante, c'est que mon désir premier, au jour d'aujourd'hui, c'est tout juste d'être respecté-e. Mais *TOI, Maisie-Nour Symon Henry, qu'est-ce que tu veux?... J'ai répondu à ma psy, mi-figue mi-raisin, que je voulais «qu'on me flatte les cheveux, c'est tout.»* Ça a eu l'air d'une esquivé, alors que ce n'était qu'une métonymie boiteuse. Ce que je n'ai pas su lui dire, sur le coup, c'est que j'ai passé tellement de temps à valider mes traumatismes, à me couler des fondations neuves pour remplacer celles des violences subies, à en arriver à un espace du présent plutôt que de réminiscences continues du passé, que toutes mes envies de futur se construisent en direct au moment où j'écris ces lignes, dans un mélange d'excitation et de frayeur.

Ce que je t'aurais répondu, ce que j'aurais répondu à ma psy, c'est que je désire juste ne plus être violenté-e. Je ne veux plus que les marques de violences vécues, portées par mon corps, soient lues par mes partenaires comme des passe-droits pour me diminuer à cause de mon poids, de mon identité de genre ou de mes origines. Je ne veux plus que mon corps puisse être un lieu d'autothérapie boiteuse pour les autres. Je souhaite être une épaule, une oreille, un terrain de jeu, mais pas un dirty little secret défouloire.

Aujourd'hui, j'arrive à vibrer en phase avec le présent. J'écris les textes qui me semblent nécessaires, ma musique

résonne bellement aux mains d'humain-es que j'adore et admire, mes relations amicales, amireuses⁵ et de famille – de sang mêlé ou choisie – me ressemblent vraiment. J'habite enfin chez moi en ma demeure. Mais dans mon intimité, dans ma sexualité, je me définis encore trop par ma survivance, par ce que je ne désire plus. Je me grime un peu de kink, je me réinvente, mais je ne fais qu'arriver à *ce qui commence*⁶. Je veux tendre vers la fluidité, laisser mon corps s'imprégner des jours et des gestes, qu'il s'actualise et se réactualise en liesse, le voir se plier, se soumettre, se lier à un renouvellement incessant et dénué d'essentialisme, une métamorphose quotidienne sans fin. Je l'écris ici, surtout comme une promesse à moi-même. Une promesse de respect et d'écoute.

Le temps long de l'édition a ceci de magnifique que tu liras probablement ce texte dans six, voire huit ou dix mois⁷. Notre relation appartiendra peut-être alors au ponctuel sublime, ou bien nous rêverons de présence et de futur dans un paradigme que nous aurons apprivoisé ensemble. Entre-temps, j'ai hâte à nos tempes battantes se reposant côte à côte après l'amour, un sourire nouveau d'espace de plaisir épanoui aux lèvres. Je nous souhaite de paresser émotionnellement, d'exulter devant nos vies queers qui s'entremêlent, d'écouter Ginette, de faire comme elle dit et de manger *des croissants de soleil pour le déjeuner/ À la saveur du miel et de rosée/ Sur un plateau de*

⁵ Relation humaine où coexistent, avec fluidité, sentiments amoureux et amicaux.

⁶ Gaston, Miron, *L'homme rapaillé*, Presses de l'Université de Montréal, « Prix de la revue *Études françaises* », 1970, p. 5.

⁷ Aveu autofictionnel : par respect pour la destinataire de cette lettre, elle aura lu mes mots bien avant qu'ils ne soient rendus publics afin d'obtenir son aval quant aux angles et détails abordés.

*draps et d'oreillers/ qui fait rêver*⁸. Rien que ça.

*

Chère Naomi,

Je pose ici quelques mots en guise d'invitation au dialogue. J'ai refermé ton livre «Shuni» il y a peu et ce dernier m'a particulièrement secoué-e, pour le meilleur. Il m'a poussé-e à remettre en question certaines certitudes en m'aidant à identifier de vieux malaises profonds qui m'habitent. Pour cela, je te remercie. Je réfléchis beaucoup, ces jours-ci, à l'idée de lieux – physiques, émotifs, relationnels – où des personnes marginalisé-es comme moi peuvent s'épanouir, exister et se sentir en sécurité. L'espace d'une famille choisie, l'espace du plaisir queer, l'espace intérieur d'apaisement, par exemple. Et puis ce mystère de l'espace du territoire et du lignage.

J'ai souvent senti, dans les milieux marqués par l'immigration auxquels j'appartiens, un malaise profond quand il est question d'enjeux autochtones. J'avais, jusqu'à la lecture de ton livre, associé ce malaise aux problématiques de racisme patent chez les settlers. Je réalise maintenant que la majorité des discussions entre nous – peuples migratoires – et vous – peuples racines – passait par le filtre de ceux qui détiennent un cocktail de privilèges et de pouvoirs qui ne sont pas les nôtres. Et pourtant, tout nous rapproche, tout nous éloigne, parlons-nous sans elleux quelques instants, si tu le veux bien.

⁸ Paroles : Jean Robitaille, musique : Lee Gagnon, popularisé par Ginette Reno.

En te lisant, il me faut t'avouer que je me butais aux mentions d'appartenance au territoire, à chaque évocation de terres ancestrales. Entre 1918 et 1954, ma grand-mère maternelle déménageait par nécessité à pas moins de 30 reprises d'un bout à l'autre du Saint-Laurent québécois. Ma famille égyptienne – de la minorité indigène copte – a survécu identitairement à 1300 ans de colonisations plus brutales les unes que les autres, pour aboutir à Montréal. Au travers de tout cela, il y a le silence et les réalités tues, qu'en tant que paria métis·se queer, j'essaie tout de même de réinvestir, bribe par bribe. Mon historique familial, génération après génération, implique de larges mouvements géographiques. Nous n'avons pas de territoire, pas de racines. Nous portons des trajectoires, des savoirs complexes, des traumatismes ; mais nous n'existons vraiment sur aucune terre, sinon sur celles colonisées ailleurs par nos propres colonisateur·trices, constamment condamné·es à nous excuser de n'être pas chez nous.

Je me demande sincèrement comment exister dans le dialogue du territoire en dehors des paradigmes imposés par nos oppresseur·es. Comment discuter – entre peuples migratoires et peuples-racines – d'appartenance au territoire alors que nos fondements, nos assises, sont si différents ? Est-ce conciliable ? Êtes-vous condamné·es à réclamer sans relâche vos droits ancestraux par rapport à ces terres qui vous sont si chères ? Sommes-nous condamné·es pour toujours à être inscrit·es dans un lieu que nous nommerions illégitimement « notre terre » ? J'ose croire que non. L'opposition potentielle entre nos expériences du territoire me semble avoir été créée de toutes pièces par nos oppresseur·es, souvent les mêmes, au

fond. Y aurait-il moyen de subvertir ce rapport d'opposition en un trait d'union fécond et organique? Je l'espère avec chaque fibre de mon corps.

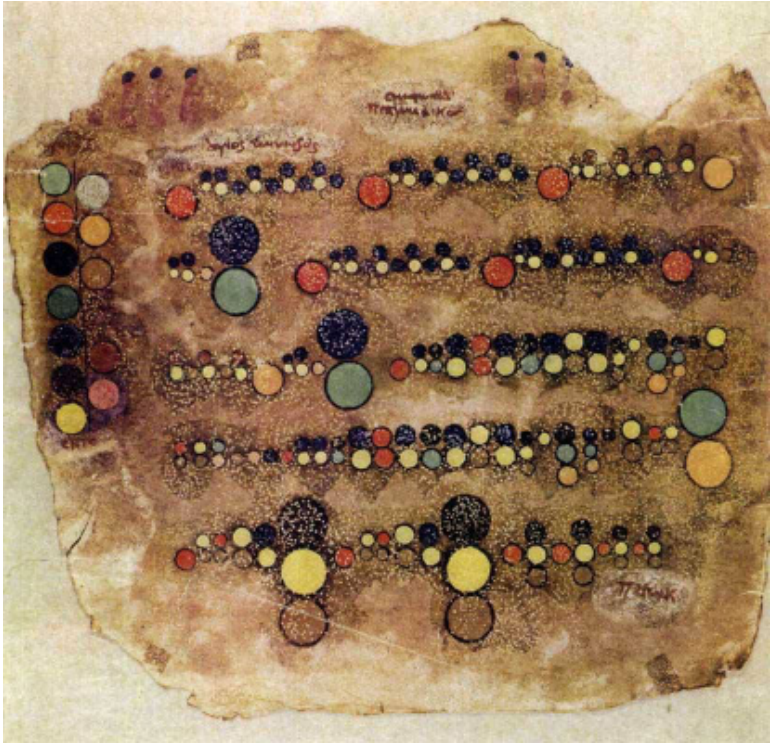
Des questions similaires m'ont heurté·e de plein fouet quand tu abordais ton héritage des savoirs de ta communauté, que les colonisateur·trices se sont si farouchement employé·es à éradiquer. Du côté de ma famille égyptienne, ielles nous ont aussi fait le coup. La langue copte n'est plus parlée que par une poignée de religieux, l'arabe s'est imposé jusqu'à devenir intrinsèquement lié aux savoirs de ma communauté. Cette assimilation a mené mon père à nous imposer, pour sa part, l'anglais comme langue «d'avenir». Hors de cette langue impériale, point de salut. Il révérait l'Angleterre comme une mère patrie bienveillante et toute-puissante. Les mouvements d'émancipation des Québécois·es de souche française m'ont permis d'éviter cet aveuglement... mais ont échoué à me (nous) rallier durablement à leur cause, vu l'important racisme rongéant ses fondations. Et me voici aujourd'hui, tout de même, à t'écrire en français, coïncé·e entre tous ces patois coloniaux, héritages de fuites, d'envahissements et de massacres.

L'univers copte montréalais que j'ai connu, il me faut le nommer et le dénoncer, n'était que repli sur soi et haine de l'autre. Qui peut leur en vouloir? J'ai dû prendre mes distances afin de m'épanouir. Mes valeurs, mon identité sexuelle et de genre, mon métissage, ma couleur de peau n'étaient absolument pas compatibles avec leurs a priori. Te lire me donne le goût de rêver. Rêver à une réexploration d'aspects positifs – traditions queers, rituels bienveillants, sagesses millénaires – de cette

culture, de mon lignage. Mais j'ai peur de ne rien trouver de ces belles choses. J'ai peur de n'y découvrir finalement que misogynie, phobies et stigmatisations, à l'image de mes souvenirs d'enfance dans notre communauté autarcique; souvenirs bien sûr renforcés par les portraits peu flatteurs peints par les colonisateur·trices dans les cultures populaires occidentales. Tes mots me communiquent du courage, le courage de raviver le beau estompé, chez le peuple autochtone dont je suis issu-e, peuple sans terre ni langue, mais toujours vivant.

Je te laisse sur des sons dont j'ignore tout, mais qui participent de mon rêve, une première bribe de connexion, une partition musicale copte datant du 7^e siècle qui a traversé les espaces géographiques, culturels et temporels jusqu'à apparaître dans une anthologie de partitions graphiques⁹ consultée par hasard dans l'antre de la bibliothèque de musique de McGill, un soir neigeux d'humanité commune :

⁹ Theresa Sauer, *Notation 21*, Jaguar Book Group, 2009.



*

Chèr-e Zoo,

Tu le sais déjà, c'est à tes côtés – au minimum : ce n'est pas exclusif, mon affaire – que je bercerais mes vieux jours. L'image est très précise. Je nous visualise sur la longue véranda d'une résidence pour personnes âgées que j'ai repérée à Maria, dans la Baie-des-Chaleurs. L'un-e d'entre nous devra avoir empoché suffisamment d'argent pour que nous

puissions avoir des chambres avec vue sur la Baie. Ce n'est pas gagné d'avance, mais laisse-moi rêver. L'emplacement de la résidence est parfait : une pâtisserie époustouflante avec de l'excellent café se trouve de l'autre côté de la rue, l'hôpital est à cinq minutes en ambulance, il y a une microbrasserie avec des soirées quiz et des shows variés à une course de taxi, une galerie d'art contemporain pas loin aussi.

Je nous imagine, quatuor de petit-es vieux-vieilles ressassant leurs histoires : l'amant des Outaouais fan de Trump et de menottes; la fois où notre vénération commune pour Gerry Boulet s'est déployée, soir de tempête de neige, toi au piano, Gabichou, nous aux envolées lyriques, ton rendez-vous manqué, conséquemment, avec une date à qui tu tenais vraiment beaucoup, et sa disparition de ta vie s'ensuivant; ta salade aux cinq tofus, mon Paulchou – et le feeling nouveau d'avoir quelque chose à attendre du temps des Fêtes, surtout, avec l'instauration d'une tradition de Noël aussi inespérée qu'inattendue; le beau gosse en moto; les démonstrations de baladi; les discussions infinies à propos d'Harmonium, de l'album *Jaune* ou d'Alice Coltrane (give me a break, please, rendu-es à Maria); les visites à Drummondville; les talks de santé mentale – nos diagnostics : dépressions, TDA, bipolarité, etc.; les peurs face à la police, séquelles de son racisme et aussi de sa violence en 2012; la fois où un parti souverainiste a essayé de te tokeniser, ma Rachou; les jokes de terroristes que ma date Brenda m'avait faites au Bâton Rouge du métro Namur pour me séduire quand elle a appris mes origines «arabes»; les menaces de mort de Walter; le fait que vous avez bondé sur la platitude extrême de mon show de quatre heures en 2009,

et l'amitié entre vous qui en découla. On se racontera encore et encore pourquoi on s'est surnommé·es «Zoo» après être passé·es par :

- ZOO DE GRAMMMMMMMMBRgpmrr
- OFF ZOO DE GRAM
MMMMMMMMMMMMMMMMMMBY
- Zoo émôôôôtif et élargi
- Visites supervisées au zoookoooo
(vegan pis toute)
- Zoo s'ex/in-vertit
- ZoookozzzzOOoOconnnnecttoRachhhelB
SPp.com
- ZoomzoomZOOOOO

Entre un concours de lancer de couches (propres!), un visionnage collectif surexcité d'un vieux tape de Musique Plus et un appareil auditif de fortune échappé dans une soupe à l'oignon, nous serions bien sûr en désaccord sur les péripéties romantico-amicales alambiquées qui ont mené à l'abolition ou à l'abandon d'un groupe ou l'autre de discussion Facebook.

On parlera de pauvreté, de tentatives de suicide, de taille de pénis, de *Jurassic Park*, de racisme systémique, de classisme, de gentils, de jujubes au pot et de gin québécois sans alcool. On ressortira la toune que tu avais composée sur le fly, Gabichou, pour rire de mon achat complètement hors budget d'une palette de fabrication locale et éthique pour faire plaisir à un·e partenaire kinky qui m'a laissé·e avant que l'occasion de tester son efficacité ne se soit présentée. Avec le temps long de

l'édition, j'espère qu'elle aura servi au moins une fois d'ici à ce que ces lignes soient publiées¹⁰.

On reparlera de ta famille qui a quitté la dictature haïtienne, de la tienne qui a subi les violences de la maladie mentale, de la tienne qui a refusé d'entendre toute ta vie qui tu étais, de ma famille qui gère comme elle peut ses héritages traumatiques. On mangera des Timbits aux Froot Loops un peu ramollis avec ce qu'il nous restera de dents. Je vous raconterai la fois où j'ai été entreposé·e dans un garde-robe de l'ambassade du Canada à Paris, à côté d'un tas de chaises antiques, et nourri·e avec un plateau de bouchées fancy au chevreuil, en attendant de servir de radio de luxe pendant trois heures au piano et pour l'équivalent de deux mois de loyer, à un tas de bourgeois·es et d'aristocrates. Pas pire pour un·e kid de Cartierville qu'on disait sans talent. Vous ferez mine de n'avoir jamais entendu cette histoire.

Les autres pensionnaires nous apprécieront bien, je crois. Surtout grâce à toi, Rachou, qui connectera avec toustes de manière si radicalement spontanée et transparente. On nous jugera un peu dépareillé·es, et l'on jalouera nos victoires au bingo, mais un *Stairway to Heaven* au bon moment, guitarré par Gabichou, nous fera collectivement pardonner notre loudness. Et j'ai confiance en l'acceptation des habitant·es de Maria : si ielles ont pu me faire sentir chez moi en 2019 avec mes robes, mes talons et ma barbe, j'ose croire que ce sera toujours le cas une quarantaine d'années plus tard. L'égérie du village

¹⁰ Mise à jour : quelques mois plus tard, elle fut utilisée à de nombreuses reprises et fort agréablement.

– sublime coiffeur, drag queen et danseur de salsa – m’avait beaucoup aidé·e pour ça à l’époque : j’espère qu’il sera encore dans le coin et que le vin de rhubarbe local coulera à flots comme à l’époque de nos interminables soirées à l’Auberge du Marchand...

Ielles nous trouveront dépareillé·es, donc, mais ielles se tromperont. Nous ne fittons pas dans les cases. Nos réalités sont magnifiquement complexes. Ma communauté non mixte, ce n’est pas un repas d’après-messe copte sur la rive sud où je dois me déguiser en homme et me taire. Ce n’est pas non plus le bien trop blanc, svelte et cis-masculin Village. Ma communauté non mixte, mon espace de joie, c’est nous. Nos intersections. Nos identités multiples et contradictoires. Nos enjeux de santé mentale. Nos classes sociales fucked up. Nos origines et couleurs de peaux aux antipodes de nos connaissances respectives des codes culturels «d’ici». Nos orientations sexuelles fluides ou non, choisies, incarnées, parfois imposées. Nos anarchies relationnelles. Nos vécus rough en osti. Nos réussites sublimes.

*À coup de grelots/À son de whiskey*¹¹, nous chanterons *la toune comme papillon qui tourne* dans l’espace de joie que nous aurons rabiboché sur mesure.

Ayoye, maudit que je nous aime, ma chosen family d’amour.

¹¹ *Ayoye*, André St-Denis (paroles) et Gérald [Gerry] Boulet (musique).

L'aube

Emanuella Feix

Emanuella Feix (elle) est brésilienne. Née à Salvador, elle a passé une bonne partie de sa vie aux périphéries de Rio de Janeiro et a immigré au Canada en 2018. Elle est étudiante à la maîtrise en études littéraires avec concentration en études féministes à l'UQAM et ses recherches se consacrent à l'écriture de femmes faveladas brésiliennes.

Tous les matins, je contemple la beauté de la colline qui se lève – le *morro*, comme on l'appelle en portugais. Le *morro* se lève vers quatre heures. La ville dort encore, tout comme le soleil, mais ici toute une profusion de bruits, de lumières, d'odeurs et de couleurs commence à bouger et à s'animer, augmentant au fur et à mesure que l'aube monte au ciel. La fraîcheur de la nuit, guidée par la lune argentée, cède sa place à une chaleur éphémère et orange se fondant aux briques des maisons qui, pendant un moment aussi bref que beau, semblent brûler sous les braises.

Assise sur une pierre déposée là par une inondation, plusieurs années auparavant, je profite de ce spectacle quotidien. Les silhouettes qui descendent la ruelle à gauche sont découpées par les lumières vacillantes des fenêtres. Les arômes de café et de pain grillé qui proviennent de partout et planent dans l'air. Le cri d'un coq coupé par le moteur d'une moto lointaine. Le son rouillé qu'émet la porte métallique du petit dépanneur lorsqu'elle s'ouvre. Ed, le propriétaire, porte le bout de deux doigts à son front, en guise de salutations. Bientôt, la seule table du trottoir sera occupée par quelques messieurs jouant aux cartes, près de ce petit dépanneur. Chaque jour, je réalise avec enchantement que je suis entourée de ces gens qui se lèvent tôt seulement pour faire ce qu'ils aiment le plus, et que je ne suis pas seule. À cette heure, le bruit des sabots du cheval annonce le passage de Carolina, assise dans une charrette, la posture droite, prête à entamer son voyage dans les rues de la ville.

J'avais onze ans la première fois que j'ai vu Carolina. C'était un matin d'août, quand les jours deviennent plus courts et que l'obscurité du ciel traverse la peau en laissant des frissons. À l'époque, j'aimais me réveiller à quatre heures du matin et voir ma grand-mère se préparer pour le travail. Un processus silencieux et solitaire, interrompu uniquement par la voix métallique de la radio à piles qui livrait les prévisions météorologiques, les conditions de circulation et les trajets à éviter en raison des fusillades. Nous étions toutes les deux dans ce calme pendant que ma grand-mère, avec un air sérieux presque liturgique, se saisissait de la nourriture préparée la veille, en prenait une portion, la déposait dans la boîte à lunch, enveloppait le récipient dans un torchon blanc que seule la bougie allumée nous permettait de voir, buvait rapidement son café et partait après m'avoir donné un bisou sur le front, priant Dieu de bénir ma journée. Elle partait et je la suivais, elle s'éloignait et je me tenais devant la porte, assise sur la pierre.

Une pluie fine soulevait une légère brume, brouillant les lumières des fenêtres et les silhouettes qui, comme dans une procession, descendaient lentement le *morro*. Je pressais contre mon corps un châle bleu pâle tout humide et je me préparais à rentrer quand Carolina est passée pour la première fois, avec son allure hautaine, tenant fermement la corde qui menait le cheval. Ses yeux pleins d'assurance se sont détournés de la route et se sont rapidement arrêtés sur les miens. En une fraction de seconde, le froid, la pluie, les lumières, le crépuscule, l'odeur du café et du pain grillé ; tout a disparu et il ne restait plus que les battements de mon cœur. Mon corps enseveli par la chaleur du soleil, comme s'il faisait beau, un jour bleu. Elle a souri et m'a

dit «bom dia!», partant dans le brouillard quelques secondes plus tard. Quant à moi, je ne sais pas.

À partir de ce jour-là, mon rituel matinal consistait à attendre l'apparition de Carolina, dans le bref moment où je me sentais comme la personne la plus spéciale du monde. Son passage provoquait un mélange d'images si contradictoires et harmonieuses que je ne sais pas comment l'écrire. Carolina arpentait toujours le *morro* dans une vieille charrette remplie de cartons pliés et menée par un très vieux et maigre cheval. Mais contournant des huttes et de la terre battue, avançant dans cette charrette au milieu de la pauvreté, elle ressemblait à une reine. Nous avions le même âge, les mêmes tresses longues et collées sur le dessus de nos têtes ; sa peau était aussi noire que la mienne. Mais, d'une certaine manière, elle portait une sorte de noblesse qui faisait miroiter sur sa chair toutes les lumières venant de partout dans la ruelle. Il me semblait que ses tresses lui servaient de couronne et que son sourire blanc, qui apparaissait quand elle serrait ses yeux brillants, me confiait qu'elle avait vécu et vu beaucoup plus de choses que moi dans ce monde. Moi qui, avant de la rencontrer, pensais que l'éveil du *morro* était la chose la plus extraordinaire. Dans ce rapide échange de regards et de sourires au crépuscule, une communication silencieuse me donnait accès au mélange de douleur, de force, de gentillesse et de vie que Carolina était capable d'avoir en elle-même.

*

Ma grand-mère rentrait du travail juste à temps pour régler la radio à piles sur la station catholique et qu'à dix-huit heures nous puissions prier ensemble sur l'*Ave Maria*. Nous nous mettions à genoux à côté du lit, devant le petit autel composé d'une petite statue de Notre-Dame Aparecida – la patronne noire du Brésil –, d'une image de Jésus sur la croix et d'une statue des Ibedjis. Ces entités yoruba représentant les jumeaux protégeaient la sœur de ma grand-mère qui, bien que disparue du *morro* longtemps avant ma naissance, me paraissait familière grâce aux nombreuses histoires qu'on m'avait racontées à son sujet. Comme les instants d'éveil du petit matin, ce moment était sérieux, propice à l'introspection et à une connexion profonde entre nous. Chacune absorbée dans son propre univers sous la faible lumière de l'aube ou du crépuscule, nous partagions un silence plein de signification. J'observais ma grand-mère bouger les lèvres, les yeux fermés et les sourcils froncés. Ses mains fermement jointes liaient entre elles une sorte d'affliction pour ses péchés, la posture de quelqu'un qui ressent peur et gratitude, et qui, paradoxalement, prie aussi pour la résilience et la santé du jour prochain. Je n'ai jamais su quoi faire, mais j'étais étonnée par cette scène, et j'espérais voir ma grand-mère plus souvent plongée dans la lumière, car tous nos moments ensemble n'étaient marqués que par le soleil partant ou arrivant.

Un soir, après nos prières, je lui ai demandé qui était la nouvelle fille qui descendait le *morro* tous les jours pour aller chercher du carton dans la ville. Ma grand-mère, qui préparait la nourriture pour le lendemain, s'est soudainement arrêtée ; elle m'a regardée, a essuyé ses mains sur sa robe, a pris une chaise

et s'est assise pour me raconter. Carolina était la petite-fille de Dona Julia, une dame qui vivait au sommet du *morro* à l'époque où il y avait plus de buissons que de huttes, où la rivière était suffisamment propre pour que tout le monde puisse s'y baigner et y boire, où elle ne trimbalait pas de déchets d'égouts ni de cadavres défigurés. Une époque où, selon ma grand-mère, il y avait encore de l'innocence.

Dona Julia était la mère d'Inocência. Très belle femme, cette dernière s'était enfuie au Morro dos Prazeres, une très lointaine favela, pour aller vivre avec Moacir, le garçon qu'elle avait rencontré en vendant des *quitutes* au centre-ville. Moacir achetait les friandises d'Inocência tous les matins et se prenait une raclée tous les soirs pour avoir dépensé une bonne partie de l'argent qu'il gagnait dans la rue. Un jour, il a finalement pris son courage à deux mains et a avoué à la jeune fille qu'il en était amoureux. En lui montrant les ecchymoses sur sa peau, il a expliqué qu'acheter des *quitutes* était le seul moyen qu'il avait trouvé pour passer quelques minutes auprès d'elle. Inocência a révélé qu'elle aussi passait la journée à attendre de se rendre à la place Carioca, sachant que Moacir y serait avec son sourire et son parfum. Sans rien planifier, iels ont décidé d'unir tout ce qu'ils avaient, soit les quelques cruzeiros froissés dans leurs poches, une demi-douzaine de *cocadas*, quatorze *pamonhas*, cinq *quindins*, trente *bananadas*, le parfum de fleur d'oranger et un amour réciproque récemment découvert. Iels se sont tenu·es la main pour la première fois et sont parti·es, la poitrine pleine d'espoir face à un avenir de bonheur qui ne se refuse jamais aux amoureux·ses. Iels s'en allaient vers le Morro dos Prazeres où Moacir avait quelques contacts.

Mais même à Morro dos Prazeres, la colline des plaisirs, la vie du couple a été marquée par beaucoup de difficultés. Inocência continuait à travailler en vendant des *quitutes*, pendant que Moacir, sans travail fixe, errait dans les rues en cherchant des opportunités. Ce qu'il restait de leurs nuits, après avoir rêvé quelques heures, était imprégné de disputes et de reproches mutuels. C'est dans ce milieu que Carolina est née.

Avec un ton solennel, une main posée sur la poitrine et une posture droite, ma grand-mère a raconté la suite de l'histoire, en disant d'abord qu'elle avait pressenti que cette union ne pourrait apporter aucun bonheur. Il y a quelques années – personne n'en savait exactement la raison –, Inocência et Moacir ont été assassiné-es devant leur hutte. Leur fille de sept ans avait passé la nuit allongée à leurs côtés sur le trottoir, étonnée de ne pas les voir s'éveiller le matin. Le lendemain, Carolina fut emmenée au Méier chez une famille qui lui avait offert de la nourriture et un endroit où dormir dans la cuisine en échange d'un travail domestique à plein temps. Il avait fallu quatre ans à Dona Julia pour découvrir où se trouvait sa petite-fille.

*

Le soir venu, le *morro* se remplit de vie et d'effervescence. Une vie puissante et énergique pour ceux et celles qui s'appartiennent à nouveau après avoir passé la journée à se donner aux autres. Le ciel bleu foncé abrite une myriade d'étoiles, comme un dôme couvert de paillettes. Et le *morro* semble imiter le ciel en se parant d'un manteau de petites lumières. Dans de sinueuses

et étroites ruelles, les gens envahissent les trottoirs avec des chaises de plage, les couples se cachent dans des coins où les lampes jaunes ne peuvent pas les atteindre, les kiosques de soupe et de hot-dog apparaissent tout à coup. On peut entendre de près et de loin les cris de ceux et celles qui jouent au ballon ou à cache-cache, les conversations et la musique. Toute cette profusion de sons et d'échos : une symphonie inimitable, presque visible, de la nuit sur le *morro*. Dans cette abondance de vie, le *morro* semblait ne pas s'épargner pour le lendemain, et je me demandais si, à cette heure, Carolina était déjà rentrée chez elle. Et comment seraient ses nuits, quels seraient ses rêves ? Se pourrait-il que, dans ses pensées occupées par tant de responsabilités quotidiennes, il y ait eu une place pour moi ? Chaque matin, comme une petite capsule d'éternité : le claquement des sabots du cheval, le sourire de Carolina avec ses petites dents et ses yeux serrés, sa voix qui me souhaite *bom dia*.

*

Je me souviens d'un matin en décembre dernier, un matin d'été particulièrement chaud, où le ciel n'avait pas de nuages et où la chaleur était un corps invisible qui nous enveloppait dans ses bras et nous lançait son souffle chaud. Occupée à regarder Ed enrouler la porte métallique du petit dépanneur, décorée de quelques motifs de Noël, je n'ai pas entendu le bruit des sabots qui approchait plus tôt que d'habitude. Quand je m'en suis rendu compte, Carolina était debout, à côté de son cheval, en train de le caresser.

C'était la première fois que je la voyais debout au cours de ces cinq ans. Carolina était un peu plus grande et beaucoup plus mince que moi, et elle marchait la tête droite, avec l'allure de celles qui progressent avec certitude – non pas avec la certitude qu'il va pleuvoir lorsque le ciel est couvert de nuages noirs, ni avec la certitude de la diffusion quotidienne de l'*Ave Maria* à dix-huit heures précises à la radio, mais avec la certitude de celles qui sont habituées à vivre dans l'incertitude. Carolina s'est approchée de moi et m'a demandé si je voulais monter sur la charrette pour visiter un peu la ville. J'ai accepté ; du haut de mes seize ans, je n'avais jamais quitté ce petit univers enchanté du *morro*.

Le balancement de la charrette était brusque, mais j'avais quand même l'impression de glisser à travers les rues de la ville. Moi qui avais si souvent observé tout le mouvement du *morro* depuis la pierre devant chez moi, j'étais maintenant celle qui bougeait, avançant dans les larges boulevards, tandis que les hauts bâtiments vitrés semblaient défiler derrière un écran infini. Devant, derrière, d'un côté et de l'autre, les gens, les voitures et les bus contrastaient avec le bleu céleste, voilé par la poussière brune flottante. Tout était plus rapide, plus gris, plus dur. Je ne percevais rien dans les yeux des gens et c'était comme s'ils ne remarquaient pas notre existence – même quand ils nous regardaient, ils ne nous voyaient pas. Mais tout, autour de moi, était beau ; différent, mais beau. En s'arrêtant pour chercher des cartons dans les poubelles, Carolina pointait et parlait un peu de ses endroits préférés : la boutique de disques tenue au rez-de-chaussée d'une vieille maison, où l'on vend des cassettes et des vinyles qu'elle rêvait d'acheter ; la petite place

avec le sol en pierres portugaises blanches où un groupe de *capoeira* se réunissait les mercredis et où Carolina fut étonnée de voir des corps dansants ; l'immeuble résidentiel de onze étages, entouré d'un jardin et d'une fontaine, où tant de gens belle-àux vont et viennent, et qui lui faisait se demander comment serait la sensation de prendre l'ascenseur.

Après ce premier voyage, les sorties se sont répétées tous les matins. Nous passions la journée à nous balancer dans la charrette, sous le soleil, à ramasser de grands et lourds morceaux de carton, ce qui n'était pas une tâche si ardue puisque j'étais accompagnée de Carolina et de son allure de reine. Sur son trône, elle voyait de la beauté dans tout ce qu'elle faisait. Nous avions le même âge, mais pas le même vécu – ce qui me gênait, puisque sa réalité était marquée par la cruauté. Je n'avais pas le courage de lui poser des questions à propos de ses parents ou de son travail pour la famille au Méier, et elle n'en disait jamais rien non plus. Certains sujets restaient en suspens, dans une sorte de silence partagé. C'était une zone où il valait mieux ne pas entrer et cela jetait un voile sur elle. J'ai pourtant eu accès à une Carolina charmante et sensible qui ramassait des bouquins. Une Carolina qui croyait que passer la journée dans une charrette à regarder les choses autour d'elle ressemblait beaucoup aux histoires de certains de ses livres. Une Carolina qui, comme moi, trouvait un refuge en lisant la vie. Ces aventures imaginaires partagées avec elle m'apparaissaient comme le plus grand des privilèges, me faisant sans cesse découvrir de nouveaux univers et une nouvelle moi.

*

Plus le temps passait, plus m'envahissait un mélange d'éblouissement, de détresse et de peur. Une sensation différente de tout ce que j'avais connu et qui engendrait une sorte de méfiance. Mon cœur battait plus fort et plus vite quand je pensais à elle ; mon ventre se tordait, mes cuisses se réchauffaient. Dans ce désordre qu'était mon corps, je sentais aussi une tension, une boule dans la gorge qui n'était pas que tristesse. Les jours passés avec Carolina, la voir sourire de si près à côté de moi sur le siège de la charrette, ne suffisaient plus. Je voulais passer plus de temps avec elle, que nous écoutions de la musique ensemble, que nous lisions ses livres, que nos yeux foulaient les mêmes mots, au même moment ; je voulais qu'elle s'asseye avec moi sur la pierre pour regarder le *morro* s'élever ; je voulais la prendre dans mes bras. Je n'attendais qu'un signe montrant qu'elle ressentait la même chose.

L'été passe, ainsi que l'automne, et la volonté de m'ouvrir à elle grandit à la même vitesse que l'envie contradictoire de disparaître, de quitter le *morro*, comme si l'acte même de fuir pouvait dissiper mes désirs.

*

Hier, après les prières de dix-huit heures, j'ai senti l'obscurité s'installer dans la maison, les bruits du *morro*, le froid, les lumières ; plus rien de cela n'avait de sens. La nuit était déjà arrivée, et avec elle, un ciel lourd, foncé, vidé d'étoiles. Il était

possible de voir le linge se balancer aux cordes et de sentir le vent prédisant la pluie, ce vent qui roule d'abord sur votre chair pour ensuite souffler ses ravages dans les rues, bougeant à la fois les feuilles des arbres et les cheveux des passant-es.

Déterminée à remuer mon quotidien, sans savoir comment, j'ai tout de même décidé d'atteindre le haut du *morro* pour voir Carolina. Je ne pouvais plus supporter de me réveiller chaque jour et de devoir vivre tout en ignorant ce tiraillement dans mon cœur. Après m'être rendue là-haut, sans savoir si l'essoufflement était dû à la montée ou à mon appréhension, j'ai vu Carolina se tenir à la porte de sa hutte. Elle m'a regardée et m'a souri, avec sa certitude et sa majesté de toujours. Je me suis excusée d'être arrivée sans préavis. J'ai juste affirmé qu'il y avait quelque chose qui grandissait en moi, que je n'étais plus capable de le contenir. Carolina était sérieuse; elle a baissé les yeux, a redressé une tresse derrière son oreille et j'ai remarqué dans le coin droit de ses lèvres l'esquisse d'un sourire qui voulait se montrer. Elle a levé les yeux vers moi, lesquels se sont réduits à l'apparition de son sourire, et m'a répondu qu'elle avait attendu longtemps ce jour où je lui dirais ce qu'elle savait déjà.

*

Comme le vent l'avait annoncé, il a plu toute la nuit et il pleut encore ce matin. Ici, au sommet du *morro*, je suis sur le point de toucher les nuages avec les mains. De temps en temps, la force des rayons de soleil creuse des fissures bleues à l'intérieur du ciel gris. À l'horizon, un arc-en-ciel se détache des nuages

menaçants. J'entends les bruits du *morro* et des gens qui se plaignent de la température froide du mois d'août, comme cinq ans plus tôt, alors que je posais mes yeux sur elle pour la première fois. Malgré l'hiver, il persiste toujours cette chaleur que je ressens, et maintenant je sais d'où elle vient.

Brinda, Enfant du jardin de Krishna

Brintha Koneshachandra

Brintha Koneshachandra (elle) est tamoule d'Eelam et française, doctorante en histoire, artiste visuelle et poète. Son travail artistique s'ancre dans une perspective décoloniale : elle explore une pluralité de thèmes, dont les expériences des Tamoul·e·s d'Eelam, le féminisme, l'antiracisme, etc.

1993

un ventre presque rond
allongée sur le tapis
de terres
inconnues
elle
inhale
exhale

les doigts se perdent
sur le ventre presque rond
de Sulogini
d'Uma
d'Esther

Sulogini devient *Suloyini*
g devient *y*

le passeport
les lèvres des visages inconnus
écorchent, écrasent, effacent
ton prénom

Uma pour les intimes
pour celles à la peau brune
qui lisent ton nom
sans hésitation
avec douceur
avec amour

Esther

nouveau prénom de baptême
celui que les inconnus utilisent
sans broncher

Esther

une marque de la colonisation
une marque de la christianisation
le sceau d'un pouvoir sur nos existences

un corps
trois prénoms
trois histoires

quête de prénom
il faut nommer
cette enfant de 1993
née
loin des Ancêtres
loin d'Amma, d'Ammamma
de Chitti, de Periyamma
née seule avec toi
ton unique lien familial
sur ce nouveau territoire

quête de prénom
pour cette enfant de 1993
unique refuge
d'une réfugiée politique

Kanna

ta voix murmure

Kanna

ta voix répète

Kanna répond

Kanna s'agite dans le ventre

et ta bouche esquisse

un sourire

des prénoms entendus

en cours de français

dans les coins de rue

dans les bureaux

des services administratifs

ta voix répète

Catherine, Anne, Julie

Carole, Estelle, Marie

Camille, Rebecca, Sophie

perdus les doigts

sur le ventre presque rond

attendent un choix

Kanna

par le silence répond

Kanna

et *Uma*

ne veulent pas de ces prénoms

les doigts

sur le ventre presque rond

tournent

les mains caressent
ta chair
et la chair de *Kanna*

d'une lignée de femmes-déeses tu viens
Saraswati

Rajeswary

Durga

Koushika

Vijitha

Vaishnavi

Jenani

Bavani

Rajini

Krishnasamy
est ta famille

Déesse ta fille sera

Brinda

Enfant du jardin de Krishna

1999

premier jour d'école
dans la cour de récréation
les professeur·e·s
les enfants
blanc·he·s
ne savent pas appeler ce prénom

les bouches cacophoniques
écorchent, écrasent, effacent
son prénom

dissonances des sons
éclipsent son existence
le premier jour d'école

baffé
 rongé
 disparu

la mer de sons dissonants
avale et ensevelit
 les consonnes
 les sens
noie et ampute
 l'existence
 l'être
immerge et régurgite
 une demi-personne
 une demi-lune

la mer engloutit
les sons
de l'île dravidienne

une mer de *Marie*
aux langues déliées
et gorges déployées

renversant
le canot de *Kanna*
si seulement les Paul
aux langues déliées
savaient dire

Brinda

Enfant du jardin de Krishna

2001

je reviendrai
avec un prénom
presque impossible à écorcher
où les sons dissonants
se tairont
un pacte qui m'accordera
une liberté
celle d'exister

je m'appellerai *Marie*
comme les autres filles

je m'appellerai *Marie*
pour abroger ma peine

je m'appellerai *Marie*
pour enterrer ma différence

je m'appellerai *Marie*
pour éclipser

Brinda

Enfant du jardin de Krishna

2005

masque posé
sur la table de chevet
dans l'attente
de recouvrir mon visage
à la levée du jour

masque blanc
esquissant une infinité de sourires
forcés
 torturés
 déchirés
 rusés

masque blanc
pour cœur brun
silencieux

masque blanc
pour âme profonde
parmi les montagnes
entre deux mondes

le visage de *Kanna*
se noie
sous le masque blanc

le mucus
glisse sur ses lèvres
les larmes
imprègnent ses cils humides

sous les sourires du masque blanc
cognent
des cris silencieux
et
gisait
le monde réel

de Brinda

Enfant du jardin de Krishna

2016

les voix appellent
à la porte du *jardin de Krishna*
les paons dansent
les cygnes se lovent
les vaches sacrées
attendent

chaque soir
le jardin de Krishna t'appelle
pour t'illuminer
pour te voir naître
dans sa rivière féconde

un jour de 2016
le vent a soufflé
pour te déposer
là où la terre est rouge

terre des Anciennes
terre d'Amma, d'Ammamma
de Chitti, de Periyamma
âmes arrachées
à la double colonisation
jamais
éteintes

tigresse solitaire
peau salée
œil de pachyderme
le *jardin de Krishna* appelle
ton cœur paralysé
femme
à la peau brune
à la chevelure noire

tes pieds
embrassent
l'île dravidienne
jardin de Krishna
que les femmes-déeses
ont cultivé

le *jardin de Krishna* appelle
le cœur en exil

dans les bras de
Saraswati

Rajeswary

Durga

Koushika

Vijitha

Vaishnavi

Jenani

Bavani

Rajini

ton cœur se recueille

tu bois
à même
la rivière féconde

les sons dissonants
s'évanouissent
les femmes-déeses
entonnent

Brinda

Brindavanam

Brinda

Brindavanam

Brinda

Brindavanam

Brinda

Brindavanam

Brinda

Brindavanam

Brinda

Brindavanam

Brinda

Brindavanam

les paons dansent
les cygnes se lovent
les vaches sacrées

t'attendent

les femmes-déeses
t'incantent

au sein du *jardin*
là où la terre est rouge
tu te vêts
de ton essence

Brinda

Enfant du jardin de Krishna

tu déposes ton masque blanc
c'est la fin de l'exil

feu.x des tourbières

Natalie Fontalvo

Natalie Fontalvo (elle) aurait voulu être pirate. Née au mauvais siècle pour la piraterie, elle est plutôt devenue artiste pluridisciplinaire. Autrice, performeuse littéraire, comédienne, metteuse en scène et réalisatrice de la relève, Natalie a publié son premier texte en février 2021 dans le collectif *Épidermes*, aux Éditions Somme toute.

je pense à sor juana inés de la cruz
 je pense à marie poussepin
 je pense à sœur églantine
 son prénom m'a intriguée
 églantine fleur de l'égantier arbrisseaux épineux de la
 famille des rosacées rose des chiens résistante aux maladies
 plante républicaine du vingt et un fructidor symbole de
 reconnaissance porté à la boutonnière par des socialistes
 pendant des décennies peut-être que le père de sœur églantine
 avait des idées révolutionnaires peut-être elle de son côté a
 reçu l'appel du christ dans sa petite maison du septième rang
 du bout du monde quelque part dans le québec profond je me
 souviens d'elle assise à côté de moi dehors dans le traversier
 de sept heures bravant les rafales de novembre je lui adresse la
 parole comme ça hardiment comme je rêve souvent de parler
 aux étranger.es sans jamais vraiment le faire je me dis sûrement
 qu'étant une sœur il y a peu de chances qu'elle m'envoie chier
 je revois ses joues rouges quand elle me parle de dieu le froid
 les années les églises vides rien semble ébranler sœur églantine
 sous sa longue cape bleue flottant au vent

*sortir du couvent chaque jour après les matines marcher jusqu'au traversier
 monter sur le bateau s'asseoir se réchauffer les mains en priant penser aux
 enfants du niger de la côte d'ivoire se rappeler du travail accompli là-
 bas douter un instant un court instant de la pertinence de son retour au
 québec se répéter que les voies du seigneur sont impénétrables demander
 pardon à dieu pour son manque de confiance en lui le remercier de l'air
 frais de la neige de l'avoir ramenée à la maison débarquer du traversier*

*marcher encore ouvrir la boutique compter la caisse replacer les chapelets
les étampes de la vierge prier espérer qu'un.e client.e arrive que les ventes
suffisent à payer les factures du couvent une semaine de plus un mois de
plus le temps nécessaire pour que revienne la foi*

pienso

en la hermana norma en la madre inés en la hermana milena
 claudia estela en la madre maria isabel en la hermana rosa
 parmi ces sœurs qui ont peuplé mon enfance
 ces sœurs aux liens créés par le sang du christ
 je pense aussi à la mienne mi hermanita Carolina
 hermana du latin *soror germana* à partir duquel le français pis
 d'autres langues romanes ont gardé le substantif tandis que
 l'espagnol a conservé l'épithète *germana* comme dans cousine
 germaine comme dans germiner comme dans véritable
 authentique ou comme dans moi pis la pequeña ahora
 grande carolina nées de la même mère du même père mais
 pas vraiment sœurs jusqu'à très tard un lien construit par
 germination tranquille c'est pas la maison familiale qui nous a
 fait *hermanas* c'est le deuil la perte je me souviens souvent de sa
 voix au téléphone sa voix de femme enceinte jusqu'aux oreilles
 elle me dit «maman me manque encore plus maintenant que
 chui enceinte» pis un temps un très long temps où résonne la
 distance entre québec pis bogotá «toi aussi tu me manques»

*entendre l'alarme vibrer sortir du lit marcher sur la pointe des pieds pour
 pas faire de bruit s'asseoir sur la chaise berçante placer le tire-lait sur le
 sein droit activer l'appareil sentir la pression se relâcher pis le mamelon
 gauche couler essuyer les gouttes placer une débarbouillette sous le sein au
 cas où attendre changer le tire-lait de côté recommencer prendre sa douche
 choisir ses vêtements démarrer la machine à café réveiller doucement la
 petite lui donner son bain l'habiller toucher l'épaule de son chum endormi
 l'embrasser lui dire à l'oreille «elle est prête pour la journée» partir dans
 le bus regarder ses messages répondre à sa grand-mère qui a mal aux
 jambes à sa belle-mère qui trouve pas le numéro de l'électricien liker la*

*nouvelle photo de profil d'un cousin se dicter une note vocale pour pas
oublier le gâteau d'anniversaire de sa tante s'inquiéter pour sa sœur qui
répond pas depuis des semaines lui écrire à nouveau*

je pense aux sœurs de ma mère
 maría guada antonieta sandra yadira carmencita
 une armée de femmes me protégeant des rafales des tempêtes
 como las monjas del colegio
 como mi hermana carolina
 como la hermana valentina
 mi monjita preferida
 prof confidente guide spirituelle complice
 pas besoin de chercher l'étymologie de valentina je l'imagine
 bien nom aux racines plongées dans la vaillance valiente
 guerrera courageuse c'était la sœur vedette de mon école de
 filles petite agile aux gestes secs au regard déterminé la sœur la
 plus jeune la plus cool celle qui jouait au ballon-chasseur avec
 les élèves je me souviens d'un vendredi après-midi on ramasse
 des aliments non périssables de classe en classe pour son
 comité d'aide alimentaire on les porte à bout de bras jusqu'à
 la cour arrière du pavillon des sœurs on les classe pis on les
 laisse près d'un portique là où les mythiques enfants pauvres
 viendront les chercher après la journée d'école la sueur coule
 le long du bandeau sous son voile au moment où elle me fixe
 de ses yeux noisette pour me dire «tienes un buen corazón luz
 natalie no te dejes distraer del camino de dios»

*se réveiller avant le soleil faire son chapelet mettre ses combines sa robe
 son bandeau blanc son voile déjeuner darle el desayuno a la hermana
 más viejita que ya no come sola marcher jusqu'à l'autre bout du terrain
 remercier dieu pour la chaleur pour la sueur qui coule sur sa nuque là où
 le tissu noir empêche la peau de respirer ouvrir les portes de la chapelle les
 fenêtres allumer un cierge en hommage au père au fils et au saint-esprit
 un autre pour la vierge marie pis un dernier pour marie poussepin mère*

*fondatrice des sœurs de la charité dominicaines de la présentation attendre
l'arrivée des premières filles*

je pense à

mes sœurs des tranchées
à leurs noms que je nommerai pas
par respect pour elles pour ielles
par peur d'eux

*réver qu'elle est ligotée à un bûcher ouvrir les yeux en sursaut le cœur
déraillé faire une petite boule dans son lit se retourner dans tous les sens
sentir un spasme à sa poitrine un cri muré dans sa gorge l'envie de vomir
ce poids dans le corps qui l'accompagne maintenant jour et nuit penser à la
manif qu'elle aurait pas dû organiser aux humiliations qu'elle aurait dû
laisser passer aux signatures qu'elle aurait pas dû recueillir au témoignage
qu'elle aurait pas dû partager au groupe de solidarité qu'elle aurait pas
dû fonder sortir du lit marcher jusqu'à la cuisine prendre un verre d'eau
penser qu'elle aurait dû fermer sa gueule qu'elles ielles auraient dû fermer
leurs gueules sentir l'odeur de chair brûlée*

*quelque chose rôde encore dehors la nuit le jour avec de nouveaux noms
de nouveaux habits mais laissant la même odeur dans son sillon depuis
deux mille ans*

le cloître la maison ancestrale l'école de sœurs le deuil
d'une mère
des événements non mixtes des groupes fermés sur internet
lieux où des langues se délient où des paroles naissent
lieux où la force se nourrit de puits de lumière de morceaux
de linge pliés de teintures-mères de bras ouverts d'infusions
de camomille
où l'on apprend à prendre soin à ne pas s'en foutre à recou-
dre à nommer à réparer à prier à soigner les plaies qu'ils nous
lèguent par désengagement tranquille
ils
les hommes
ceux qui bâtissent des empires

*j'ai dit ils et nous vous et nous toi et nous iel.les et vous
merde j'aurais dû fermer ma gueule*

pardonnez-moi mon dieu parce que j'ai péché j'ai rameuté tous les hommes sous la même bannière je les ai exclus de l'humanité partagée et universelle qu'ils ont inventée à leur image je comprends que ça puisse blesser moi aussi je fantasme d'être je pis d'être nous pis d'être autre chose qu'un réceptacle moi aussi j'aimerais pas me limiter à ramasser mes sœurs tombées au combat parce que peu importe qui fesse peu importe au nom de qui ou de quoi qu'ils le reconnaissent ou pas qu'ils voient les couleurs de nos peaux ou pas nous on encaisse

le nous nous protège dans le nous on se reconnaît on se guérit sauf que s'il y a un nous il y a aussi un vous c'est pas moi qui le dit c'est la langue française cette langue qu'il faut surtout pas changer surtout pas brusquer dans sa neutralité surtout pas reconnaître coupable des crimes couvés dans sa bouche

sexisme

misogynie

féminicide

racisme

homophobie

colonialisme

impérialisme

appropriation

dépossession

patriarcat

des mots sortis du bestiaire des mots à pas utiliser sans de belles images des concepts abstraits déconseillés en poésie déconseillés en fiction déconseillés en chronique s'ils sont pas accompagnés d'histoires touchantes qui les contextualisent d'une action

dramatique qui les rend palpitants pornographiquement
tragiques qui amène le.a spectateur.trice la.e lectrice·teur à
s'identifier et à sublimer sa propre honte de s'en foutre

*peut-être que fuck la poésie fuck les images recherchées fuck les
bonnes histoires qui finissent par atteindre l'autre doucement à peine
perceptiblement assez pour qu'on réussisse toutes les deux à se donner
bonne conscience le temps d'un hochement de tête*

*peut-être qu'au final tout ce qui me reste c'est dire ma colère juste ma
fucking colère laite pis plain*

*oh mais la colère des femmes on l'a déjà entendue
ah ouain pis ?
pendant combien de siècles avons-nous chanté la colère d'achille d'hector
célébré les prouesses du cid
enseigné les conquêtes d'alexandre le grand de napoléon
les batailles de bolivar ?
combien de mes sœurs doivent encore mourir
pendant qu'on essaye de comprendre avec des mots savants
the angry white men ?*

*pas une de plus de plus
pas tant que nous pouvons
alimenter de nos mots
le feu qui tournoie
dans les tourbières du siècle*

Habiter la marge : la non-mixité comme réappropriation des identités multiples

Paola Ouédraogo

Paola Ouédraogo (elle) est chercheuse et doctorante en études littéraires à l'UQAM. Elle se spécialise dans les corpus africains, caribéens, postcoloniaux et féministes. Ses recherches portent sur les réécritures de l'Histoire afro-caribéenne, la transmission intergénérationnelle et les narrations qui contestent l'hégémonie discursive pour faire exister les vécus de personnes minorées au sein de la littérature. Par son travail, elle cherche à promouvoir des pratiques et cultures marginalisées, comme celles des Antilles dont elle est issue.

«Le mieux Pour beaucoup C'est de dépasser les limites
Usées de la nation De voir plus grand
Le mieux pour beaucoup C'est de transcender la couleur
Qu'on comprenne Qu'il ne s'agit pas de race
Qu'il n'est pas question de biologie Mais de culture
D'appartenances mitoyennes en soi
D'Histoire De la mémoire d'une rencontre sur laquelle
il est impossible de revenir»

— Léonora Miano

— Tu viens d'où?

Tel quel, familier, moins poliment. La question m'a été posée. Le nom, les cheveux, l'accent, tout ce qui trahit que l'origine est ailleurs. Mais où? Je ne coche pas assez de cases, pas toutes les cases, on ne peut m'y ranger, il y a trop d'éléments qui se contredisent. Éparpillement involontaire, nécessité de rassemblement.

Le nom : Ouedraogo. Mais la peau si blanche. Les cheveux frisés. Un air exotique. Et l'accent français. Au Québec, il détonne, il agresse les oreilles. On sait que tu viens d'ailleurs, mais tu ne corresonds pas au physique type de la *Française de France*. Il y a quelque chose qui cloche.

— Tu es kabyle? Marocaine? Algérienne? Tunisienne?
Brésilienne? Espagnole? Portugaise? Portoricaine?

— Tu viens d'où?

Au fil des ans, j'en ai préparé des réponses. Mais elles ne suffisent jamais. Toujours, il faut que je déroule mon identité, sans quoi les questions s'empilent, la curiosité malsaine jamais satisfaite.

— Je suis métisse.

— Mais encore ?

— Mon père est burkinabè et allemand, ma mère française. Je suis née en Martinique, j'ai grandi en Guadeloupe, et je suis au Québec depuis tant d'années.

— Ah, de Guadeloupe... La voisine de ma cousine est allée à Cuba récemment, elle a A-DO-RÉ.

— C'est marrant, tu n'as pas l'accent.

— Toi, t'es d'origine burkinabè ?

— Tu viens de France ? T'es française ?

— De Guadeloupe ? Oui, t'es française quoi.

— T'as pas *l'air antillaise*.

— Ah ! Tu es née en Martinique ? Ben tu es martiniquaise alors.

— Ce sont tes vrais cheveux ? Je peux les toucher ?

— Je veux voir si ça fait *scrounch scrounch*.

La bouche demande, mais les doigts suivent un trajet indépendant. Ils fouillent les cheveux. Ils paralysent le corps qui, dans l'amphithéâtre, veut disparaître.

Ça fait donc sept ans que je suis au Québec. Avant d'arriver ici, je n'avais jamais vraiment questionné mon identité. Pas comme ça. Pas à ce point. Je vivais entourée de gens qui partageaient, pour la plupart, une identité similaire à

la mienne, tout aussi composite, irréductible au seul vocable de la citoyenneté. Lorsque j'étais aux Antilles, on ne me demandait pas d'où je venais. On questionnait mon nom, mon lieu de naissance, ma couleur de peau ; on ne jugeait pas qui j'étais au regard de mon origine géographique et, surtout, de ma nationalité. Car être guadeloupéen-ne, martiniquais-e, guyanais-e n'équivaut pas à être français-e. Légalement, juridiquement, colonialement ; oui. Identitairement ; non.

À propos de ce concept d'identité qui agite les sciences humaines depuis des siècles, j'aimerais souligner deux éléments. Le premier : l'identité d'un sujet ne peut s'appréhender que dans un rapport oppositionnel avec son corollaire, l'*altérité*. Ceci implique que, pour se saisir comme *même*, il faut au préalable définir un-e autre duquel on se distingue fondamentalement et qui nous dévoile notre spécificité, notre individualité propre. Le soi ne s'aborde et ne s'éprouve qu'en tant qu'il est en contact voire en confrontation avec un non-soi dissemblable qui donne légitimité à son être¹. Le second : le couple notionnel identité-altérité se fonde et se déploie sur une hiérarchisation entre, d'un côté, le soi et, de l'autre, ce qui lui est différent. Au cœur de la définition du soi, il y a donc la question de la différence : face au même, face au semblable, face à la norme. La distinction entre le même et l'autre implique dès lors un rapport de pouvoir à l'avantage de la personne qui établit qu'est *autre* ce qui diffère de *moi*. Et si l'on est toujours l'autre de quelqu'un-e, certaines personnes se trouvent d'autant plus ostracisées lorsque leur différence (raciale, de sexe, de genre, d'origine, d'appartenance religieuse, de classe) suffit toute entière à les caractériser et

¹ Patrick, Colin, « Identité et altérité », *Cahiers de Gestalt-Thérapie*, vol. 1, no. 9, 2001, p. 52.

devient le «support physique [d']une désignation sociale²».

Désignées socialement par leur caractère *autre*, ces personnes sont repoussées aux confins de la marge, privées de l'opportunité de se définir, si ce n'est dans les termes des dominant·es. Leurs identités composites, fruits de trajectoires de vies complexes, entrent en confrontation avec une vision universaliste et univoque de l'identité. C'est cette vision totalisante de l'identité que je critique. D'abord, parce qu'elle a tout à voir avec un processus historique de «nationalisation³» de l'identité au cours duquel le *moi*, collectif comme individuel, se trouve réduit au seul statut national de la citoyenneté. Ensuite, parce qu'elle nous prive, ces personnes et moi, de toute possibilité de revendiquer une identité en dehors du cadre politico-juridique de notre pays de naissance. À partir de ma propre expérience, j'interroge certaines stratégies de réappropriation du discours sur soi privilégiées par les personnes marginalisées pour inscrire leurs identités multiples dans le tissu social. Puisqu'il existe différents degrés dans la marginalisation, les identités composites, comme celle que j'ai faite mienne, peuvent également venir avec des privilèges qui permettent, à des moments, de cheminer «de la marge au centre⁴», et que je souhaite reconnaître ici.

Au cœur de cette entreprise de réappropriation des «identités marginales», la pratique de la non-mixité, définie

² Colette, Guillaumin, *L'Ideologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, 2002, p. 96.

³ François, Masure, « État et identité nationale, un rapport ambigu. À propos des naturalisés », *Journal des anthropologues*, Hors-série, 2007.

⁴ bell, hooks, *Feminist theory. From margin to center*, Boston, South End Press, 1984.

comme l'exclusion des personnes dominantes de certaines initiatives ou comme le rassemblement des personnes marginalisées, parce que caractérisées par leur pluralité identitaire, apparaît comme une réponse productive à leur exclusion initiale. Elle permet à ces identités plurielles et différentes, celles qui ne se reconnaissent pas dans le discours identitaire dominant, de s'exprimer dans toute leur complexité, sans le regard surplombant de la majorité, et sans injonction à choisir un aspect de leur être. Il n'est dès lors plus question d'abolir les différences, mais de les faire siennes, de se les approprier pour construire, entre *soi(s)*, des espaces autonomes qui revendiquent une place sociale non plus entièrement marginale, mais centralisée. C'est, peut-être paradoxalement, cette non-mixité entre exclu-es qui valorise la multiplicité identitaire des personnes à la marge, car elle constitue un choix conscient qui participe d'une démarche d'autodéfinition et renverse la dynamique identité-altérité à l'avantage de celles et ceux initialement défini-es comme *autres*. J'affirme alors ici, en mon âme et conscience, en ma propre personne, la nécessité d'un *entre-soi(s)* qui fâche ceux qui, depuis des siècles, le pratiquent pourtant à dessein. Il est pour moi un rempart face à l'aliénation des discours dominants qui veulent nous mettre dans des cases.

Repoussé-es au seuil de la frontière⁵, nous créons des espaces alternatifs. Là où Miano suggérerait d'habiter la frontière, je propose plutôt d'habiter la marge.

⁵ Léonora, Miano, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche, 2012.

Pour nous réapproprier ces identités composites.

— Tu viens d'où?

— Tu es de quelle origine?

Au fond de moi, un conflit depuis toujours. C'est le lot des personnes aux identités composites. Pourtant, ces questionnements ne se sont jamais autant confrontés au regard de l'autre que depuis mon arrivée au Québec. Et par *autre*, j'entends *même*. Je suis ici en immigrée. Pas en «expatriée» comme aiment le dire mes «compatriotes» de nationalité française. Mon statut est celui d'une étudiante étrangère. Et quand je parle, ma nationalité s'impose. Forcément, c'est le sujet classique d'un *small talk*, que de demander à quelqu'un d'où iel vient. Mais pour le faire, il faut qu'à la base même on identifie une différence, quelque chose qui crie que la personne est *autre*, qui trahit son étrangeté. Sara Ahmed l'explique si bien :

To be asked "Where are you from?" is a way of being told you are not from here. The questioning, the interrogation, can only stop when you have explained yourself. For me to explain myself, to explain where I am from, is not only to give an account of not being from here [...], it is an account of how I ended up brown. Brownness is registered as foreign; brown as elsewhere⁶.

⁶ «Se faire demander "D'où viens-tu?" est une manière de se faire dire que tu n'es pas d'ici. Le questionnement, l'interrogation, peut seulement s'arrêter une fois que tu t'es expliqué. M'expliquer, expliquer d'où je viens, n'équivaut pas seulement à rendre compte du fait que je ne suis pas d'ici [...], cela équivaut à rendre compte de comment je me suis retrouvée à être mate de peau. La mélanine est un marqueur d'étrangeté, le teint mat est considéré comme venant d'ailleurs.», dans Sara Ahmed, *Living a feminist life*, London, Duke University Press, 2017, p. 116-117, traduction libre.

Cette question en apparence innocente a en fait tout d'une affirmation. Elle vient identifier la personne à qui elle est posée comme étrangère, et remet en question à la fois sa présence et son droit d'être à l'endroit où elle se trouve. Pire encore, elle la force à s'expliquer : « Sometimes we cease to be in question by *giving an explanation that is not our own*⁷ ». Cette injonction à justifier sa présence et ses origines pour contenter un·e interlocuteur·trice a pour effet de rendre la personne qui la reçoit *questionnable*, ce qu'on l'interroge ou non : « Maybe you have been questioned too many times; you come to expect it; *you begin to live your life as a question. You feel like a question mark; you feel marked by questions*⁸. » Être *questionnable*; devoir s'expliquer, avancer les raisons de notre présence à un endroit, de notre différence, à la fois par rapport à la majorité des personnes qui vivent sur place, et par rapport à l'image que les interlocuteur·trices peuvent se faire de personnes de notre origine. Malaise. Car dans tous les cas, la question ne reste jamais une question. Elle donne lieu à un déballage inopportun et, pour certain·es, violent.

Lorsqu'on me demande d'où je viens, l'explication que l'on attend de moi n'a pas de lien avec ma couleur de peau, qui est celle de la majorité (en nombre et en privilèges). Ou du moins, pas au premier abord. Mais elle a tout à voir avec ma présence loin de mon présupposé *pays d'origine*. Quand on me demande d'où je viens, je sais qu'en filigrane, on tient pour

⁷ « Parfois l'on cesse d'être questionné *en donnant une explication qui n'est pas la nôtre* », *ibid.*, p. 118, traduction libre, je souligne.

⁸ « Peut-être que tu as été questionné trop de fois; tu en viens à l'attendre; *tu commences à vivre ta vie comme une question. Tu te sens comme un point d'interrogation; tu te sens marqué de questions.* », *ibid.*, p. 120, traduction libre, je souligne.

acquis que je viens de France, car j'en ai l'accent. Si c'était vrai, il n'y aurait pas mort d'homme, car le fait d'être française ne me vaudrait pas les discriminations que peuvent rencontrer des personnes identifiées comme marocaines, sénégalaises, haïtiennes, etc. Pourtant, j'appréhende la question, car je sais déjà que je vais être placée dans une case réductrice et étroite qui ne reflète pas une seconde mon identité.

Prisonnière de l'identité nationale.

Comme Taiye Selasi, je déteste le fait que l'origine de mon être soit rapportée à cette pure abstraction qu'est le pays⁹. Je hais la réduction de ma personne et de mon existence à ce fantasme. Je ne *viens* de nulle part. Je ne suis *originnaire* de nulle part. Je suis moi, pleine et entière, la somme d'un parcours de vie que je n'ai pas toujours choisi. Ni un meuble *made in*, ni un fruit *imported from*. J'ai *des* origines, *des* lieux depuis lesquels je me déploie pour arriver devant vous. Le pays, cette entité abstraite qui n'est autre que l'«État-nation» créé de toutes pièces il y a quelques siècles, est une *fiction*, à laquelle Taiye Selasi oppose la *réalité* de l'expérience humaine. Pour elle, demander «Where are you from?» présuppose que l'on peut venir d'un concept qui n'a rien d'absolu dans le temps et l'espace. Le pays peut disparaître, être remplacé par d'autres, mais l'expérience du sujet, elle, le suit partout. En lieu et place de cette question indiscreète qui sous-entend d'ailleurs, pour les personnes immigrées, «Why are you here?», elle propose de demander plutôt «Where are you a local?» :

⁹ Taiye Selasi, «Don't ask where I'm from, ask where I'm a local», TedGlobal, 2014, ligne, <https://www.ted.com/talks/taiye_selasi_don_t_ask_where_i_m_from_ask_where_i_m_a_local>.

The difference between “Where are you from?” and “Where are you a local?” isn’t the specificity of the answer, it’s *the intention of the question*. Replacing the language of nationality with the language of locality asks us to shift our focus to where real life occurs¹⁰.

S’il existe effectivement des communautés, des cultures, des espaces et des traditions qui peuvent être rattachés à des pays, en tant qu’entités géographiques, les individus ne devraient pas être systématiquement ramenés à une origine nationale, car celle-ci relève de l’illusion et fait fi de l’expérience du sujet, qui est souvent multiple. Venir physiquement d’un endroit n’en fait pas pour autant une caractéristique immuable de l’identité. Le déplacement identitaire de la nationalité à la localité permettrait, pour Selasi, d’englober les réalités cosmopolites, de personnes qui vivent loin de leur pays d’origine tout en se sentant plus chez iels ici que là-bas. Dire que je suis *locale* de Montréal plutôt qu’*originnaire* de France serait une manière d’embrasser davantage ma trajectoire individuelle nécessairement plus complexe en contexte global. Ainsi, on m’éviterait peut-être le sentiment de trahison et l’impression de ne jamais vraiment dire la vérité qui accompagne souvent le fait de me définir par ma nationalité. Je ne serais, pour un temps, pas contrainte de choisir entre des portions de moi-même pour satisfaire cette logique politique réductrice.

– D’où viens-tu ?

¹⁰ «La différence entre “D’où viens-tu?” et “Où es-tu local?” ne réside pas dans la spécificité de la réponse, mais dans l’intention de la question. Remplacer le langage de la nationalité par le langage de la localité nous demande de déplacer notre regard là où la vraie vie survient.», *ibid.*, traduction libre, je souligne.

La question de l'origine m'amène à interroger un peu plus en profondeur un concept qui a déjà été évoqué : celui d'identité nationale ou de nationalité. Celle-ci s'acquiert par le droit : du sol, du sang¹¹. Au sein d'un État-nation, forme dominante de l'État à l'international, dont la France constitue un exemple frappant, c'est l'État qui détermine qui peut être citoyen·ne, ce qui réduit l'identité nationale à une dimension juridique qui peut, dès lors, être contestée à certain·es. La formation d'un tel État-nation est le résultat de conjonctures sociopolitiques, et notamment d'un processus de *nationalisation*. C'est-à-dire que des populations hétérogènes et pour la plupart en conflit se retrouvent soumises à une loi commune, ce qui produit un peuple. L'idée même de nation naît au courant du XVIII^e siècle pour désigner une origine, une *génitrice unique* qui donne naissance à des corps du même type. Pour le dire avec Elsa Dorlin, « [l]a Nation n'est plus le rassemblement de sujets hétérogènes sous l'autorité d'un même roi, mais la réunion de *frères, fils d'une seule et même mère*. La question de la nation renvoie constamment à sa corporéité¹² » et se pense d'emblée comme sexuée, voire sexualisée et racialisée. Il s'agit d'un fantasme d'unification et d'universalisation corporelle et identitaire qui trouve son aboutissement dans l'esclavage, la colonisation, et l'exploitation des corps établis comme *différents*. Comment donc pourrais-je me retrouver dans cette idée de Nation, quand chaque jour je lutte contre les oppressions qu'elle a engendrées ?

¹¹ François, Masure, op. cit.

¹² Joan Wallach, Scott, « Préface », traduit de l'anglais par Eric Fassin, dans Elsa Dorlin, *La matrice de la race*. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française, Paris, La Découverte, coll. « Poche / Sciences humaines et sociales », 2009, p. 7, je souligne.

Le processus de nationalisation accentue la fracture entre les détenteur·trices privilégié·es de la nationalité et celles et ceux qui doivent constamment justifier leur présence sur le territoire. De plus, l'acquisition de la nationalité juridique ne modifie pas les interactions quotidiennes et n'efface pas les stigmates qui touchent les personnes identifiées physiquement comme *autres* (par leur accent, leur nom, leur religion supposée, leur couleur de peau, etc.). L'identité nationale telle qu'encadrée par le droit étatique finit donc par établir «un clivage interne à la société nationale¹³», quelle qu'elle soit. Par exemple, les tenant·es du discours nationaliste québécois, sentant souvent menacée par toute forme d'altérité leur identité fragilement préservée (car privée d'une réelle autonomie par le fédéral), se retrouvent à marteler conjointement leur souveraineté et leur spécificité identitaire, ce qui accroît ultimement les clivages entre *soi* et *autre*.

La confusion entre identité nationale et nationalité crée de nombreuses problématiques pour les personnes qui, comme moi, ne sont pas natives de l'endroit géographique en question, ou encore le sont sans correspondre à la vision universaliste des nationaux que véhiculent les institutions et la société. C'est pourquoi je veux distinguer ici la *nationalité* (que disent mes papiers), le *pays* (où je vis, et/ou d'où je viens), et *l'identité* (qui je suis), trois catégories qui peuvent se recouper ou différer fondamentalement¹⁴. Cette division permet de

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Évelyne, Ribert, «Une identité au-delà de la nationalité», *Sciences humaines, Grands Dossiers*, no. 4, septembre-octobre-novembre 2006, en ligne, <https://www.scienceshumaines.com/une-identite-au-dela-de-la-nationalite_fr_14782.html>.

séparer la *citoyenneté*, qui est de l'ordre institutionnel, juridique et étatique, du *sentiment d'appartenance*, qui est d'ordre personnel, et, bien que contingent de facteurs extérieurs, participe de l'identité. Ainsi, bien que je sois citoyenne de France, je ne me *sens pas* vraiment française. Et même si mes papiers m'en donnent les droits, je n'y vis pas, je n'y ai jamais vécu, et je n'en suis pas. Pour aller plus loin,

[s]i l'histoire est bâtitresse d'*identité nationale*, injectant de l'unité, souvent faite de toute pièce, dans une réalité sociale qui, au fond, toujours la dément, elle ne réussit pas en revanche à construire l'*identité individuelle*, qui la transcende, tout en lui imprimant sa marque. Qu'est-ce donc, en effet, qu'une identité aujourd'hui ? Élaboration moderne, à maintes facettes, toujours en mouvement, aux contours insaisissables et en conflit avec l'*uniformité artificiellement gravée dans ces identités nationales*, elles aussi modernes. *Nos identités ont tendance à être transfrontalières et transnationales, quand la nation se voudrait leur seule et véritable inspiratrice*¹⁵.

À l'heure actuelle, l'*identité nationale* apparaît, sous bien des angles, comme une fiction qui fracture et emprisonne les sujets, au nom d'un principe unificateur qui a pour le moins l'effet inverse, puisqu'il crée de la différence autour de cette aspiration à l'unité. Je revendique donc, comme beaucoup d'autres, mon droit à ne pas me dire française sous prétexte que c'est ce que m'imposent mon passeport et mes papiers d'immigration canadiens. Et surtout, je réitère la nécessité de l'autodéfinition, contre le regard de l'autre face à moi qui décide, quand j'ouvre la bouche, de me catégoriser, me laissant

¹⁵ Esther, Benbassa, « Préface », dans Stéphanie Laithier et Vincent Vilmain (dir.), *L'histoire des minorités est-elle une histoire marginale*, Paris, Presses Paris Sorbonne, 2008, p. 8, je souligne.

dépossédée des parts de moi que j'ai dû laisser de côté pour correspondre à ses attentes.

— Qui es-tu?

Au fond, personne ne pose cette question. Ça semble trop intense, pour du *small talk*, de demander à une personne qui elle est. Mais c'est ce qui sous-tend la question des origines et qu'on nie pourtant brutalement en se contentant d'interroger la *provenance* d'une personne. Encore perçu·e comme un meuble *made in*. Posons-nous la question : «What are we really seeking though, when we ask where someone comes from? And what are we really seeing when we hear an answer? Here's one possibility. Basically, countries represent power¹⁶.» Et cette question est inséparable des dynamiques de pouvoir qui régissent le social aux niveaux intra et transnationaux. En répondant, peu importe la teneur ou l'exhaustivité de ma réponse, je me situe sur l'échiquier mondial des relations sociopolitiques, je m'inscris dans des rapports de domination et de privilèges qui laissent peu de place à l'expression de mon histoire, de mon vécu personnel. Je deviens ambassadrice malgré moi et cette fonction remplace mon individualité.

Or, si l'on me demande qui je suis, là on me laisse l'espace, si je le veux, de déplier mon identité, multiple et irréductible, faut-il encore le répéter, à la simple nationalité. Là où j'aurais répondu «je ne suis pas vraiment française, je viens de

¹⁶ «Que recherche-t-on vraiment, lorsque l'on demande à quelqu'un d'où iel vient? Et que voit-on vraiment lorsque l'on reçoit une réponse? Voici une des possibilités. Essentiellement, les pays représentent le pouvoir.», Taiye Selasi, *op. cit.*, traduction libre.

Guadeloupe, mais», je peux dire ici «je suis guadeloupéenne» ou «je suis antillaise, caribéenne», et ce, sans qu'on vienne remettre en cause la légitimité d'en faire une appartenance au même titre que la citoyenneté (car, malheureusement, la Guadeloupe et la Martinique ne sont pas, juridiquement, des nations, des pays). Puis, si je dois résumer qui je suis, il semble logique de me définir par le lieu dans lequel j'ai évolué, de ma plus tendre enfance à l'âge presque adulte, ma petite île guadeloupéenne qui a fait de moi celle que je suis aujourd'hui, même si je n'en ai pas le sang. Pour reprendre les mots de Selasi, mon *expérience*¹⁷, toute la trajectoire de vie que j'ai menée jusqu'ici, débute et se construit aux Antilles, plus spécifiquement la Guadeloupe. Comme je n'ai jamais vécu dans l'Hexagone, même si j'en ai absorbé certains traits culturels par le biais de mes parents, ma *localité* se structure autour de mon expérience guadeloupéenne, ce dont aucune instance juridique ou symbolique ne peut me déposséder, car je l'emmène avec moi, tel un bagage, partout où je passe.

Il reste pourtant un élément relié à la question des papiers d'identité qui vient compliquer les choses. Il s'agit du nom, qui trahit non pas une nationalité autre, mais une filiation, du moins en partie, ni française, ni guadeloupéenne, ni martiniquaise. Le nom, comme je l'ai dit plus haut, vient du Burkina Faso. Est-ce à dire que je suis burkinabè? La question que je pose ici ne se situe pas au niveau des origines géographiques ou juridiques (pour la question de la nationalité), mais du *sentiment d'appartenance*. N'ayant jamais vécu au Burkina Faso, ni eu de contact avec ce côté de ma famille (sauf mon

¹⁷ *Ibid.*

père), ou avec la culture, les traditions, la gastronomie, les langues locales, comment pourrais-je me proclamer, sans précautions, brut de pomme, comme burkinabè? Que l'on me demande d'où je viens ou qui je suis, j'ai de la difficulté à me définir par l'appartenance reliée à mon nom de famille. Cela ne veut pas dire que je renie ces origines, loin de là, et je sais qu'un jour, j'y reviendrai. Mais le sentiment de n'être *pas assez*, lui, demeure. Même si je porte le nom qui y est le plus répandu, si bien qu'une personne connaisseuse sait directement de quelle origine je *suis*, je n'ai jamais été *locale* dans aucune ville du Burkina Faso. Je n'y ai jamais mis les pieds, sinon en rêves, ou lorsque, pendue aux lèvres de mon père, j'écoutais les histoires sur mon grand-père disparu. Toujours par l'imaginaire. Le mystère qui entoure ce nom qu'on m'a légué, qui m'inscrit dans une filiation dont, au fond, je connais peu de choses, n'entache en rien la fierté que j'ai à le porter. Je le sais d'ascendance noble, au fondement d'une légende, à *l'origine* du peuple Mossi. Il est, également, mon origine. Mais il ne peut seul définir qui je suis.

Ce nom a donné lieu à de nombreux quiproquos. «Je suis surprise de voir une personne blanche avec ce nom», m'a-t-on dit, ou encore; «c'est ton nom d'épouse?» En le voyant, les gens assument que je suis de la culture qu'il transmet supposément. Je me rappellerai toujours cet homme qui m'a parlé mooré et la honte ressentie à devoir lui répondre que je ne comprenais pas cette langue qu'il croyait mienne. Mais, même si parfois les gens assument que j'ai en moi cette culture, il y a toujours quelque chose qui accroche. Ma couleur de peau est blanche, ou presque. Je suis, pourrait-on dire; white-passing, ce qui me donne le privilège blanc qui, même associé à

un nom africain, me permet d'aller relativement tranquillement en société. Je prends alors mon exemple pour le retourner, et questionner l'affiliation systématique du nom à l'identité, et les débordements que cela peut occasionner pour les personnes qui, contrairement à moi, n'ont pas le privilège de la couleur de peau ou de l'accent « acceptables ». Assumer qu'une personne est son patronyme est dévastateur lorsque celui-ci est automatiquement affecté de préjugés : c'est ce qui fait qu'un *curriculum vitae* finit au fond de la pile, qu'un appel pour une visite d'appartement n'est pas retourné, qu'un·e agent·e de la douane ou un·e policier·ère vous questionne ou, sans même prendre le temps de vous parler, vous plaque au sol.

À l'instar de la nationalité, le nom comme le prénom ne peuvent donc pas être seuls assimilés à l'identité, car ils peuvent très vite devenir porteurs de stigmates. Cela ne signifie pas qu'il faille se débarrasser des noms, parts inhérentes de l'identité qu'il est tout à fait possible de se réapproprier et de porter fièrement. Je me questionne juste sur les dérives que peut entraîner, dans certains contextes, pour certaines personnes, la réduction de l'identité au seul critère du nom. Entachés de connotations et d'idéologies, les noms font parfois partie de ces éléments qui marginalisent les individus définis comme *autres* par le *même*, au nom de ce principe de distinction (discriminatoire) qui identifie le *différent* pour mieux le mettre à part.

Marginalité

Cet itinéraire quelque peu sinueux m'amène à la question des identités marginales, ou devrais-je dire *intérimaires*, car elles sont constamment entre plusieurs choses, simultanément *dans* et *au-dehors* de. Ni, ni, ni ; pas assez ; entre-deux : caractéristiques du composite. Je rappelle ici que la construction d'un *moi* ou d'un *nous* entre en tension avec la définition d'un *autre*. Dans le cadre qui m'intéresse, cette opposition s'exerce à l'intérieur de l'espace national ou fédéral, pour étiqueter certaines personnes désignées comme *différentes* et les reléguer à la marge. Il y a donc un groupe dominant qui occupe une place de choix au sein de l'État, en attribuant les étiquettes nécessaires à la catégorisation des sujets, ce qui établit entre les groupes une frontière constitutive des identités collectives et individuelles : « Cette frontière entre *le groupe qui identifie, exclut ou intègre et celui qui est concerné par cet étiquetage*, ces discriminations ou cette intégration définit ainsi *l'identité à la marge*¹⁸ ». L'appartenance au groupe n'est d'ailleurs pas toujours acquise, surtout dans un contexte de migration où la tension entre le groupe d'origine et celui dans lequel veut entrer l'individu le place dans une situation d'*entre-deux*. Les identités à la marge peuvent dès lors se penser en tenant compte de trois éléments : l'existence et la persistance déjà évoquées d'une frontière entre individus nationaux et non nationaux ; l'importance de la frontière économique qui complexifie la définition du *même* et de l'*autre* (ce qui revient à identifier des catégories de personnes certes partiellement à la

¹⁸ Solenne, Carof, Aline Hatermann et Anne Unterreiner, « La construction de l'Autre. Définir les "identités à la marge" dans l'espace européen », *Politique européenne*, vol. 1, n° 47, en ligne, 2015, p. 10, je souligne.

marge, mais qui restent plus privilégiées que d'autres catégories de personnes marginales en raison de ressources financières ou symboliques); et la perspective culturelle et religieuse qui devient une séparation supplémentaire entre les individus ayant pourtant un statut économique ou national similaire.

C'est-à-dire que la marginalité n'est pas un absolu, un tout immuable, mais comporte bien des degrés. Je comprends alors que je peux être marginale en étant partiellement au centre, et donc, privilégiée.

La marginalisation a d'ailleurs tout à voir avec le processus d'immigration sélective qui détermine les personnes légitimes à habiter le territoire. Toutes ces procédures dictant qui est un·e «bon·ne» et qui est un·e «mauvais·e» immigré·e, ou peut-être même, qui est le ou la *moins mauvais·e*.

Pour celles et ceux qui sont repoussé·es aux confins de la marge par les discours et les institutions étatiques, l'étiquette de «marginalisé·es» se construit également dans leur quotidien et vient infiltrer leurs interactions sociales. Pour résister à l'exclusion, il leur faut mettre en place des «stratégies identitaires», soit «un ensemble de manœuvres pour éviter la souffrance et apaiser ou réduire l'angoisse¹⁹». Il peut s'agir, notamment, de refuser les assignations identitaires²⁰ en créant de nouvelles catégories (comme l'appartenance afropéenne

¹⁹ Hanna, Malewska-Peyre, «Le processus de dévalorisation de l'identité et les stratégies identitaires», dans Carmel Camilleri, Joseph Kastarsztein, Edmond-Marc Lipiansky, Hanna Malewska-Peyre, Isabelle Taboada-Leonetti et Ana Vesquez-Bonfman (dir.), *Stratégies identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 123.

²⁰ Évelyne, Ribert, *op. cit.*

que revendique Léonora Miano) ou en retournant le stigmatisme pour en faire un caractère positif (l'exemple le plus probant serait la Négritude de Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire). L'exclusion sociale, combinée au déracinement de la culture d'origine, conduit en effet à une «identité de résistance²¹» face à la majorité. Parmi ces stratégies identitaires visant à court-circuiter le discours universaliste, mais discriminant, il y a selon moi la pratique consciente de la non-mixité, militante comme ordinaire.

Non-mixité et réappropriation

Face à l'exclusion, partielle ou totale; face à la stigmatisation quotidienne; face aux constantes remises en question du droit à être là; face aux origines assumées sans autre but que de créer des catégories, encore, les identités marginales se mobilisent entre elles, consciemment ou non. La non-mixité, en tant que *pratique de résistance*, «consiste à définir certains lieux, événements, rassemblements comme exclusivement réservés à des catégories sociales (excluant intentionnellement la participation d'autres groupes sociaux définis²²)». Qu'il s'agisse d'exclure les hommes d'initiatives féministes ou les personnes blanches d'événements initiés par des personnes racisées, la non-mixité s'exerce, dans la perspective qui m'intéresse, par les groupes dominés envers les groupes dominants. Elle vient partiellement renverser le rapport de pouvoir à l'avantage des

²¹ Solenne, Carof *et. al.*, *op. cit.*, p. 18.

²² Eléonore, Komai, «Non-mixité(s) et résistance», *Mouvements*, 11 juin 2020, en ligne, <https://mouvements.info/non-mixites-et-resistance/#_ftn43>.

personnes initialement désignées comme *autres* et reléguées à la marge. Pour le dire avec Éléonore Komai, « la non-mixité ne peut servir le changement social progressif que dans le sens où elle est initiée par des groupes historiquement opprimés²³ ». Ce faisant, elle *répond*, se produit en *réaction* à une exclusion initiale, pas toujours consciente, venant des personnes détentrices du pouvoir.

Cette non-mixité maintenue par les groupes dominants n'est jamais vraiment involontaire, malgré ce que prétendent ses agent-es. Il s'agit de l'entre-soi blanc et masculin qui prend des décisions au nom de tous·tes les citoyen·nes, en particulier des minorités, presque toujours sans les consulter. C'est Donald Trump qui, au lendemain du 44^e anniversaire de l'arrêt *Roe v. Wade* qui légalise l'avortement aux États-Unis, signe, aux côtés d'une dizaine d'autres hommes politiques, un décret interdisant le financement des ONG internationales soutenant le droit à l'avortement. Ce sont aussi les plateaux télévisés remplis d'intervenant·es blanc·hes, invité·es à parler du voile islamique, l'Académie française et les jurys des prix littéraires où « l'homme blanc quinquagénaire [...] règne en maître²⁴ ». Tous ces *boys club*²⁵ qui permettent aux hommes privilégiés de s'échanger le pouvoir, sans en laisser tomber une miette aux femmes, aux minorités, et ainsi de suite.

²³ *Ibid.*

²⁴ Hélène, Combis, « Prix littéraire : “C’est l’homme blanc quinquagénaire qui règne en maître dans les jurys” », *France Culture*, 05 novembre 2018, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/litterature/prix-litteraires-cest-le-male-blanc-quinquenaire-qui-regne-en-maitre-dans-les-jurys>>.

²⁵ Martine, Delvaux, *Le Boys Club*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 2020, 232 pages.

Cette non-mixité invisible, car elle est historiquement la norme, se perpétue par elle-même. Celle-là même qui se déguise souvent en mixité *formelle* pour donner l'illusion de l'égalité, ne cherche pas à se dissimuler si ce n'est pour distribuer quelques quotas par-ci par-là pour contenter les masses. Cette non-mixité qui, finalement, ne fait jamais couler autant d'encre que lorsque des personnes opprimées décident de s'en saisir et de revendiquer en leur âme et conscience, leur volonté d'exclure de leurs cercles ces personnes qui les oppressent. Un désir, finalement, de répliquer au lieu de rester silencieux-ses; d'utiliser «the master's tools», dans ce cas-ci les plus efficaces, pour effectivement «dismantle the master's house»²⁶.

— Quelle audace!

— Répondre à l'exclusion par l'exclusion, c'est illogique, c'est de la discrimination, c'est de la ségrégation!

— C'est un peu extrême, non? Ces personnes font ce qu'elles ne veulent pas qu'on leur fasse.

Moi aussi, avant, je pensais que c'était *trop radical* de se retrouver entre nous et de refuser aux autres l'accès à nos discussions, à notre care, à nos savoirs, à nos blagues, à nos repas. Peut-être était-ce une étape nécessaire au début, mais ensuite, il faudrait s'assurer d'inclure les personnes majoritaires qu'on avait exclues, sans quoi il n'y aurait aucune avancée possible. Je me souviens de cette conversation que j'avais eue avec une étudiante féministe d'un de mes cours. Elle a souri

²⁶ «Utiliser les outils du maître pour détruire la maison du maître», traduction libre d'après Audre Lorde, «The master's tools will never dismantle the master's house», *Sister Outsider. Essays and speeches*, Ed. Berkeley, CA : Crossing Press, 1984, p. 110-114.

doucement, l'air de dire que ça viendrait, que je comprendrais. Et c'est venu. J'ai compris que ça n'était pas juste nécessaire au *début*. Que ça pouvait et devait, parfois, être une stratégie sur le long terme, qui permettait une résistance pérenne à l'oppression. La non-mixité, pratiquée dans le temps, garantit que des espaces autonomes existent toujours pour alimenter la lutte contre les oppressions, pour donner des outils permettant le combat et le changement. Elle n'exclut pas la possibilité d'un dialogue entre les parties, mais elle prend pour condition que ce dialogue, s'il doit avoir lieu, se fera au sein d'espaces conçus *par et pour tous·tes*, car les espaces non mixtes créés *par et pour* des personnes marginalisées resteront des lieux de refuge face à l'adversité, des *safe spaces* nécessaires. J'ai d'ailleurs réalisé à mes dépens que c'était parfois la seule option pour éviter que la lutte ne soit court-circuitée de l'intérieur, pour garantir le progrès. Comme ce fut le cas à l'origine pour les mouvements féministes radicaux, matérialistes et poststructuralistes, la construction d'espaces autonomes loin des dominant·es garantit *a minima* la non-reproduction des oppressions de genre²⁷. Et comme les dynamiques de pouvoir ne s'effacent pas complètement en ce qui a trait aux personnes racisées, celles-ci, en particulier les femmes, en viennent peu à peu à créer elles-mêmes leurs espaces. Pensons plus récemment, en France, au collectif afroféministe Mwasi, composé exclusivement de femmes noires. La non-mixité, quand elle est politique, naît d'une double exclusion : à la fois dans la société en général et au sein des mouvements pour la justice sociale qui ont chacun leurs angles morts et reproduisent, à leur niveau, des oppressions.

²⁷ Eléonore, Komai, *op. cit.*

Pourquoi cette nécessité, en réponse à l'exclusion et à la catégorisation permanente, de s'exclure et de se catégoriser de nouveau? C'est le pouvoir de l'autodéfinition qui entre ici en jeu. Et c'est précisément ce que permet une non-mixité consciente et politique. Contre l'atomisation de l'identité aux catégories usées de la nationalité ou de l'origine, le fait de se rassembler entre personnes qui partagent une expérience matérielle et parfois identitaire, qui sont ostracisées, car définies comme *autres* par un *même*, permet à la complexité identitaire de se déployer. Il apparaît plus facile d'exprimer l'*entre-deux*, l'hybridité, le métissage et les conflits internes qui naissent du fait de ne pas appartenir à une seule nation ou d'être d'une origine minoritaire dans un lieu où la majorité nous renvoie constamment à ces origines étrangères, lorsqu'il n'y a personne qui puisse venir contester la légitimité de cette pluralité en face de soi. Il n'est plus forcément nécessaire de choisir une part de son identité, de se trahir pour rentrer dans un moule, quand on s'adresse à des personnes qui vivent également ces enjeux. Je ne dis pas que mon expérience est entièrement comparable à celles des personnes noires ou de couleur, car je me situe effectivement à mi-chemin entre la marge et le centre, accumulant sûrement plus de privilèges que de sources d'oppressions. Mais il reste que j'en suis venue à m'épanouir dans cette non-mixité entre femmes, entre personnes racisées, qui m'a permis à certains moments de laisser tomber le voile, d'avoir de vraies discussions sans filtres, et de me dire dans mon entièreté sans peur du jugement.

Ma propre démarche de réappropriation des morceaux épars de mon identité a commencé à mon arrivée au Québec.

Elle se poursuit encore aujourd'hui. Et je pense que je peux dire qu'elle s'est réveillée au contact d'*autres comme moi* : personnes aux identités multiples, métisses, *multilocales*, créoles. Cela n'est pas à dire que mes relations avec des hommes, des personnes non racisées ou à l'identité nationale plus simple à appréhender ne m'ont pas enrichie. Ça ne signifie pas non plus que je désire me dissocier à jamais de toute personne différente de moi, ou dont je diffère – cela serait de toute façon compliqué. Simplement, cet *entre-soi(s)* a été pour moi nécessaire à différentes étapes de ma vie : d'abord, au quotidien, dans mes fréquentations, lorsque je me rassemble avec mes ami-es antillais-es, car le besoin d'être avec des gens qui partagent ma culture et mes référents est pressant ; ensuite, dans mes engagements sociopolitiques, lorsque je participe à des initiatives en non-mixité. Et c'est comme cela que je vis le bonheur d'exister, parfois, sans le regard surplombant qui altérise.

Je choisis maintenant de me réapproprier mon identité réifiée de part et d'autre. Ici, je fais mien ce nom, Ouédraogo, avec l'accent aigu dont m'a privée mon passeport français ; j'affirme ma germanité, mon antillanité, ma francité. Je suis, pêle-mêle. Je me dis locale à Sainte-Anne, à Saint-François, à Montréal. Je revendique ma multiplicité, le fait que toutes ces parcelles de moi entrent en conflit, se contredisent, tout en formant mon être entier. Je suis le fruit de toutes ces conjonctures qui ne s'additionnent jamais complètement, mais sans lesquelles je ne serais pas moi. Identité composite : métisse de sang et de culture.

J'aimerais pouvoir me dire ce que je veux, quand je le veux, sans injonctions à m'expliquer à tout prix. Après tout, n'est-ce pas là la chance des gens aux identités multiples, que de pouvoir adapter leur définition d'eux-mêmes à leurs interlocuteur·trices, aux situations? De mettre de l'avant, de leur propre gré, ce qui parfois prend le bord? Il faut bien en tirer parti. Je suis *d'origines* burkinabè, allemande, française, je suis née en Martinique, j'ai grandi en Guadeloupe et je suis locale au Québec. J'ai cessé de vouloir choisir entre des fractions de mon identité et de toujours trahir une partie de moi-même. Je ne céderai pas à l'obsession de l'identité nationale. Je me dirai guadeloupéenne, martiniquaise, antillaise, caribéenne, créole, burkinabè, africaine, allemande, française, puis, peut-être un jour, si on me laisse bien, québécoise et canadienne. Et ne venez pas m'embêter.

Remerciements	8
Cato Fortin, Madioula Kébé-Kamara, Maude Lafleur Avant-propos	11
Elise Achille Viv ek selebre mo lidantite kreol	19
Si Poirier Adelphité	37
Sayaka Araniva-Yanez 💎💎💎💎💎 sweet fifteen 💎💎💎💎💎	51
Fabiola Nyrva-Aladin Au cœur du Nord	59
Hoda Adra Fantôme Rose	67
Lourdenie Jean Car Tu es avec moi	87

Coralie Plante	
Où poussent les pissenlits	99
Maisie-Nour Symon-Henry	
I'm your impossible girl	109
Emanuella Feix	
L'aube	139
Brintha Koneshachandra	
Brinda, Enfant du jardin de Krishna	153
Natalie Fontalvo	
feu.x des tourbières	167
Paola Ouédraogo	
Habiter la marge : la non-mixité comme réappropriation des identités multiples	181

Suivez-nous sur



Achevé d'imprimer en novembre deux mille vingt-deux
sur les presses de l'imprimerie Marquis
pour le compte des Éditions Diverses Syllabes

L'intérieur de ce livre a été imprimé
sur du papier 100% recyclé.

Il y a des joies dont nous ne savons pas reconnaître les chatolements et les subtilités, de ces joies qui menacent de faire s'écrouler ce que nous avons cru juste et vrai jusqu'à maintenant.

Il y a des joies qui nous cajolent et nous giflent de la même main, des joies qui ne soulagent qu'à moitié, mais dont la beauté insolite nous donne le courage de rester encore un peu plus longtemps. Il y a des joies qui nous font pousser des soupirs de soulagement.

Je suis bien ici. J'y ai construit un foyer.

Un foyer, c'est le confort, la sécurité, la chaleur. C'est aussi le feu qui nous habite.

Les éditions Diverses Syllabes sont nées de ce feu. De ce feu et d'une tempête. D'une vague de solidarités, des désirs de partager, d'apprendre et de rire. Il ne s'agit pas de se réunir pour définir qui nous sommes, mais de nous rassembler autour d'un cœur, d'un noyau qui reflète nos multiples visages.

Il nous fallait lever le voile sur ces joies dont on ignore l'existence, qu'elles résonnent enfin.

ISBN 978-2-925245-00-1



9 782925 245001